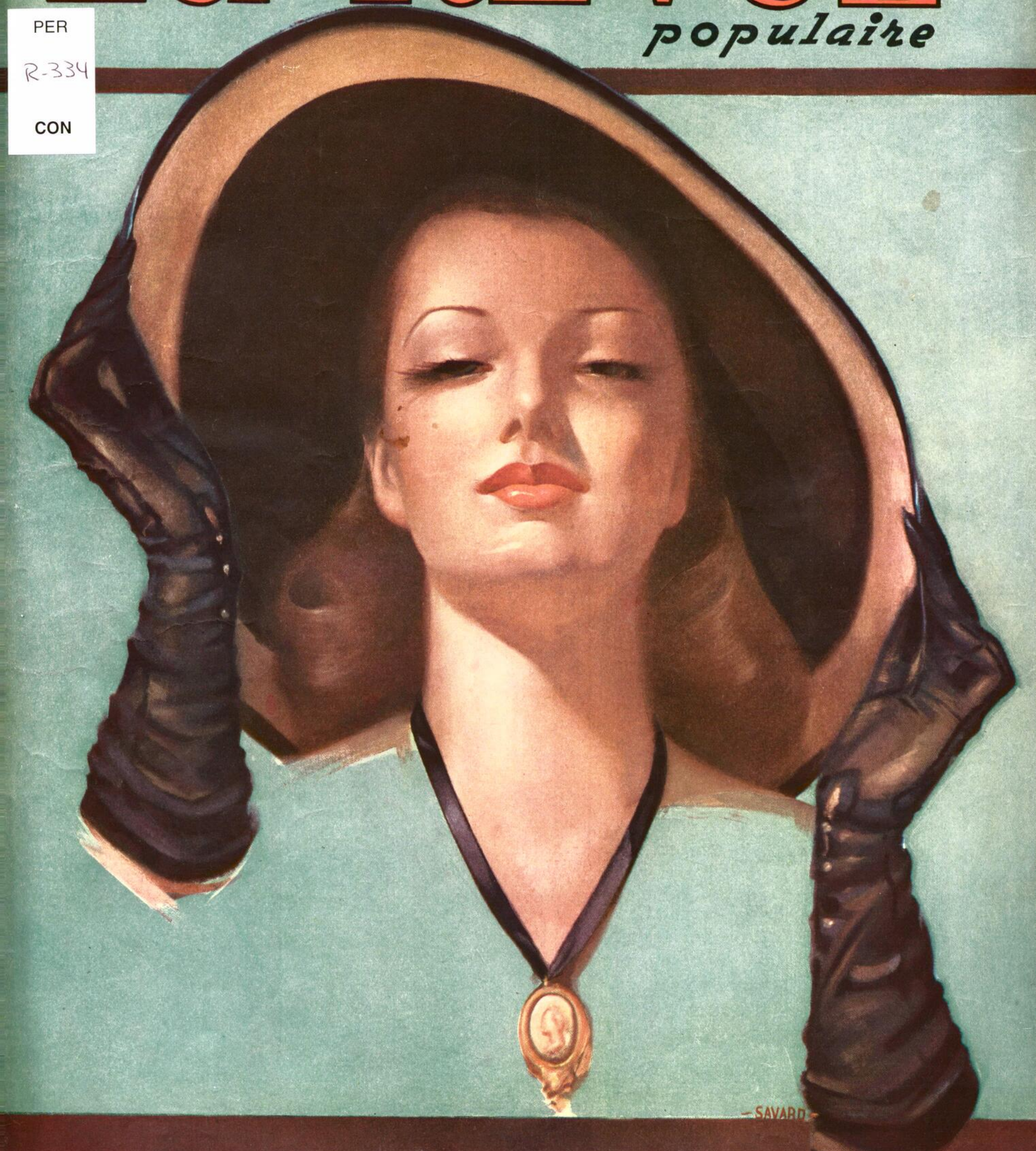
QUINZE CENTS
PROVINCE DE QUÉBEC
14¢ PLUS TAXE 1¢

UN ROMAN D'AMOUR

AOÛT
1940

La REVUE populaire

PER
R-334
CON



"Voici la façon de se rafraîchir"

"Coca-Cola" plaît par sa pureté. Il est préparé avec un art acquis par toute une vie d'expérience. Sa saveur délicieuse ne perd jamais "l'attrait" qui vous a enchanté dès que vous y avez goûté . . . elle vous apporte toujours un rafraîchissement complet. La soif n'a besoin de rien d'autre.



THE COCA-COLA COMPANY OF CANADA, LIMITED

Empoignez une bouteille de "Coca-Cola" glacé et vous avez, dans la main, ce qui vous désaltérera. Portez-la à vos lèvres et buvez. Vous verrez tout de suite ce que signifie pour vous . . . *la pause qui rafraîchit* grâce à un "Coca-Cola" glacé. Essayez-le.

Buvez

Coca-Cola

TRADE MARK REGISTERED

Délicieux et Rafraîchissant

5¢

La Revue Populaire

33e année, No 8

Montréal, août 1940

SOMMAIRE

J'ai vu arriver les réfugiés 5

Adrien Hébert, peintre 6

Henri Hébert, sculpteur 7

Violette DeLisle, par Aimé Plamondon 8

L'Ecole Ménagère Provinciale 9

Fin d'été 10

Mme Alphonse Daudet, par Mme Henriette Tassé 11

NOTRE ROMAN COMPLET :

Le Cœur Enchanté, par Léo Dartey 12

Mes enquêtes, par Germaine Plante 20

Chez soi et en voyage 29

Pour finir la belle saison 30-31

La capitale 32

La métropole 33

Napperons 34

Charmantes robes et blouses pour les jours d'été 35-36

Les mots croisés de " La Revue Populaire " 38

Mon cours culinaire, par Mme Rose Lacroix 44

Les disques du mois 54

Les artisans du suffrage féminin, par Thérèse Fournier 54

Nos vieilles familles canadiennes, par Emile Falardeau 56-57

La nage de fantaisie, par Madeleine Kent 58

Littérature canadienne 59

Nos arts domestiques 60

NOTRE PROCHAIN ROMAN COMPLET :

Rose et argent, par Myrtle Reed

LA REVUE POPULAIRE

Directeur..... Jean Chauvin
Rédacteur en chef..... Fernand de Verneuil
Secrétaire de la rédaction..... Roland Prévost
Chef de la Publicité..... Charles Sauriol
Directeur artistique..... Hector Brault
Pages féminines..... Mme Jules Fournier
Chroniqueuse culinaire..... Mme Rose Lacroix

TARIFS D'ABONNEMENTS

Canada : Un an : $1.50 — 2 ans : $2.00
Etats-Unis : Un an $1.75 — 2 ans : $2.50

975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada
Tél. : PLATEAU 9638*

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C.

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.



La plus belle association au monde

PENDANT LES MOIS qui précèdent la venue au monde de l'enfant, la santé de la mère dépend, dans une large mesure, du *père* — de la compréhension dont il fait preuve, et de l'aide intelligente qu'il prodigue à sa femme.

C'est pourquoi, dès qu'ils ont des raisons de croire à la naissance prochaine d'un petit être, les futurs père et mère doivent aller, *ensemble*, demander conseil au médecin, pour apprendre de sa bouche, comment ils doivent se préparer, *ensemble*, en vue de ce grand événement.

• S'il a reçu les instructions nécessaires, le mari pourra aider sa femme à se conformer aux précieux conseils du médecin. Il pourra l'encourager à suivre le régime alimentaire équilibré, qui lui aura été prescrit, et à prendre le repos, l'exercice, le soleil, le grand air et les récréations dont elle a besoin. En l'aidant ainsi à lui rendre, pendant cette période, l'existence aussi heureuse et aussi saine que possible, le mari joue, à sa façon, un rôle essentiel en vue du développement d'un enfant bien portant et vigoureux.

Pendant ce temps, le médecin, de son côté, fait ce qu'il faut. Des prises régulières de la pression artérielle de la future maman ; des pesées fréquentes ; un examen répété des dents, du cœur et des poumons . . . des analyses du sang et de l'urine . . . des mensurations minutieuses . . . tout cela contribue à rendre plus sûre et plus facile l'arrivée du bébé, et permet à la maman de reprendre sans difficultés son apparence normale et sa vie active.

• La pratique se répand de plus en plus, parmi les médecins, de demander une somme fixe pour les cas de maternité. Cela veut dire que, dans ces cas, il n'en coûte pas plus cher aux futurs parents, de profiter des avantages que présentent des visites au docteur, précoces et aussi fréquentes qu'il est nécessaire. Dans la plupart des localités de quelque importance, il y a, pour les femmes en couches, des cliniques qui offrent leurs services aux personnes ne disposant pas des moyens nécessaires.

La Metropolitan publie, sous le titre « Pour lire en attendant du nouveau » une brochure gratuite, qui contient une masse de précieux renseignements concernant la mère et l'enfant. Demandez-la aujourd'hui même au Département 8-Z-40, Direction Générale au Canada, Ottawa.

Metropolitan Life Insurance Company

(UNE COMPAGNIE A FORME MUTUELLE)

NEW-YORK

Président du Conseil : FREDERICK H. ECKER

Président : LEROY A. LINCOLN



Direction Générale au Canada, Ottawa

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872


ON ME DIT QUE LES BRASSERIES DÉPENSENT $27,000,000 PAR ANNÉE POUR APPROVISIONNEMENTS DIVERS, SERVICES, ET SALAIRES — APPORTANT AINSI DU TRAVAIL À 16,000 PERSONNES
SOBRE EN TOUT la Bière me suffit — Maintenant plus que jamais!

J'AI VU ARRIVER LES RÉFUGIÉS

Le 4 juin, neuf jours avant l'entrée des Allemands dans Paris, notre correspondante à Paris nous envoyait sa dernière lettre et ses derniers articles de la capitale française. Elle en partait le soir même, pour une destination inconnue. Sa prochaine lettre suivra bientôt, si, comme nous l'espérons, nos relations postales reprennent avec la France.

J'ai vu arriver à Paris les réfugiés de Belgique, du Luxembourg et des régions de France envahies par l'ennemi.

On ne peut imaginer spectacle plus tragique, plus douloureux que celui de ces milliers de pauvres gens fuyant devant les hordes ennemies.

Des femmes, des vieillards, des enfants . . .

Je les ai vus arriver sur les routes et dans les gares.

Sur les routes, le défilé était interminable. C'était une foule pitoyable, épuisée, qui piétinait dans la poussière, sous le soleil.

Vêtements en lambeaux. Souliers déchirés. Visages creusés par la fatigue, par les souffrances et par la douleur. Yeux encore agrandis par des visions d'horreur.

Et toujours des femmes, des vieillards, des enfants . . .

Tous ployaient le dos sous les paquets, les ballots où ils avaient entassé à la hâte le peu qu'ils avaient pu sauver.

Ils marchaient depuis des jours et des jours. Ils avaient fait cent cinquante, deux cents milles à pied.

Et leurs pieds enflés, saignants, ne pouvaient plus les porter.

Leurs jambes brisées se pliaient. Et ils s'affaisaient, comme s'ils allaient mourir.

Tous les véhicules, autobus, camions, voitures de toutes sortes, n'avaient pu charger que le gros de ces populations pourchassées par l'ennemi.

Le reste suivait, en foule, sur la route, parmi les véhicules bondés où s'entassaient les matelas, les malles, les ballots de linge.

Les femmes, ne pouvant plus se soutenir elles-mêmes, étreignaient leurs bébés. A leurs jupes s'accrochaient d'autres enfants qui se traînaient dans la poussière en pleurant de fatigue.

Sur un châssis garni de matelas, des femmes et des enfants étaient entassés parmi des couvertures et des ballots de linge.

« LES AVIONS NOUS MITRAILLAIENT ! »

Il faut avoir entendu parler tous ces pauvres gens pour savoir jusqu'à quelle atrocité peut aller la cruauté des Allemands.

Une femme aux yeux hagards m'a dit :

— Les avions allemands nous ont poursuivis sur la route. Ils volaient au-dessus de nous, à très haute altitude. Puis ils piquaient. Et à cent cinquante pieds à peine du sol, ils nous mitraillaient. Ils pourchassaient à la mitrailleuse ceux qui s'enfuyaient dans les champs. Mon petit garçon a reçu une balle dans la tête . . .

La femme ne peut plus parler. Les sanglots l'étouffent.

Un vieillard m'a montré le matelas qu'ils avait fixé sur le toit de sa voiture.

— Tenez ! Regardez s'ils ne nous visaient pas . . .

Le matelas est déchiqueté par les balles.

J'ai vu des bras en écharpe, des têtes bandées, des pansements raides de sang.

Et dans cette foule de martyrs, j'ai vu des religieuses, des prêtres.

Eux non plus n'avaient pas échappé à la férocité de l'ennemi.

J'ai vu leurs visages suppliciés, leurs pieds en sang.

Et toujours l'épouvantable cortège défilait.

Des cyclistes chargés de paquets ficelés autour d'eux roulaient par peletons.

Eux aussi, ils portaient les traces de la fusillade des aviateurs allemands.

« CEUX QUI SONT RESTÉS SUR LA ROUTE »

Et tous ces pauvres gens, oubliant leurs fatigues, leurs souffrances, leurs blessures, ne pensent qu'à ceux qui sont restés sur la route, massacrés férocement par les troupes germaniques.

Un vieillard m'a dit :

— Sur la route, j'ai vu des femmes et des enfants éventrés. Nous avons emporté tous nos blessés. En cours de route des enfants blessés ont succombé à leurs blessures.

Dans les gares ce sont les mêmes spectacles, les mêmes détresses et les mêmes récits de carnage et d'horreur.

Pour tenter d'excuser leurs crimes, les Allemands prétendent que les évacués se mêlaient aux troupes et que c'est ainsi qu'ils ont été atteints.

C'est faux.

Les évacués étaient seuls sur les routes. Sur les toits des ambulances les Croix Rouges les signalaient aux avions. Mais les avions ne s'acharnaient pas moins contre ces populations sans défense. Et les mitrailleuses abattaient les femmes, les vieillards, les enfants . . .

Combien de volontaires américains ont été tués au volant de leur voiture ?

Combien d'infirmiers, de prêtres et de religieuses ont été frappés alors qu'ils s'efforçaient de soulager les innombrables misères qui les submergeaient?

Plus tard seulement nous connaîtrons le détail de ces atrocités et de ces crimes.

Des miracles de courage, de dévouement et de bonté ont été accomplis par la France tout entière pour porter secours aux évacués et aux réfugiés. Tous les moyens ont été mis en œuvre pour emmener ces gens le plus vite possible hors de l'atteinte d'un ennemi impitoyable qui ne respecte rien.

Le gouvernement, l'armée, les civils ont fait des efforts prodigieux. Tous se sont dépensés sans compter, sans ménager leur peine ni leur vie.

J'ai vu des religieuses, des scouts accueillir les réfugiés, panser des pieds meurtris, soigner des enfants, servir la soupe et préparer des biberons.

J'ai vu des pauvres femmes apporter des vêtements, du linge, des langes.

« DES CANADIENS DANS LA TOURMENTE »

J'ai rencontré quelques familles canadiennes dans la tourmente. Elles venaient de Belgique. Elles avaient dû fuir devant l'ennemi. Elles avaient tout abandonné, tout perdu.

Et je puis vous dire que pour elles, la Légation du Canada a fait tout ce qu'il était humainement possible de faire.

Ceux qui avaient tout perdu ont été recueillis, hébergés, dirigés dans la province française, loin des canons et des avions ennemis.

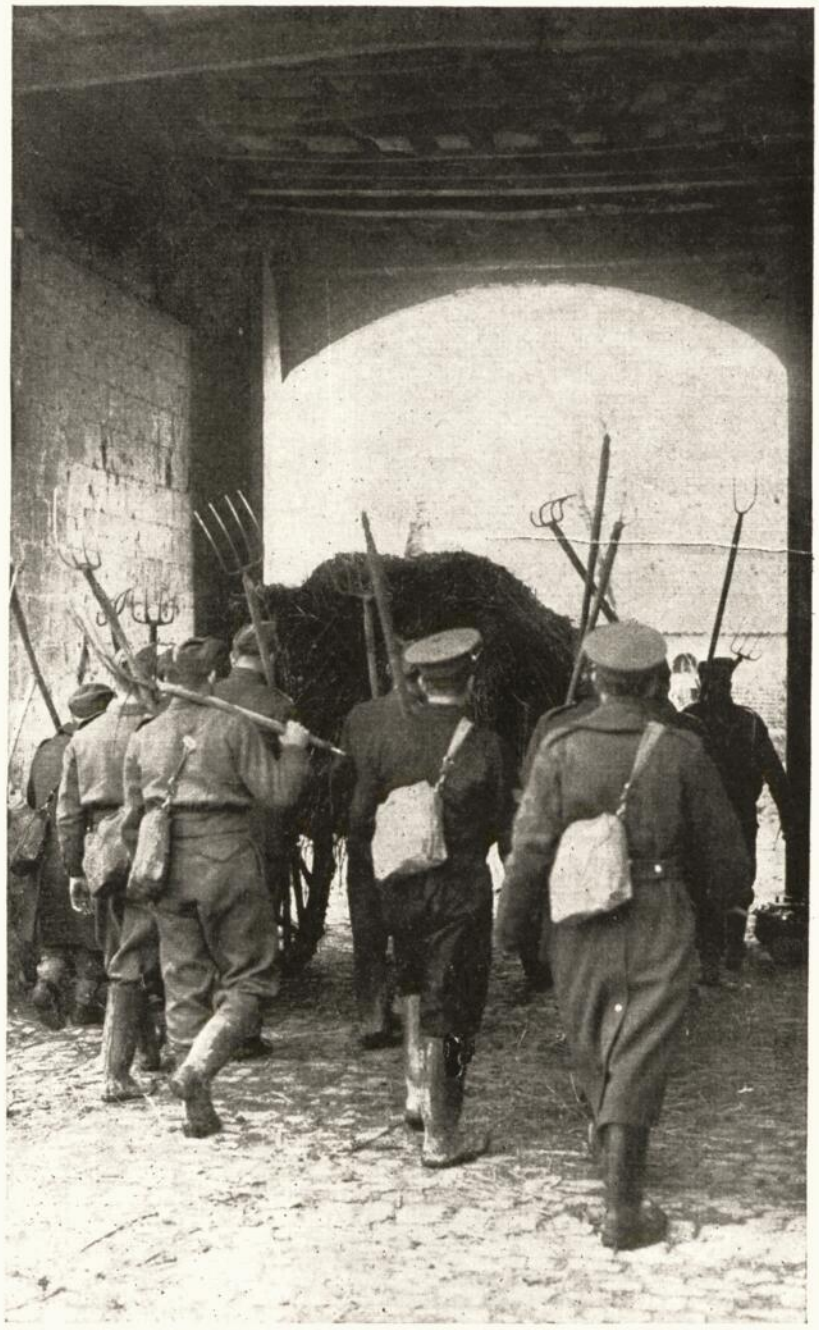
Et déjà, grâce au génie de la France, tout ce peuple émigré est à l'abri.

Ces gens qui ont tout perdu retrouvent un foyer, une famille dans les foyers, dans les familles de France.

Et l'espoir renait.

Mais un espoir terrible. Ces gens n'oublieront jamais les crimes qu'ils ont vu commettre. Ils garderont toujours inscrites dans leur chair, dans leur cœur, les atrocités qu'ils ont subies.

Et il suffit de regarder ces figures serrées, ces yeux en feu, pour comprendre que ces gens n'ont plus qu'un désir, un espoir : le châtiment.



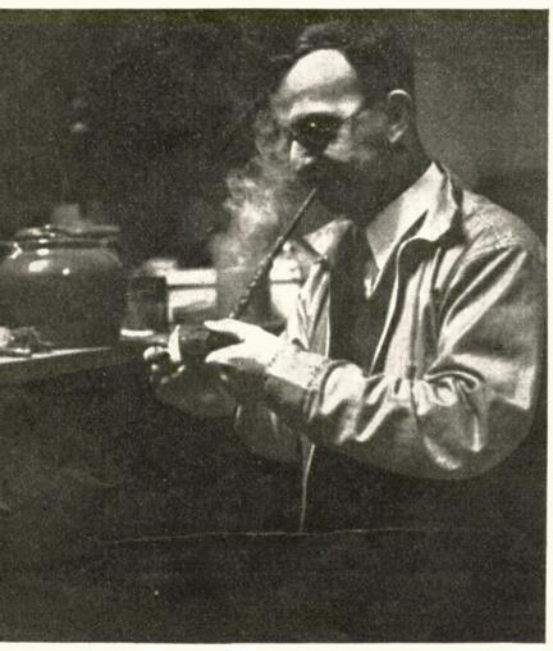
Une étrange photo à verser aux dossiers de la guerre. Français et Anglais, de septembre 1939 à mai 1940, retranchés derrière la ligne Maginot, se croyaient à l'abri de toute attaque, convaincus que l'ennemi n'oserait jamais déclancher sa guerre-éclair. A l'arrière, on faisait plus ou moins la vie de caserne et les soldats accompagnaient les paysans aux champs. Rapportant tout à la guerre de 1914, on en vint à se convaincre, en hauts lieux, que la guerre de 1940 ne serait qu'une répétition, avec le même dénouement, de la première.

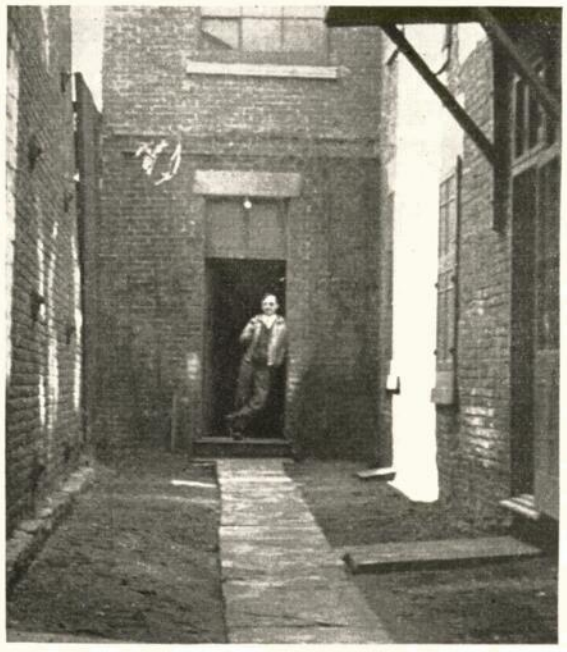
ADRIEN HÉBERT

PEINTRE

MEMBRE associé de l'Académie Royale du Canada, Adrien Hébert n'a besoin d'aucun titre officiel pour être, en 1940, avec Clarence Gagnon, le plus célèbre des peintres canadiens-français vivants. Il est tout à la fois, ce qui est rare, bon peintre et bon dessinateur. Son Atelier de la place Christin (près Saint-Denis), à Montréal, où furent prises ces photos, fut construit par Napoléon Bourassa, architecte, peintre, sculpteur et écrivain, vers 1875. Napoléon Bourassa, petit-fils de Louis-Joseph Papineau et père d'Henri Bourassa, y travailla jusqu'en 1914. Adrien Hébert, fils de Philippe Hébert, lui-même élève de Bourassa, y entra vers 1920. Trois ans plus tard, il travaillait à Paris avec quelques jeunes maîtres de l'école française contemporaine, ses amis André Favary, Charles Jacquemot, Marcel Roche et autres. Aucun peintre canadien, plus que lui, n'appartient à son époque sinon par la manière (la sienne est classique), du moins par l'inspiration.

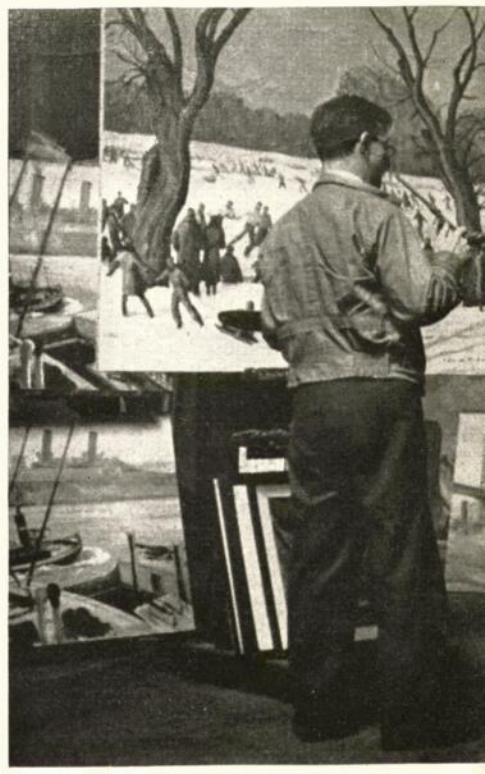














HENRI HÉBERT

SCULPTEUR

Henri Hébert, R.C.A., S.S.C., F.R.S.A., docteur honoris causa de l'Université de Montréal, était à modeler, quand notre photographe fut introduit dans son atelier de la rue Labelle, un des bas-reliefs destinés aux portes du Palais de la Cour Suprême, à Ottawa, œuvre de l'architecte Ernest Cormier. L'atelier de la rue Labelle fut construit en 1884 par le célèbre sculpteur Philippe Hébert, père de Henri et d'Adrien, qui l'occupa jusqu'à sa mort, survenue en 1917. Au nombre des œuvres qu'exécute en ce moment Henri Hébert : le buste du Frère Marie-Victorin, directeur de l'Institut Botanique de l'Université de Montréal, et un projet de monument à la bienheureuse Catherine Tekakwitha. Henri Hébert est représenté dans tous les importants musées du pays et dans de nombreuses collections particulières. Son œuvre religieuse est considérable et, pour ne citer que quelques exemplaires ; Sainte-Marguerite-Marie, dans la façade de l'église du même nom, à Montréal ; Saint-Jean-Baptiste, à Pawtucket, U.S.A. ; le Sacré-Cœur, de St-Henri, à Montréal.











Photos Henri **Paul**,
La Revue Populaire

VIOLETTE DeLISLE

PETITE QUÉBÉCOISE, GRANDE ARTISTE

par AIMÉ PLAMONDON

Au vieux Québec, il n'y a pas beaucoup d'années, vivait une petite fille qui ressemblait aux autres petites filles de son âge. Elle allait en classe, étudiait ses leçons, faisait ses devoirs et s'amusait avec entrain lorsque sonnait l'heure de la récréation. Comme elle témoignait de dispositions précoces pour le piano, sa maman qui adorait deux choses, sa fillette et la musique, lui donna elle-même ses premières leçons dès l'âge de six ans. Au bout de deux ans, un professeur de carrière fut chargé de développer le jeune talent et de discipliner ses efforts. Mais voici que, vers sa douzième année, la petite fille manifesta le désir d'étudier le violon. Bien entendu, la maman s'empressa d'exaucer ce nouveau souhait et quelques années plus tard, l'Académie de Musique décernait un diplôme supérieur de violon, avec la mention « grande distinction », à la jeune émule d'Isaye, de Jacques Thibaud et de Mischa Elman. C'est ainsi que l'adolescente, qui venait justement de couronner ses études scolaires par la brillante conquête d'un brevet universitaire, pouvait légitimement ambitionner de faire une remarquable carrière dans la musique instrumentale. Toutefois, il est bon maintenant que je vous révèle un petit secret, c'est que la gentille pianiste, la violoniste diplômée possédait également une fort jolie voix. Dès ses premières années de couvent, les religieuses s'en étaient aperçues et on ne manquait jamais de la faire chanter à la chapelle ainsi que dans les diverses démonstrations qui agrémentent la vie de communauté. Chaque fois, tout le monde était ravi, sauf la petite qui, si elle consentait volontiers à faire partie des chœurs avec ses compagnes, considérait toutefois l'exécution d'un solo de chant comme une tâche plutôt fastidieuse, quelque chose comme un devoir de classe assez peu attrayant. Par exemple, lorsqu'elle était ou du moins se croyait seule, elle s'amusait fréquemment tantôt à fredonner des bouts de mélodies qui lui avaient plu, tantôt à faire des jeux avec sa voix, l'accoutumant à exécuter des montées et des descentes, des trilles et des modulations de toutes sortes. Entre autres, un de ses passe-temps favoris consistait à faire jouer sur le phonographe les disques de Galli-Curci, cependant qu'elle s'essayait à imiter les vocalises de l'illustre cantatrice. Elle mettait tellement d'ardeur et d'application à ces exercices qu'elle ne s'aperçut pas que sa maman et quelques connaisseurs, par elle convoqués, l'écoutaient depuis quelque temps avec une surprise qui faisait bientôt place à de l'admiration. Quand elle se rendit compte que son manège innocent et amusant était découvert, il était trop tard. Heureusement pour elle et pour nous. On lui donna immédiatement un professeur de chant qui lui révéla que la Providence l'avait gratifiée d'un trésor inestimable qu'elle avait le rigoureux devoir d'exploiter à fond. Elle comprit et dès ce jour étudia de toute son âme, travailla de toutes ses forces, sans jamais laisser voir la moindre lassitude ni la plus légère défaillance. Aussi, les résultats ne se firent pas attendre. Ce fut bientôt le succès. Ai-je besoin de vous dire après cela le nom de la petite fille à la voix d'or qui n'aimait pas à chanter en solo mais qui imitait en cachette Galli-Curci ? Sûrement pas, puisque vous avez deviné depuis longtemps déjà que c'était Violette DeLisle.

Désormais, les étapes de la carrière de notre brillante cantatrice font pour ainsi dire partie du domaine public, comme tout ce qui concerne l'existence des grands artistes. Ainsi, tous savent que Violette DeLisle a fait en Europe trois séjours consécutifs d'une durée totale de huit ans et que durant cette période, elle fut l'élève de maîtres universellement réputés, tels que Mesdames d'Estainville, Chéreau, de Benevello et Dausset, que Grovelez et Reynaldo Hahn lui prodiguèrent leurs conseils et leurs encouragements et qu'enfin elle reçut des leçons de voix et d'interprétation du célèbre Igor Bouryanine.

Au cours des deux dernières années qu'elle passa en France, notre célèbre soprano coloratura a pris part à de nombreux concerts en compagnie de chanteurs, de cantatrices et d'instrumentistes de grande classe dans plusieurs des endroits les plus réputés de Paris : la salle Chopin, les concerts Dubruille, chez la Marquise de Saint-Paul, chez le comte de la Roche Aymon, et elle s'est fait entendre également au cours de diverses émissions radiophoniques, sous la direction de chefs d'orchestre célèbres, tels que Gaston Poulet, Tomasi et autres.

Partout elle a remporté les plus brillants succès et d'éminentes personnalités du monde des arts, de la noblesse et de la politique lui ont prodigué à l'envi les compliments les plus flatteurs et les hommages les plus hautement admiratifs.



VIOLETTE DeLISLE



Dans le rôle de " Rosine " du " Barbier de Séville ".

Photos Desautels, Montréal

Enfin pour ses débuts à l'opéra, elle a chanté plus de soixante fois le rôle de Rosine du « Barbier de Séville », aux côtés du fameux André Baugé, au cours d'une grande tournée qui l'a conduite dans toutes les principales villes de France, de Belgique. Elle a aussi joué dans *Mignon, Rogoletto, Mireille* et *Carmen*. Il faut lire dans les journaux français, sous la signature de critiques de notoriété reconnue, les appréciations laudatives qui célèbrent la virtuosité, le timbre, la pureté, la puissance et la séduction de la voix de Violette DeLisle, pour comprendre quel bonheur est le nôtre de posséder une artiste de cette envergure qui fait rejaillir une nouvelle auréole sur le nom canadien-français.

Heureusement, nous comprenons mieux qu'autrefois importance de ces ambassadeurs bénévoles de notre race que sont les artistes et nous sommes plus en mesure de leur témoigner notre admiration et notre estime. Aussi, chaque fois que Violette DeLisle nous est revenue d'outre-mer, ses concitoyens sont allés en foule acclamer à chacun de ses concerts, toujours trop rares à leur gré. Et nombreux sont ceux des nôtres qui se disent intérieurement qu'au moins cette abominable guerre a ceci de bon qu'elle nous permet de garder plus près de nous pendant quelque temps cette mélodieuse cigale dont le chant nous enivre, nous berce et nous console.

Ce serait une lourde erreur de croire que le succès a tourné la tête à Violette DeLisle, l'a rendue quelque peu distante ou d'un abord difficile. De tous les artistes qu'il m'a été donné de rencontrer, celle-ci est assurément l'une des plus simples en même temps que des plus sympathiques. Si quelques-uns ont pu la juger un peu froide, c'est d'abord qu'ils l'ont insuffisamment connue et ensuite qu'ils ignorent l'ascendance corse qu'elle tient de sa mère, une Simeoni, — quel beau nom d'artiste, de général, d'explorateur ! — et que cette précieuse hérédité a dosé harmonieusement en son tempérament la passion contenue et l'ardeur disciplinée du pays de Napoléon avec l'enthousiasme exubérant et la fougue communicative du sang canadien-français. Pour être réservée comme il se doit, Violette DeLisle n'est nullement poseuse et avec elle la conversation va toujours agréablement son petit bonhomme de chemin. Elle parle modérément, réplique avec à-propos et possède au point le plus aimable l'art d'écouter les autres, qualité aussi rare que méritoire. Son sourire est charmant, son rire sincère et elle ne ménage ni l'un ni l'autre. Je sais bien qu'elle m'en voudrait si j'osais insister sur l'agrément de son visage, la grâce de sa silhouette et l'élégance de son maintien, mais je me console en songeant que les milliers de connaisseurs qui l'ont admirée en personne et sur ses photos n'ont aucun besoin de mon avis sur ce point. Enfin, Violette DeLisle est demeurée entièrement Canadienne française malgré ses études, ses voyages, ses relations, ses amitiés, malgré ses succès mêmes, et si elle a appris à connaître et à admirer les autres, elle n'a pas été tentée un seul instant pour cela d'oublier les siens. C'est encore un mérite qui vaut sûrement d'être signalé.

Ce soir, comme j'achève de tracer ces modestes lignes, voici justement que le speaker de Radio-Canada présente au micro Violette DeLisle. Surpris et charmé d'avance, je pose ma plume et j'écoute de tout mon esprit et de tout mon cœur. C'est bien elle en effet qui chante le difficile « Air des clochettes » de *Lakmé*, morceau particulièrement propre à mettre en relief les qualités de technique et les ressources variées d'un organe de soprano. Trilles, vocalises, modulations se suivent et s'entremêlent avec une légèreté, une pureté, une justesse étonnantes. La voix, d'une rare puissance, possède un timbre à la fois chaleureux et gracieux, des demi-teintes moelleuses et des sonorités ravissantes. Mais le morceau est déjà terminé, la voix ensorceleuse de rossignol s'est évanouie tout d'un coup. Pourtant, en moi, l'enchantement demeure. Je repense avec émotion à la petite fille qui s'amusait autrefois à imiter Galli-Curci et je me sens heureux et fier de savoir que Violette DeLisle, petite québécoise, est maintenant une grande artiste.

L'ÉCOLE MÉNAGÈRE PROVINCIALE



Entrée de l'aile nouvelle, construite en 1933 et inaugurée officiellement le 30 mai 1934.

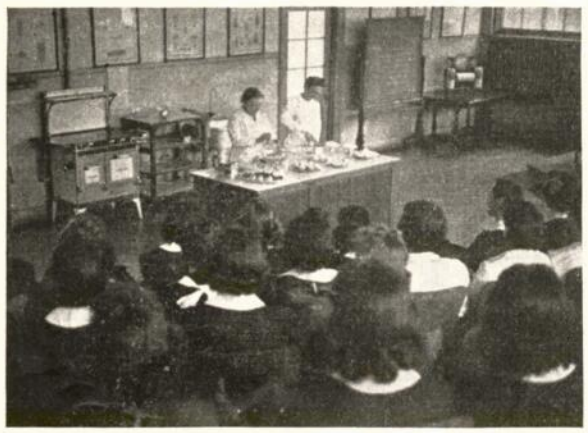
Nous n'avons pas besoin de dire à nos lectrices que la directrice culinaire de *La Revue Populaire* est avant tout la directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale (461 est, rue Sherbrooke, angle Berri, à Montréal). Les photos qui illustrent cette page et la page 61 ont été prises par notre photographe-reporter, Henri Paul, quelques jours avant la clôture de l'année scolaire et la distribution des prix.

L'Ecole Ménagère Provinciale a été fondée en 1904 par la section féminine de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, avec le concours d'un Comité de messieurs pour aider à la partie financière.

L'Ecole Ménagère Provinciale a pour objet de donner à la femme avec la notion précise de ses devoirs, de leur importance et de leur beauté, des connaissances qui lui permettront de s'en mieux acquitter et d'obtenir un maximum de temps, d'effort et d'argent.

Incorporée par acte de la Législature provinciale en juin 1906 et affiliée à l'Université de Montréal en juin 1937, l'Ecole confère des diplômes et certificats à ses élèves selon la nature des cours suivis.

Les subventions accordées par le Gouvernement provincial et la ville de Montréal *(Lire la suite page 61)*



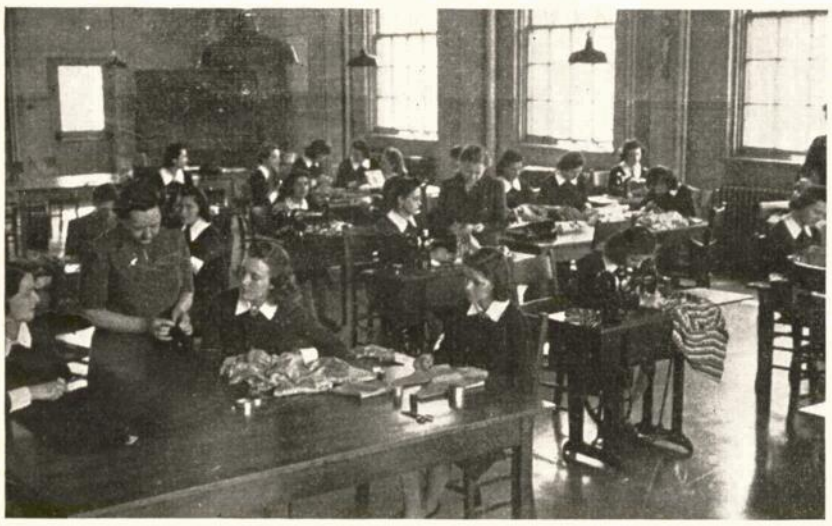
Démonstration culinaire donnée par Mme Rose Lacroix, directrice de l'Ecole, assistée de Mlle Berthe Bigras, professeur d'art culinaire.



Mme Rose Lacroix explique la façon de dresser des escalopes de veau entourées de pommes de terre " Duchesse ".



Mlle Emerienne Rousse, professeur du cours normal, faisant remarquer à ses élèves le beau pain et les belles brioches qu'elles ont confectionnés et réussis à la perfection.



Leçon de couture sous la direction de Mlle Yvonne Cloutier. Mme Lacroix examine le travail des élèves.



Les élèves normaliennes font des expériences au laboratoire de chimie.

Deux photos ci-contre : **L'heure du thé dans les salons de l'Ecole Ménagère Provinciale. Le portrait au mur est celui de Mlle Jeanne Anctil, première directrice de l'Ecole. — Madame Richard travaillant une pièce de lainage fin pour la confection d'un costume.**





Photos Henri Paul,
La Revue Populaire

FIN D'ÉTÉ

Le printemps et le début de l'été ayant été chiches de soleil et de chaleur, on garde l'espoir que l'on reprendra à l'automne le beau temps perdu. Août et septembre seront un été tardif, mais un été quand même.

Il sera toujours de saison, alors, de porter des vêtements légers, pantalons, jupes ouvertes, blouses, toilettes du soir pour les bals blancs. Quant aux fichus, ils sont toujours pratiques pour le sport et l'automobile.









Mme ALPHONSE DAUDET

PAR MME HENRIETTE TASSÉ *

MADAME Alphonse Daudet vient de mourir à Paris à l'âge de 93 ans. C'est une personnalité du monde littéraire qui disparaît. Née en 1847, Julie Allard était une Parisienne qui pouvait se vanter d'une longue suite d'ancêtres parisiens.

Elle avait les cheveux blonds cendrés, un teint frais de rose, de belles épaules, de beaux bras, une physionomie souriante et des manières simples et courtoises.

« Je fus élevée, dit-elle, (1) dans ses *Souvenirs autour d'un groupe littéraire,* dans un foyer où les lettres étaient la grande passion, le réconfort, enveloppant d'un halo lumineux l'intérieur de mes parents ; tous étaient poètes. Toute jeune j'eus le respect des auteurs et des livres. »

Dans le salon familial de l'hôtel de Vaux, rue Saint-Gilles, elle connut Barbey d'Aurevilly, François Coppée, Sully-Prudhomme. Ses parents habitèrent plus tard Place des Vosges, à l'ancien hôtel Richelieu.

On lit dans le *Journal* de Mme Daudet : « A Champrosay, en 1874, dès le matin mon mari et moi nous allons nous installer dans un petit kiosque, au fond du jardin de mes parents, emportant cahiers et plumes. C'est « Fromont jeune et Risler l'aîné » qui nous occupe, le premier grand roman. « Regarde ce chapitre-ci. me dit mon mari, pendant que je vais ébaucher l'autre. » Je parcours les pages, ajoutant quelques mots ici, effaçant là, car j'aime que tout soit concis. C'est un délice de travailler à deux, dans le calme de ce fond de jardin où personne ne nous dérange. Léon, notre seul enfant alors, partage toutes nos heures. »

Mme Daudet écrit plus tard dans le même *Journal :* « Nos habitudes de travail n'ont pas changé et j'ai toujours le bonheur après mes soins aux enfants, accomplis le matin, de m'associer pour ma petite part — critique ou conseiller — à l'élaboration d'une œuvre abondante et variée dans un cerveau supérieur que la souffrance élève et ennoblit tous les jours.



LEON DAUDET,
fils d'Alphonse, est un célèbre polémiste et mémorialiste.

« Cette visiteuse capricieuse qu'on appelle la gloire est venue sans que nous en doutions, mais tout se paye hélas et la santé de mon mari m'inquiète.

« Dix ans après, non plus rien, j'étais seule — et la Loire avait remplacé la Seine. »

Dans ses *Souvenirs d'homme de Lettres,* Alphonse Daudet, après une hémoptysie violente, s'exprime ainsi : « Je crus que c'était la fin, qu'il fallait s'en aller, laisser l'œuvre inachevée ; et dans un adieu qui me semblait l'adieu suprême, j'eus tout juste la force de dire à ma femme, au cher compagnon de toutes les heures bonnes ou mauvaises : « Finis mon bouquin. » Lorsqu'il put reprendre son travail, il ajouta : « Soutenu par la vaillante qui guidait ma plume encore hésitante, je vins à bout de l'œuvre tout de même. »

Ce passage confirme ce que disait le comte Fleury : « Ne reconte-t-on pas qu'elle collabora activement à l'œuvre de son mari, qu'elle fut souvent la conseillère, la réplique vivante qui entretient le feu de l'inspiration, la préparatrice de ce peintre de mœurs. » (2)

« Dès mon jeune âge, dit Léon Daudet, j'ai connu le respect de la femme et l'aide qu'apporte l'épouse par le spectacle de ma mère collaboratrice assidue d'Alphonse Daudet. Ma mère, écrivain-née, est douée d'un style naturellement parfait et limpide. (3)

Mme Daudet a écrit des vers remplis d'observations fines. *Enfants et Mères* sont une œuvre délicate toute imprégnée de tendresse maternelle. Son premier ouvrage, *Impressions de nature et d'art,* parut en 1879. Dans l'*Enfance d'une Parisienne* il y a de petits tableaux de vie intime pris sur le vif qui ont beaucoup de grâce ; aussi des alinéas, des articles de critiques, des notes de voyages bien vivantes dans *Miroirs et Mirages.* Elle publia, en 1920, un *Journal de famille et de guerre,* 1914-1919.

C'est d'après Jules Lemaître, « La plume la plus sensationniste du sexe sentimental. » Parlant de la collaboration présumée d'Alphonse Daudet et de sa femme, l'éminent critique ajoute : « Partout dans cette œuvre, même dans les pages les plus évidemment remarquées, même aux endroits où Mme Daudet n'aurait collaboré que de son regard et de son muet encouragement, on sent l'influence diffuse et légère d'une « Beatrix » invisible et présente. » (4)

Dans son salon, qui fut célèbre, il y eut deux grandes époques : L'époque d'Alphonse Daudet où l'on vit Edmond de Goncourt, Emile Zola, Gustave Flaubert, et l'époque des amis de son fils, le fougueux polémiste.

Aux jeudis de Mme Daudet, à Paris, d'abord à l'hôtel Lamoignon, puis dans la rue de l'Université et à Champrosay, presque toutes les gloires de la IIIe République y ont passé des heures agréables et intéressantes.

L'un des invités et le meilleur ami de Mme Daudet, Henri Céard, avait une mémoire phénoménale. Si on avait un doute sur la date d'un livre ou d'une œuvre oubliée on n'avait qu'à s'adresser à lui. Anatole France fut un hôte assidu et déjeunait quelquefois chez elle. Entre deux voyages Pierre Loti accourait.

On y vit aussi la nièce de Napoléon, fille du roi Jérôme, la majestueuse princesse Mathilde, dont le salon fut si remarquable.

On y rencontrait aussi Gambetta, Rochefort, Drumond, Hébrard, Guy de Maupassant, Mariéton, Aurélien Scholl, Tourguéneff, François Coppée, Stéphane Mallarmé, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, José Maria de Heredia, Edmond Haraucourt, Albert Wolff, Théodore de Banville, Paul Hervieu, Georges Hugo, Maurice Barrès, Hennique, Montesquiou, Rodenbach, Geoffroy, Pierre de Nolhac, André Theuriet, Jules Lemaître, Abel Hermant, Octave Mirbeau, Ernest Daudet, Hugues Leroux, Marcel Proust, André Gill, Whisler, Eugène Delacroix, Eugène Carrière, Risler,



ALPHONSE DAUDET ET SA FEMME.

Massenet, Reynaldo Hahn, Maurice Rollinat, Raoul Pugno, Augusta Holmès, Stanley, Charpentier, Madeleine Lemaire, Adolphe Brisson et sa femme, (Mme Yvonne Sarcey).

Georges Lecomte (5), dans son *Histoire de la IIIe République,* donne un aperçu du salon de Mme Alphonse Daudet qui est l'un des plus représentatifs de son époque : « Edmond de Goncourt est toujours là, à droite de la maîtresse de maison. Aux murs, le portrait de Mme Alphonse Daudet, par Renoir et par Albert Besnard, qui a excellement aussi représenté Lucien Daudet, son fils ; celui de sa fille, par Eugère Carrière. Sur la cheminée, un marbre de Rodin. »

Dans le cabinet de travail, des écrivains, des journalistes littéraires discutent ; des peintres, des sculpteurs échangent leurs idées ; il y a aussi des femmes. Assis à son bureau, toujours vêtu d'un veston de fin velours noir, Alphonse Daudet, fumant sa pipe, raconte d'une manière pittoresque, provoque des répliques, entend tout, riposte gaiement. Reynaldo Hahn ou d'autres musiciens sont-ils présents, Alphonse Daudet, qui aime la musique, les prie de se mettre au piano pour chanter ou jouer une de leurs compositions, et pour les entendre, on se rend au salon avec Alphonse Daudet qui, toujours souffrant, s'appuie au bras de son fils Léon ou de quelque intime.

Alphonse Daudet, qui était un causeur incomparable, dit son fils Léon, de sa voix chaude et caressante tenait ses hôtes sous le charme de ses improvisations brillantes ou comiques ; il savait aussi faire valoir l'esprit des autres.

Dans les vastes appartements de la rue de l'Université où mourut Alphonse Daudet, Mme Daudet réunit en l'honneur de Marchand, le héros de Fachoda, tous ses amis et relations. « Ce fut une inoubliable soirée, » dit Léon Daudet. (6) Le véritable Paris, celui de la littérature et des arts, de la science et de la société, enfin le Tout-Paris vint rendre hommage à celui que François Coppée appelait « l'Africain. » Pendant deux heures jeunes et vieux défilèrent devant lui et lui serrèrent la main.

« Marchand était aussi à son aise parmi des artistes, des mondains ou des politiciens, qu'il peut l'être au centre de la brousse ou de la bataille. Sa foudroyante renommée ne l'étourdissait pas, sa popularité ne le grisait pas.

« Mme Litvinne et Mlle Halto chantèrent, celle-ci étincelante et souple comme une Naïde ; des jeunes filles reprenaient les refrains des chansons. Mounet Sully lut, comme il savait lire, les *Contes lu Lundi.* *(Lire la suite page 62)*

---

*Madame Henriette Tassé, auteur des *Salons Français,* de Mme de Rambouillet à Mme Juliette Adam, (préface de Firmin Roz, membre de l'Institut) ; *La Vie et le Rêve, De tout un peu, La Femme et la Civilisation, La Vie Humoristique d'Hector Berthelot.*

(1) *Souvenirs autour d'un groupe littéraire,* 1910, p. 3. Charpentier, éditeur.
(2) *La Société parisienne de nos jours.* 1908. Albin Michel, éditeur.
(3) *La Femme et l'Amour.* 1930. Ernest Flammarion, éditeur.
(4) *Les Contemporains.* 1er T, p. 179, Lecène et Oudin, éditeurs.
(5) *La vie parisienne, les rues et les salons.* pp. 119, 120. Librairie de France, éditeur.
(6) *Salons et Journaux.* 1932. pp. 160, 161, 162. Bernard Grasset, éditeur.

LE COEUR ENCHANTÉ



Michel Vincent leva un regard surpris vers la toute jeune fille que le valet de chambre venait d'introduire dans son vaste cabinet de travail.

Il fronça un peu les sourcils, redoutant une méprise. Cette enfant ne pouvait être la secrétaire attendue, recommandée par Maître Lureau comme une personne très sérieuse et capable, digne de la plus grande confiance . . . Allons donc !

Cette gamine toute blonde, toute rose, la collaboratrice d'un écrivain aussi sceptique que lui, et résignée à vivre toute l'année à la campagne, dans la solitude la plus sauvage. Mais non, quelque petite quéteuse de la ville, sans doute, et qui avait trouvé cet habile moyen de forcer sa porte . . .

— Je vous demande pardon, Mademoiselle, fit-il assez froid, mon domestique a dû commettre une erreur ?

Un flot de sang empourpra le teint clair. Et les yeux, de grands yeux d'un bleu pur et presque immatériel, s'affolèrent comme des oiselets pris au piège.

— Je . . . je ne comprends pas, Monsieur, balbutia-t-elle.

Allait-on la renvoyer, maintenant, après ce voyage si pénible ?

Mais déjà, Vincent précisait :

— J'attendais une personne envoyée par Maître Lureau, de Paris et . . .

— Mais, c'est moi, dit la jeune fille qui reprenait un peu son aplomb.

— C'est vous ? fit-il d'un ton qui signifiait :

— Mais c'est une enfant !

— C'est moi, redit-elle, un ton plus bas, reprise de peur.

Un long moment l'écrivain la regarda. Ce physique bouleversait complètement ses prévisions ; mais enfin, il fallait voir ? Si Maître Lureau la recommandait si chaleureusement . . .

— Mademoiselle, insista-t-il. Je pense que mon vieil ami vous a mise au courant ? Ce n'est pas une sinécure qu'un poste de secrétaire ici ? Vous devez prendre en dictée, puis, recopier, corriger, mettre au net environ mille lignes par jour, sans compter les corrections d'épreuves, le courrier, les relations avec les éditeurs dont je ne veux m'occuper à aucun prix . . .

Tout à fait assurée maintenant, elle hocha son front charmant avec une gravité sereine.

— Je sais, Monsieur. Ce n'est pas non plus une sinécure que je cherche !

— Je ne voulais pas vous blesser, reprit-il plus doucement. Mais un tel emploi ne laisse guère le temps de s'occuper de soi-même, de penser à autre chose . . .

Les fins sourcils châtains se tendirent au-dessus d'un regard que, soudain, l'orage rendait presque vert, comme l'eau des lacs sous la tempête.

— Tant mieux ! dit la jeune fille d'un air sombre.

— Ah ? fit-il surpris. J'aurais cru . . .

Et avec un sourire indulgent, croyant la mettre à son aise :

— Vous savez que je comprends très bien qu'à votre âge, on éprouve le besoin de penser parfois...

Elle l'arrêta net, d'un geste.

— Pas moi, Monsieur. Il me sera très doux, au contraire de trouver un travail capable d'absorber toutes mes pensées, toute mon activité.

— Ah ! redit-il du même ton stupéfait. Je . . . je ne me reconnais pas le droit de vous demander la raison de cette misanthropie, si surprenante avec une telle jeunesse . . .

Elle se redressa, toute rouge et protesta avec force :

— Mais je ne suis pas si jeune que cela, Monsieur!

— Ah ! Ah !

— J'ai vingt ans ! lança-t-elle comme un argument décisif.

Le sourire revint sur le visage habituellement sceptique de l'écrivain.

— Voyez-vous cela ! fit-il un peu railleur. Je ne l'aurais pas cru !

Un petit tremblement agita les lèvres de la jeune fille.

— Monsieur, il n'est pas très charitable de vous moquer ainsi. Pourquoi, si je ne peux pas vous convenir, ne pas me le dire simplement tout de suite ?

Il remarqua que le bleu invraisemblable des grands yeux s'était embué, et, il fut soudain mécontent sans savoir au juste si c'était de lui ou de sa jeune secrétaire.

— Je n'avais pas idée de me moquer. Quant à savoir si vous me conviendrez, il faut attendre de vous voir à l'épreuve.

— En somme, vous voulez bien me prendre à l'essai ? dit-elle soudain frondeuse.

— Mais non, Mademoiselle, fit Vincent nerveux. Il n'est pas question de cela. Vous m'avez été chaleureusement recommandée par une personne en qui je puis avoir toute confiance. Mais je voulais



ROMAN COMPLET

PAR

LÉO DARTEY

Dessin de F.-L.- NICOLET

avant de commencer notre collaboration bien préciser quels pourraient en être pour vous les désagréments, afin d'éviter une déception pour vous et pour moi . . .

D'un ton coupant, il précisa :

— J'ai horreur des récriminations ! D'ailleurs vous comprendrez que mon travail ne puisse supporter être troublé par de vains soucis ! Donc il convient que, dès aujourd'hui, nous établissions une fois pour toutes nos relations. Il faut que vous admettiez ma brutalité, même si vous ne pouvez l'excuser, Mademoiselle. J'ai horreur des questions d'affaires et ne les traite qu'à contre-cœur, le plus vite possible pour ensuite ne plus en entendre parler ! Donc, vous entrez ici comme secrétaire, sténo-dactylo . . . C'est tout !

La jeune fille ouvrit de grands yeux.

— Mais, Monsieur, je . . . je ne comprends pas quelles pourraient être mes autres attributions ?

— Ah ! fit-il avec un ricanement cynique, vous ne voyez pas ?

— Ma foi non, reprit-elle très simplement. Car celles-ci doivent suffire à remplir tout mon temps, d'après ce que vous m'en avez dit tout à l'heure ?

Vincent continuait à fixer la jeune fille d'un regard scrutateur et sceptique. Etait-elle réellement aussi ingénue, ou jouait-elle seulement les Agnès pour mieux ensuite essayer de le circonscrire, de le charmer et de gagner bientôt une autre place, un autre titre dans la maison sans femme de ce romancier célèbre et célibataire ?

Accoutumé à douter de tout et surtout des femmes, prêt à supposer des calculs ambitieux à la base des actions les plus désintéressées, Michel Vincent ne s'était résigné qu'à regret à l'idée d'introduire une femme chez lui . . . Il redoutait comme le feu ces jeunes secrétaires coquettes et enragées à plaire au patron dont elles espèrent faire un mari avantageux. Il en avait toujours eu l'horreur et la phobie. Aussi, lorsque, en remplacement du jeune Chartiste qui venait de le quitter pour raison de santé, il s'était vu recommander par Maître Lureau, une « jeune personne parfaite », il avait eu un mouvement de défiance et d'humeur. Mais il lui était bien difficile, en vérité, de ne pas accepter cette secrétaire, nantie de telles références, sans mécontenter gravement le vieil homme d'affaires qui était en même temps le meilleur ami de sa famille. Il s'était donc résigné à un essai. Mais la jeunesse déconcertante de la postulante avait encore exagéré sa mauvaise humeur. Il acheva de l'extérioriser par cette déclaration, bien sèche :

— Vous connaissez vos appointements ? Vous êtes ici nourrie, logée . . .

— Blanchie ! acheva-t-elle sèchement.

Il la regarda, désemparé.

— Blanchie ? . . . Pourquoi, blanchie ?

— Parce que, reprit-elle avec tant d'assurance imperturbable, qu'il ne sut définir si elle était sérieuse ou se moquait. Parce que c'est l'usage, Monsieur, pour les domestiques.

Il crut sentir un reproche dans cette pointe et s'empourpra, ce qui soudain rendait une jeunesse extrême à son visage habituellement crispé par un rictus sardonique.

— Je vous ai avertie, Mademoiselle, qu'il fallait admettre ma brutalité même s'il vous était impossible de l'excuser. Je n'ai guère la tête à peser mes mots dans une discussion d'affaires quand un ouvrage autrement important requiert toute mon attention . . .

D'un geste il désignait le manuscrit ouvert devant lui. Le ton adouci et cette explication étaient presque des excuses. Elles suffirent à panser l'amour-propre exacerbé de la jeune fille. Elle inclina le front et dit doucement.

— Je vous ai dérangé à un mauvais moment, sans doute, Monsieur ?

Il haussa une épaule et, sèchement :

— Pour moi, c'est toujours le mauvais moment ! Autant en finir ce soir . . . Voyons, qu'avais-je encore à vous dire ? Ah ! Oui . . . Nous vivons constamment ici, à la campagne, loin de toute agglomération, et vous n'avez qu'un jour de sortie par mois ! Par contre, un mois d'été, payé, bien entendu . . .

— Je connais toutes ces conditions, Monsieur, dit-elle en inclinant la tête.

— Et . . . elles vous agréent ? demanda-t-il moins durement.

— Je les accepte ! rectifia-t-elle avec netteté.

— Bon, parfait ! dit-il d'un ton aussi lugubre que s'il eut déclaré « C'est désolant ». Il ne vous reste plus qu'à prendre possession de votre chambre en attendant l'heure du dîner.

Elle s'inclina, sans un mot, se dirigea vers la porte. Comme elle allait l'atteindre, il jeta sur cette cible vivante qui avait résisté à ses attaques perfides, ce qu'il pensait être la flèche du parthe :

— A propos, Mademoiselle. J'ai oublié de vous dire : Il y a une femme ici !

Cette fois elle sembla interdite, déconcertée et ne sut que répéter d'un ton plein d'incompréhension ahurie :

— Ah ! Ah ?

— Oui, acheva-t-il négligemment. C'est une vieille tante qui tient ici la place de maîtresse de maison.

Les jolis yeux bleus sourirent.

— J'en suis très heureuse, Monsieur !

— Voire ! songea-t-il derrière la porte qui retombait sur cette secrétaire indésirable. Enfin, tu es prévenue maintenant, ma petite... si la place te tenait, inutile d'avoir des espérances folles : elle est prise !

Chapitre II

DANS le vestibule, derrière la porte qui se refermait, la jeune secrétaire eut sur ses lèvres fraîches la moue puérile des enfants qui retiennen une grosse envie de pleurer.

Immobile et désorientée, dans ce vaste hall désert elle resta une minute, les yeux vagues, les lèvres tremblantes. Puis, réagissant violemment contre l'impression pénible qui l'envahissait :

— Quel étrange accueil et quel maître iantipathique ! songea-t-elle déçue. La vie ne va pas être facile ici et il sera encore plus pénible de travailler dans ces conditions-là !

Mais soudain, ses sourcils se froncèrent en une expression de volonté.

— Bah ! Il n'y avait pas à choisir, n'est-ce pas ? C'était ici ou nulle part... Alors il faudra accepter d'un cœur ferme les désagréments de la situation en considération de ses avantages. Maître Lureau m'avait prévenue ; je n'étais pas facile à caser dans les conditions exceptionnelles où je me trouve... il est encore bien heureux que Michel Vincent se contente de la chaleureuse recommandation de mon vieil ami ! Pourvu que cela dure ? C'est actuellement tout ce que le sort cruel me permet de souhaiter !... Mais en attendant des jours meilleurs je ne vais pourtant pas rester ainsi campée dans ce vestibule ? Je finirai par y prendre racine. Mais où aller ? A qui m'adresser ? On dirait que la maison est vide...

Paralysée par la timidité et la crainte de commettre une maladresse elle fit quelques pas dans le hall et ses petits talons claquèrent, hors d'un tapis d'Orient, sur une précieuse mosaïque ancienne. Le bruit appela l'attention d'un domestique, qui, correct et stylé, sortit d'une pièce voisine.

— Mademoiselle désire ?

— Je suis la nouvelle secrétaire de Monsieur, articula-t-elle avec peine en ramassant sa petite valise posée là tout à l'heure, pouvez-vous m'indiquer la chambre qui m'est destinée ?

D'un long regard surpris il balaya la silhouette gracile. Et la jeune fille comprit qu'on ne devait pas avoir l'habitude de voir des secrétaires de ce modèle évoluer dans la pénombre austère du manoir de Kersac.

Ce regard, après l'accueil étrange du maître, lui fit mal augurer de l'avenir. Il semblait dire avec une malice goguenarde : « Toi, ma petite, tu ne feras pas long feu, ici ! » Et elle frissonna un peu saisie soudain d'un froid inexplicable.

Correct cependant d'attitude, le domestique s'inclinait :

— Si Mademoiselle veut me suivre.

Débarrassée de sa valise, elle suivit machinalement l'homme qui montait devant elle deux étages, puis suivait un long couloir et enfin, ouvrait la porte d'une pièce dont il allumait le lustre électrique.

Le cœur battant à la pensée que c'était là qu'elle allait vivre désormais la petite secrétaire entra derrière lui. Mais elle demeura comme stupéfaite, immobile et sans voix, figée à la même place, avec des yeux incrédules, tandis que le domestique se retirait silencieusement après avoir déclaré « qu'on sonnait trois coups pour le dîner et que Monsieur tenait à l'exactitude. »

Ce fut en entendant le bruit sec de la porte qui se refermait qu'elle prit seulement conscience nettement de ce qui lui arrivait. Alors elle promena autour d'elle un regard effaré et plein de désespoir.

— Ainsi c'est ici qu'il va me falloir vivre désormais... toujours, toujours... Ici !

Encore une fois elle parcourut la pièce du regard et, avec un navrement infini elle répéta :

— Ici !

Ce n'était pas que la chambre fût trop inconfortable ou qu'elle eut souhaité, espéré follement, un appartement trop luxueux pour sa situation subalterne... Mais la plus modeste mansarde aux murs peints à la chaux, au petit lit de fer étroit, lui eut semblé plus accueillante que cette grande pièce si austère et si sombre qu'il fallait un moment au regard pour s'y accoutumer et en détailler le mobilier sévère.

Un lustre très simple mais dont la clarté était tamisée par un épais abat-jour vert diffusait une lumière parcimonieuse sur des meubles d'acajou datant de Louis Philippe, et sur un papier au dessin cachemire de tons verdâtres et brunis.

Sur ce lit placé en coin, sur les fauteuils, sur le guéridon une étoffe assortie à la tapisserie absorbait toute la clarté ambiante par ses tonalités sombres. Une armoire à portes pleines faisait vis-à-vis à une bibliothèque exhibant derrière un grillage de cuivre les rideaux de lustrine verte chers aux vieux archivistes de province. Entre les deux fenêtres un bureau surmonté de petits casiers à l'ancienne mode, supportait une lampe massive à l'abat-jour vert également...

— Un véritable nid pour « rat de bibliothèque »... constata la jeune secrétaire navrée.

Mais ses yeux se posèrent sur le parquet étincelant sur lequel étaient disséminés des petits carrés de tapis. Et, aussitôt, la gaîté de ses vingt ans reprenant ses droits, un éclat de rire jaillit dans la pièce austère dont les vieux meubles semblèrent scandalisés.

— Et il y a même les patins chers à mon arrière Grand'Mère ! s'écriat-elle prenant subitement son parti de rire de cet ameublement suranné. Dire que j'aimais tant à m'en servir quand j'étais petite... Je patinais dans toute la maison en chantant, je m'en souviens : « De-ci, de-là, cahin caha... va trottine, va patine... »

Emportée par ses souvenirs elle avait posé un pied sur chaque patin de tapis et s'élançant à travers la pièce en glissades rapides elle fredonna inconsciemment le gai refrain de « Véronique » mis par elle au goût des circonstances.

Mais, subitement, elle s'arrêta net, tout son entrain découragé par l'atmosphère hostile de cette pièce.

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémit-elle immobilisée au milieu de son élan, faudra-t-il vraiment que je vive des mois, peut-être des années, dans cet air irrespirable, dans ce cadre glacial ? C'est un bureau pour vieil archiviste... mais ce n'est pas la chambre d'une femme de vingt ans ! Brrr... j'ai froid dans le dos, moi, malgré ce radiateur...

Pour secouer l'angoisse sourde qui peu à peu lui coupait les jambes, serrait sa gorge, sapait toutes ses résolutions de courage, elle voulut débarrasser sa valise, créer un peu d'intimité dans ce logis inhospitalier.

Ses quelques vêtements rangés dans l'énorme armoire avaient l'air perdus et tout désorientés comme elle... Pour fuir l'aspect désolant de cette penderie aux trois quarts vide, elle songea à faire pour le dîner une toilette plus soignée. Mais une nouvelle constatation acheva de la désorienter.

Pas une glace dans cette pièce... Pas un bout de miroir... Pour être certaine qu'elle n'avait pas mis sa robe à l'envers elle dut avoir recours au cabinet de toilette dont le lavabo était surmonté lui, d'un de ces objets indispensables à la coquetterie féminine ; mais réduit à la proportion minime d'un miroir à raser à trois faces dans lequel, à grand peine, elle pouvait voir sa tête tout entière.

Cette nouvelle constatation, comme la découverte des patins tout à l'heure réveilla le sens critique et la bonne humeur de la jeune secrétaire. Un sourire vint éclairer et rajeunir encore son mince visage précocement mûri par une expression soucieuse.

Mais en apercevant dans le miroir à trois faces, ce sourire qui rendait plus bleus ses yeux aux longs cils sombres, qui animait l'ovale affiné de son visage au teint clair mais d'une pâleur unie et un peu souffrante, qui avivait le rouge naturel presque trop vif de ses lèvres bien ourlées, elle se sermonna gaîment.

— Heu ! Voici, ma petite, un sourire bien déplacé dans ta nouvelle situation et son cadre sérieux ! Il faudra éteindre un peu la lumière de ces yeux-là et enfouir celle de tes insolents cheveux dans une résille sombre si tu ne veux pas sembler indécente de clarté parmi ces vieilleries poussiérieuses ! Je crois même qu'un tablier et des petites manches de lustrine noire, avec des grosses lunettes rondes, ne seraient pas de trop pour t'assortir un peu au mobilier ! Pas de jenesse et de lumière choquante s'il te plaît ! Tous ces meubles semblent te le crier ! Kersac n'est pas un séjour de plaisance, ne l'oublions pas ! D'ailleurs, si j'en étais tentée parfois pendant la journée, dans le bureau luxueux et élégant de mon « patron » ma chambre sera là pour me rendre au juste sentiment de ma situation, le soir venu !

Un long moment elle brossa avec rage ses admirables cheveux d'un blond doré ambré par places de coulées d'un or plus foncé et qui s'entêtaient à étinceler malgré la couche exagérée de gomina dont elle venait de les couvrir pour réfréner toute ondulation rebelle.

Puis elle les glissa dans une résille de soie marron qui achevait d'en atténuer l'éclat. A défaut de petites manches de lustrine et de tablier lustré, sa robe toute noire, simple, sans garniture aucune, quoique d'une coupe certes trop élégante pour une modeste secrétaire, achevait de donner à la mince silhouette, si menue et petite qu'elle en demeurait presque enfantine, un peu du sérieux qui lui était nécessaire.

— Là, fit-elle satisfaite. A défaut de lunettes, je n'ai qu'à tenir les cils baissés et me voici vieillie de dix ans, au moins... ce qui n'est certes pas fait pour déplaire à mon maître si j'en juge par le ton de son accueil !

Chapitre III

MADEMOISELLE Vincent tricotait dans le salon en attendant que le dîner fut sonné, ainsi que chaque soir.

Elle leva sur son neveu qui entrait, le doux regard surpris de ses yeux au bleu passé qu'adoucissaient encore les bandeaux blancs légèrement crêpelés.

— Michel, bonne journée ? Te voici bien en avance ce soir, le premier coup n'a pas encore sonné.

Elle constatait de son œil affectueux et vif la mine soucieuse et peut-être encore plus sceptique du romancier. Mais accoutumée à son humeur changeante et autoritaire elle se gardait bien d'y faire une allusion directe.

De lui-même Vincent laissa éclater son mécontentement en se laissant tomber dans un fauteuil en face d'elle.

— Bonne journée ? Ah ! Oui, parlons-en ! Votre Lureau m'a joué un joli tour, ma Tante !

Elle posa son tricot, assura ses lunettes sur son nez d'un petit coup sec et demanda sur un ton amusé :

— Et quel tour a-t-il pu te jouer « mon » Lureau ?

— Le plus stupide qui soit ! Au lieu d'un secrétaire il m'expédie une femme et quelle femme! Une enfant, ma Tante, une enfant de vingt ans à peine qui en paraît quinze... qui devait encore jouer à la poupée l'année dernière et qui va me commettre toutes les étourderies possibles et impossibles...

Mademoiselle Vincent eut une moue indulgente :

— Ça n'est pas si sûr...

— Comment ? s'indigna-t-il. Mais est-ce qu'une femme est capable de faire quelque travail avec sérieux, de collaborer à une œuvre comme la mienne avec application et utilité ? Vous connaissez mon opinion là-dessus...

— Oui, fit-elle paisible et souriante, elle est profondément injuste !

— Jamais de la vie ! Il va sans dire que j'exclue de cet ostracisme les créatures de dévouement comme vous, Tante, qui à force de bonté et d'abnégation deviennent insexuées; mais les autres... celles qui subissent la loi commune ne sont que des des petits animaux futiles et plutôt nuisibles même quand elles ont atteint l'âge de raison ! Et celle qu'on m'envoie n'est qu'une gamine, je vous le répète, une enfant... Qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec ça ?

La porte s'ouvrit sans bruit juste à ce moment et, debout sur le seuil, la jeune secrétaire reçut la phrase méprisante en plein visage.

Elle eut pu, peut-être, douter encore qu'elle s'adressât à elle mais, le petit cri désolé de Mademoiselle Vincent et la rougeur brusque, la contrariété visible de son neveu qui se levait vivement d'un geste qui envoyaient bien loin le fauteuil, étaient assez éloquents pour la fixer à ce sujet.

Mais préparée à toutes les avanies, raidie dans une cuirasse de résignation, elle frémit à peine et abaissa simplement avec vavacité ses longs cils sombres sur l'éclair bleu de son regard.

Immobile dans une attitude modeste elle demanda simplement d'une voix à peine intelligible tant elle était étranglée par l'émotion.

— J'avais cru entendre le second coup du dîner... Si je suis en avance excusez-moi...

Elle faisait un mouvement de recul. Mademoiselle Vincent se précipita vers elle, les mains tendues, envoyant rouler son tricot sur le tapis.

— Mais non, mais non, ma chère petite, dit-elle avec la spontanéité de son cœur charmant désolé par la malencontreuse sortie de son neveu. Ne vous sauvez pas ! Nous serons enchantés au contraire de profiter de ces quelques minutes de grâce pour faire connaissance avec vous, avant le dîner.

Hésitante encore, mais déjà rasrérénée par la bonne grâce de la

vieille demoiselle, elle avança de quelques pas.

— Je craignais d'être importune . . .

— Est-on jamais importune avec des yeux et des cheveux pareils ! s'exclama Mademoiselle Vincent avec enthousiasme. Mais, mon enfant, il n'y a que les hiboux pour redouter que le soleil puisse pénétrer chez eux ! Pour moi je suis ravie de le voir installé à demeure à Kersac.

Elle se tourna d'un bond vers son neveu qui, les sourcils froncés, n'avait pu s'empêcher de faire claquer ses doigts d'un geste d'agacement.

— Oui. oh ! Je sais bien qu'à toi, il ne manque guère ! Tu souffres de la lumière et de la gaîté, comme les oiseaux de nuit. Et tes vieux bibliothécaires à calotte et à lunettes te suffisaient ! Mais moi, je préfère cette jeunesse toute dorée . . .

Cette fois Michel Vincent ne put retenir un sourire qui rajeunit soudain son visage sévère.

— Mais, ma Tante, vous exagérez! Jamais ce pauvre petit Laurel n'a porté ni calotte ni lunettes . . . et il avait vingt-cinq ans !

Elle haussa une épaule avec une bonne humeur bourrue.

— Je sais bien, je sais bien . . . Mais que veux-tu, il est des êtres qui ont soixante ans en venant au monde et qui, même tête nue semblent coiffées d'un éteignoir ! Ton Laurel était de ceux-là ! Le diable m'emporte si le me suis jamais avisée d'une présence jeune dans la maison pendant son séjour !

D'un bon primesautier elle se tourna vers la petite secrétaire et lança comiquement :

— Et il portait des petites manches de lustrine, ma chère ! Pour économiser ses manchettes en celluloïd, sans doute !

A ces paroles la jeune fille ne put retenir un éclat de rire qui fusa franchement dans la grande pièce. Michel Vincent fronça un peu les sourcils tandis que sa Tante ravie battait des mains.

— Ah ! Que voilà un joli rire . . . Mais seriez-vous moqueuse, ma mignonne, pour rire ainsi de votre prédécesseur ?

Gentiment elle avoua avec une vague rougeur.

— Pas du tout, Mademoiselle, c'est de moi-même que je me moque . . . car j'avais eu aussi l'idée des petites manches en lustrine !

Sa rougeur s'accentua et elle acheva :

— Oui, je . . . je pensais que c'était de rigueur !

— Au temps de ma jeunesse, fit Mademoiselle Vincent taquine. Mais aujourd'hui les secrétaires s'habillent de couleurs claires, s'ondulent et portent des bas de soie . . Il ne faut donc pas vous gêner, ma petite . . .

Elle s'interrompit et remarquant la robe noire elle dit avec une douceur nouvelle :

— Ah ! Pardonnez-moi, vous êtes peut-être en deuil ?

Une nouvelle rougeur envahit le teint pâle.

— Non, non . . . mais je . . .

Désireuse de connaître quelques détails sur cette secrétaire charmante, la vieille demoiselle insista curieuse :

— Ah ! Je pensais que peut-être . . . Ce n'est pas votre première place ?

Les prunelles de la jeune fille tournoyèrent d'un air affolé.

— Si, Mademoiselle.

La voix tomba et on sentait nettement qu'elle ne désirait pas s'engager en de plus longues confidences.

Mademoiselle Vincent dut se résigner bien à contre-cœur. D'ailleurs son neveu, pour couper une conversation qui semblait l'agacer au plus haut point en donnant la vedette à sa nouvelle secrétaire, demandait poliment, mais avec toujours cet air dédaigneux qui glaçait ceux qui ne le connaissaient pas :

— Je pense que vous êtes satisfaite de votre installation, Mademoiselle ?

Elle inclinait la tête en silence. Mais Tante Vincent, d'un bond se retournait vers lui.

— Mais comment donc, ironisa-t-elle, elle doit en être ravie, transportée, cette petite ! Le nid de hibou pour cette fauvette . . . Quelle aubaine ! Mais ne vous tourmentez pas mon enfant, nous vous déménagerons demain matin. Pour aujourd'hui je m'excuse de n'avoir pas été là afin de vous installer . . . J'avais affaire en ville et comme je pensais que le nouveau secrétaire de mon neveu serait du même modèle que les précédents, je ne m'étais pas dérangée pour lui . . . Demain je vous descends d'un étage et je vous installe tout près de moi, dans la petite chambre bleue ! Vieille perse et citronnier, avec le soleil levant, ça vous va ?

— Tout me va, Mademoiselle ! fit spontanément la jeune fille, gagnée par cette bonne humeur communicative et profondément heureuse de rencontrer ici cette délicieuse créature. Mais Michel Vincent devait trouver cette gaîté offensante. Il coupa un peu sèchement :

— Demain matin, ma Tante, j'aurai besoin de Mademoiselle . . . Au fait, comment vous appelez-vous, Lureau ne me l'a pas écrit.

Une rougeur intense envahit le fin visage, les yeux bas sous les cils presque clos, elle murmura :

— Jacquemine.

— Mais, Jacquemine comment ? fit-il un peu agacé.

La rougeur disparut et fit place à une pâleur étrange, inquiétante, qui envahissait même les lèvres bien ourlées. Les cils se relevèrent et palpitèrent sur les prunelles éperdues. Enfin, très bas, comme un souffle, elle dit :

— Bernier ! Jacquemine Bernier, Monsieur.

Mais il semblait avoir à peine remarqué sa gêne. Simplement il fit, avec hauteur :

— Je vous remercie Mademoiselle. Donc, ma Tante, vous vous passerez de Mademoiselle Bernier demain matin. J'ai un travail qui ne supporte aucun retard . . .

— Je ferai donc le déménagement seule avec les domestiques soupira-t-elle, ce sera moins gai !

— Mais, Mademoiselle, je suis confuse, commença Jacquemine.

— Laissez, laissez donc, fit Mademoiselle Vincent. Il faut bien faire comme il veut ! J'en ai l'habitude, vous savez . . . Déjà tout petit, c'était un véritable tyran . . .

•

— Un véritable tyran, oh oui ! soupira la jeune fille lorsqu'elle se retrouva seule dans la grande chambre sévère après un dîner dont les saillies de Mademoiselle Vincent avaient été toute la gaîté. Qui l'eut soupçonné, deviné à travers toute l'humanité douloureuse et tendre de ses livres ?

Certes, Maître Lureau l'avait prévenue. Elle savait trouver en l'écrivain, célèbre avant l'âge, un homme sceptique et distant, atteint d'une misanthropie intense et surtout misogyne avec outrance. Sans que le vieil homme d'affaires n'eut commis la moindre indiscrétion à ce sujet Jacquemine avait compris qu'un grand chagrin sentimental, une déception de jeunesse, avaient aigri ce caractère, gâté d'autre part par le succès et la gloire prématurés.

Mais ce qu'elle n'eut jamais attendu de lui, ce que d'ailleurs tout l'abord élégant et suprêmement distingué du jeune écrivain contredisait, c'était cette brutalité cette exagération de morgue despotique dont il avait fait montre vis-à-vis de la petite secrétaire. C'était ce manque de tact et de délicatesse incompatibles avec la finesse de ses traits, l'instinctive élégance de sa silhouette, la race de toute sa personne !

Cela, Jacquemine n'avait pu le supposer et même devant la réalité décevante, elle ne pouvait l'admettre encore ce soir !

— Non, non, se répétait-elle tout en procédant à sa toilette de nuit. Cette dureté n'est qu'ostentation, cette insolence qu'un masque destiné à me rebuter, à me chasser peut-être ! Il n'a pas osé me renvoyer à cause de Maître Lureau sans doute; mais quelque chose en moi lui a déplu, l'a heurté violemment dès le premier regard, je l'ai bien vu, et il n'a cherché qu'à me décourager, à provoquer mon départ volontaire . . .

Innocemment elle contempla longuement dans la petite glace son menu visage, cherchant quelle tare, quelle trait avait pu déplaire aussi absolument à son nouveau maître.

Pauvre petite ! Pouvait-elle supposer que ce qui avait indisposé Michel Vincent, c'était justement ce qu'elle avait de plus pur, de plus charmant : sa jeunesse et sa beauté ?

Quand elle eut, vainement, interrogé ses traits pour y trouver le défaut qui l'avait fait haïr au premier contact, elle se résigna à ne pas comprendre.

Mais une buée de larmes, de ces larmes courageuses qu'on arrête au bord des cils par un effort immense, passa sur les beaux yeux d'azur.

— Pourquoi ? se demanda-t-elle désespérément, pourquoi ?

Et voulant chasser cette triste impression de découragement qui l'envahissait.

— Qu'importe, d'ailleurs ! Il pourra dépenser toute sa mauvaise humeur et sa tyrannie en pure perte! Je ne partirai pas de moi-même, quoi qu'il me fasse !

Elle rentra dans la chambre en secouant ses cheveux moirés d'or.

— Je ne partirai pas . . . parce que je ne saurai pas où me réfugier ailleurs qu'ici, où on a bien voulu m'accueillir sans autres renseignements que la recommandation de Maître Lureau ! Et puis, pour me consoler de toutes les avanies que me réserve le Maître, n'aurais-je pas cette douce et charmante créature qu'est sa Tante ? Oh ! L'exquise vieille fille au cœur tendre et à l'esprit alerte ! Quelle compagne elle va être pour moi dans cette demeure hostile !

Et, posée sur l'oreiller, la tête blonde fut longuement secouée dans l'ombre discrète de sanglots désespérés tandis que les beaux yeux de lumière s'éteignaient derrière un flot de larmes . . . de toutes ces larmes contenues jusqu'ici par un miracle de volonté.

Chapitre IV

NON, non, je n'ai pas faim, gémit Mademoiselle Vincent qui boudait l'assiette de sandwichs et les

LA VOIX DES GRANDES ORGUES

•

LES GRANDES ORGUES GRONDENT
Pendant que dans mon cœur
Une langueur
Epuise des forces fécondes;
Dans les fluides ondes
Les grandes orgues grondent.

LES GRANDES ORGUES PLEURENT,
Aussitôt dans mes yeux
Voluptueux,
L'affection semble meilleure;
Dans la chaste demeure
Les grandes orgues pleurent.

LES GRANDES ORGUES CHANTENT,
Et déjà le soleil,
A mon réveil,
Prend des couleurs éblouissantes !
Heureuses, triomphantes,
Les grandes orgues chantent.

LES GRANDES ORGUES PRIENT,
Harmonieuse voix !
Un doux émoi
Pénètre en mon âme ravie;
Dans la blanche abbaye
Les grandes orgues prient.

JEANNINE LAVALLEE

(Extrait de LAURENTIA, à paraître)

petits gâteaux, placés sur la table à thé à l'ombre d'un grand rosier en fleurs. Par une telle chaleur je ne peux pas comprendre qu'on puisse manger entre les repas autre chose que des fruits . . .

Jacquemine qui, ainsi que chaque jour servait le thé, fut debout en une seconde, les yeux brillants.

— Mademoiselle, j'ai vu ce matin deux superbes pêches mûres ? Je vais aller vous les chercher ?

Mais sans attendre la réponse, elle s'envolait déjà, plus légère semblait-il, de la vaporeuse mousseline de sa blouse, rigoureusement noire, cependant, de sa bonne grâce ailée, de tout ce bel été bourdonnant qui naissait avec des effets de lumière et des éclairs de joie.

— Je me laisse gâter ! cria Mademoiselle Vincent qui la regardait s'éloigner ravie et admirative, entre les massifs du jardin fleuriste, vers le verger.

La mince silhouette noire, sous le soleil, semblait plus vive, plus menue, plus jeune encore. Et sa nuance sombre ne parvenait pas à avoir un air de deuil sous la royale chevelure d'ambre doré dont le rayonnement mettait une constante lumière autour du front pensif et pur.

Brusquement elle se tourna vers Michel Vincent et elle vit que, tout en tournant d'un mouvement machinal sa petite cuiller dans la tasse de thé que venait de lui servir Jacquemine, son neveu avait le regard tendu dans la même direction qu'elle tout à l'heure.

— Hein, cette petite, fit-elle avec enthousiasme. Quel ange, quel amour!

Nonchalamment, Michel détourna son regard de la mince silhouette lointaine. Il sourit avec une indulgente taquinerie.

— Tante, Tante . . . quand perdrez-vous l'irrespectueuse habitude de mêler ainsi le profane au sacré ?

Elle le nargua avec sa gaîté presque juvénile.

— Raille ! Mais je te défie de me dire que cette petite fille-là n'est pas un miracle vivant !

Il baissa les paupières et dit doucement :

— Je me contenterai de constater qu'en effet, Mademoiselle Bernier est une parfaite secrétaire et . . . une jeune fille charmante !

Elle haussa une épaule, bougonne :

— Quel enthousiasme ! Tu n'as pas peur qu'il t'étouffe ?

Michel releva sur sa Tante un regard où brillait une courte flamme railleuse.

— Si je vous disais, ma Tante, que j'ai peur de bien autre chose !

— Et de quoi donc, s'il te plaît ? D'être obligé de revenir sur ta stupide opinion sur les femmes en général et sur cette enfant en particulier, de reconnaître ton erreur et de confesser qu'à toi comme à moi, son esprit clair et droit, sa bonne humeur inaltérable, sa grâce charmante, sont devenus indispensables ?

Il secoua le front et toujours moqueur avec un fond d'attendrissement qui se défendait encore.

— Peut-être ! avoua-t-il.

Un nuage passa rapidement sur le front de l'écrivain.

— Et cependant, il va bien falloir nous en dispenser, ma chère Tante!

— Que me chantes-tu là ? fit-elle saisie. Tu ne vas pas la mettre à la porte, au moins ?

— Dieu m'en garde ! C'est une aide parfaite et bien gracieuse, vous avez raison . . . Mais, c'est Mademoiselle Bernier elle-même qui nous quittera, et avant peu . . .

— Autre histoire ! Et pourquoi nous quitterait-elle ? Elle semble si parfaitement heureuse ici, cette enfant !

— Mais, pour prendre son congé annuel, ainsi qu'il en a été convenu entre nous, fit-il soudain nerveux. Vous oubliez que nous sommes en pleine période de vacances ?

Mademoiselle Vincent soupira profondément, comme soulagée d'un poids immense.

— Ouf ! Tu m'as fait une belle peur, méchant taquin ! Et je me suis effrayée pour rien, heureusement . . .

De plus en plus nerveux, Michel haussa un sourcil.

— Je ne comprends pas très bien, ma Tante . . .

— Evidemment, dit-elle avec un sourire ravi. Tu ne peux pas savoir que cette question des vacances, je l'ai abordée il y a quelque temps déjà, soucieuse comme tu peux le penser de perdre, ne fut-ce que pendant un mois, la joie de ce sourire, de cette voix charmante, de toute cette jeunesse. Donc, j'ai posé la question et sais-tu ce que m'a répondu cette adorable Jacquemine ?

Il s'agaça.

— Comment le saurais-je ?

— Eh bien, triompha la vieille demoiselle. Elle m'a déclaré que, si tu n'y voyais pas d'inconvénient, elle serait très heureuse de renoncer à son mois de vacances et de demeurer tout l'été ici.

Une vague rougeur monta jusqu'au front de Michel.

— Elle vous a dit cela ? dit-il d'une voix étouffée.

— Parfaitement !

— Et . . . elle le fera ?

— Ma foi oui ! A moins, fit-elle goguenarde, que tu n'y mettes opposition !

Il haussa les épaules comme devant une chose invraisemblable. Mais il semblait encore hésitant, troublé.

— Je trouce cela . . . commença-t-il il.

— Contrariant ?

— Bien au contraire, protesta-t-il avec vivacité. Mais, assez extraordinaire !

— Extraordinaire en quoi ? Jacquemine m'a fait remarquer qu'elle ne trouverait nulle part ailleurs un aussi beau pays, un air plus pur et, a-t-elle même ajouté gentiment, une sympathie aussi affectueuse que la mienne . . .

Michel Vincent salua, d'un air excédé et narquois.

— Elle est trop aimable. Mais pour moi, n'a-t-elle rien ajouté d'aussi flatteur ?

— Ma foi non, mon garçon ! Il n'était pas question de toi. C'est un entretien rigoureusement personnel entre nous deux.

— Convenez cependant, ma Tante, que si affectueuse que soit votre sympathie pour cette jeune fille, il est assez étrange qu'elle ne puisse trouver son équivalent nulle part ailleurs ?

— C'est toi qui est trop aimable ! fit-elle ironique à son tour. Et pourquoi cela ?

— Mais parce que . . . à son âge . . . il est invraisemblable que nulle amitié ne l'attire au dehors !

— Et cependant cela est ! Il faut t'y résigner . . .

— Quoi ? Nulle amie, aucun parent ? Personne ne l'attend, ne l'appelle ?

— Personne au monde, m'a-t-elle affirmé avec cette réserve un peu farouche qui la rend toujours très brève sur ce sujet que je suppose lui être très douloureux. D'ailleurs, je n'ai aucune peine à le croire. N'as-tu pas remarqué comme moi qu'elle ne



LAURENCE OLIVIER

Avant sa venue en Amérique, il était le plus populaire artiste du théâtre et du cinéma britanniques. Son rôle de Maxim de Winter dans " Rebecca " l'a tout de suite classé au premier rang au cinéma américain. A San Francisco, à Chicago et à New-York, il donna ensuite sur la scène un " Roméo et Juliette " qui n'eut pas le succès attendu, malgré la présence de Vivien Leigh à ses côtés. Ce qui a fait la popularité de Laurence Olivier, c'est en partie cette nostalgie intérieure, cette froideur apparente qui sont les caractéristiques de tout Anglais bien né. Laurence Olivier est âgé de 32 ans ; Vivien Leigh, 27 ans.

profite presque jamais de son jour de sortie par mois. Et encore, quand elle le fait est-ce uniquement pour se rendre en ville afin d'y effectuer quelque achat nécessaire uniquement!

Vincent semblait suivre obstinément une pensée secrète. Il demanda d'un ton volontairement dégagé en fixant le gravier de l'allée.

— Reçoit-elle beaucoup de courrier ?

— Jamais la moindre lettre ! déclara catégoritquement Mademoiselle Vincent. Sauf une ou deux enveloppes à l'en-tête de l'étude de Maître Lureau.

Il releva un front qui semblait soudain éclairé.

— Alors je comprends encore moins, fit-il.

— Cela se tient pourtant ?

— Mais non, j'avais pensé que cette claustration volontaire pouvait être attribuée à quelque roman, à des fiançailles prolongées avec un soldat, un marin . . . un flirt d'outremer !

— Que vas-tu chercher ? fit-elle en levant les yeux vers le ciel. C'est une véritable enfant ! . . . Non, elle est seule au monde, comme elle me l'a dit, simplement, horriblement seule ! Et voilà tout ! C'est d'ailleurs suffisant pour elle, la pauvre enfant . . . Quant à nous, je ne vois qu'avantage à cette situation qui nous permet de profiter complètement et absolument de la présence de cette jeune fille si parfaite sous tous les rapports.

Un vague sourire courut sur le visage habituellement grave de Michel Vincent.

— Vous avez raison, ma Tante ! dit-il laconiquement, car au bout de l'allée Jacquemine apparaissait, courant, le teint animé, les yeux brillants, rapportant dans une petite corbeille basse deux magnifiques pêches prématurément mûries par le vif soleil de juillet.

En silence il regarda s'avancer la silhouette menue dont tous les gestes étaient grâce et mesure, harmonie et élégance.

Et, tandis que le goûter s'achevait, animé des saillies et du rire discret, un peu retenu de la jeune fille, plus précieux d'être rare et timide, il ne cessa de la contempler avec une expression toute nouvelle dans ses yeux d'acier au regard dominateur.

Elle, accoutumée maintenant, aux silences de ce maître plutôt taciturne, n'y prêtait nullement attention. Depuis que Mademoiselle Vincent lui avait demandé de bien vouloir servir le thé à quatre heures, comme la jeune fille de la maison, elle accomplissait ce rite familial avec la bonne grâce discrète qu'elle mettait à toute tâche mais jamais elle n'en avait profité pour s'imposer et prendre une importance disproportionnée avec sa situation dans la conversation. Gentiment, sans fausse raideur elle répondait à Mademoiselle Vincent qui bavardait intarissablement et leur entretien était parfois si enjoué que la gaîté naturelle de ses vingt ans, fusait soudain en éclats vite réprimés ; mais il était assez rare que Michel s'y mêla autrement que par monosyllabes.

Et l'intimité tout naturellement née entre la vieille fille au cœur large et tendre et l'enfant solitaire n'avait nullement gagné les relations du patron et de la secrétaire.

Toujours discrète vis-à-vis de lui, dans les entr'actes des heures de travail, Jacquemine redevenait l'employée déférente, intelligente et correcte dès que le labeur les réunissait dans le grand cabinet de travail du maître. Jamais il n'avait eu qu'à s'en louer et certes les préventions levées en lui par le physique de la jeune fille s'étaient rapidement évanouies devant les services qu'elle était capable de rendre.

Peu à peu sa morgue hautaine s'était assouplie, son attitude s'était déraidie; il traitait maintenant sa jeune secrétaire avec déférence et aussi avec une estime marquée ; mais nulle familiarité, aucune intimité ne s'était glissé dans leurs rapports.

Cependant, aujourd'hui, il semblait que dans le regard que l'écrivain attachait sur Jacquemine, un sentiment nouveau fait à la fois de surprise attendrie et de satisfaction dominatrice, se faisait jour peu à peu.

— Seule . . . toute seule . . . semblaient-ils dire en se posant apitoyés sur la nuque fragile et les petites mains d'enfant, voltigeantes et adroites.

— Toute entière pour moi ! concluaient-ils avec un triomphe égoïste, en enveloppant la silhouette gracieuse la mignonne tête blonde dont il savait pouvoir attendre le jugement le plus droit, l'intelligence la plus vive et la collaboration la plus fine et la plus sensible.

Sans se douter le moins du monde de l'attention nouvelle éveillée chez le maître par la conversation échangée avec Mademoiselle Vincent quelques instants avant, Jacquemine desservait maintenant avec une rapidité harmonieuse, la table à thé, rentrait dans la maison pour se laver les mains, remettre un ordre correct dans sa coiffure un peu dérangée par la course au plein air vers le verger, puis, calmement, rituellement, retournait prendre sa place dans le grand cabinet de travail derrière la petite table qui lui était affectée.

Elle était déjà plongée dans un travail de recherches qu'il lui avait confié, lorsque Michel Vincent vint la joindre.

Selon son habitude il s'installa sans mot dire à son immense bureau, attira un bloc, un stylo . . . Mais le travail ne semblait pas devoir s'effectuer facilement aujourd'hui. A travers la grande pièce ses regards retournaient sans cesse vers un même point. Etait-ce le rayon de soleil pénétrant par cette fenêtre et dans lequel dansait une poudre d'or, était-ce la forme, pourtant connue de la table Louis XVI sur laquelle écrivait Jacquemine et que touchait le rayon, ou bien encore, plus loin derrière, les reliures riches de sa bibliothèque qui attiraient ainsi les yeux de Michel Vincent ce soir ?

Il n'eut certes pu le dire lui-même; mais ce qu'il savait par exemple, c'est qu'il était incapable de travailler ; sans bien s'expliquer pourquoi.

Agacé, pris d'un soudain besoin de mouvement, il se leva, fit quelques pas dans la pièce sans que Jacquemine, absorbée dans son travail, eut relevé la nuque blonde que dorait encore plus chaudement le rayon de soleil attardé.

Enfin il s'approcha d'une fenêtre et, de loin, lui tournant le dos, il lança d'un ton négligeant :

— A propos de vacances, Mademoiselle Bernier . . .

Ces simples mots la firent se dresser, soudain pâlie.

— Monsieur, j'aurais voulu vous dire . . .

Il s'était retourné et la regardant bien en face ; mais sans l'ombre d'une ironie dans son regard scrutateur :

— Vous vouliez me dire quelque chose ?

Mais elle se troublait, prise d'une timidité insurmontable. Pendant leur travail cependant, jamais cette crainte, cette frayeur irraisonnée ne la paralysait en face de lui. Pourquoi était-elle ce soir bouleversée à l'idée d'une si simple requête à lui présenter. Il s'en étonna et ajouta à son trouble en insistant :

— Que vouliez-vous me dire, voyons ?

La bienveillance qui passait dans sa voix habituellement métallique et sourde la bouleversa définitivement.

Incapable de parler, les lèvres tremblantes, les cils baissés, elle demeurait pâle et silencieuse.

Il s'étonna de cette attitude et soudain, découvrit avec surprise qu'il s'en affligeait.

Elle avait donc peur de lui, cette petite ? Peur !

— Pourquoi ne parlez-vous pas ? reprit-il plus doucement encore. Est-ce donc si difficile à dire . . .

Mais il songea tout à coup qu'il prolongeait sciemment son malaise, puisqu'il savait de quoi il s'agissait et il décida d'y mettre fin avec une mansuétude qu'il s'ignorait jusqu'ici lui-même.

— Voyons, je vais vous aider. Ma Tante m'a dit que vous préfériez ne pas prendre de vacance du tout ; mais peut-être avez-vous changé d'avis ?

Sa voix tremblait presque en disant cela. Eut-ce donc été un si grand malheur pour lui si soudain elle avait dit : « Oui » ?

Mais, très vite, au contraire, elle jeta, de tout son cœur, en devenant toute rose :

— Oh ! non, Monsieur !

Il sourit soulagé d'une brève appréhension.

— Ah ! Vous êtes toujours dans les mêmes intentions ?

— Si . . . si cela ne vous contrarie pas, Monsieur !

— Vous désirez réellement rester ici pendant le mois d'août ? Mais vous avez besoin de repos ?

— Je ne ressens aucune fatigue, Monsieur.

— D'ailleurs cela n'a aucune importance puisque j'ai l'habitude de me reposer pendant ce mois . . . Vous n'aurez donc rien à faire, absolument.

Elle devint soudain très rouge, d'une rougeur pénible qui envahissait son front et son cou.

— Monsieur . . . bien entendu si . . . si je ne puis me rendre utile, je . . . je paierai ma pension.

Il eut un sursaut et pâlissant comme sous une insulte.

— Oh ! fit-il d'un ton peiné. Oh ! Vous avez dit cela, vous avez pu le penser . . . Mais, quel homme me croyez-vous donc ?

Il y avait plus de douleur que de colère dans cette protestation. Et elle le vit soudain si désemparé, si plein d'humiliation et de chagrin qu'elle eut vers lui un geste désolé de ses petites mains tendues.

— Mais non, Monsieur, ne croyez pas . . . Il est tout naturel . . .

Cependant, après avoir passé sur son front une main hésitante, il reprit avec force.

— Evidemment, il est tout naturel que vous me jugiez ainsi après m'avoir vu sous le jour odieux où je me suis acharné à vous apparaître ! C'est ma faute. Je suis seul responsable du jugement que vous portez sur moi et tant pis si j'en souffre ! Je l'ai cherché, je l'ai voulu . . .

Il la contempla un instant avec tant de douceur qu'elle en ressentit comme un malaise inexplicable.

— Mais comment, vous si fine, si compréhensive, avez-vous pu vous laisser prendre à ce leurre, n'avez-vous pas deviné sous le masque stupide que j'y avais posé, le vrai visage de mon esprit et de mon cœur ? Quand vous m'avez mieux connu, n'avez-vous jamais compris que je vous avais trompée le premier soir en me montrant si brutalement méprisant ? J'ai été abominable, oui, je le sais bien, allez ; mais je croyais, j'espérais que vous l'aviez oublié. Ou que, peut-être, vous aviez compris . . .

Désemparée devant cette attitude si nouvelle de l'homme autoritaire et sceptique, elle murmura :

— Que pourrais-je avoir compris, Monsieur ?

— Que j'avais cherché ce premier soir à vous décourager, à vous dégoûter de moi, à vous engager à partir ? Oui, je sais, il eut été plus franc de vous renvoyer ; mais le pouvais-je, engagé comme je l'étais vis-à-vis de Lureau ? Cependant, si vous saviez l'effet que me produisaient votre jeunesse, votre grâce, votre fraîcheur ! . . . J'étais ébloui mais dans le mauvais sens . . . dans celui qui fait fuir la clarté aux oiseaux de nuit parce qu'ils en souffrent ! Vous me comprenez mal, ma pauvre petite fille ; mais j'ai trop souffert jadis par confiance et par aveuglement pour n'être pas aujourd'hui hérissé de méfiance et d'hostilité au premier abord vis-à-vis de tous et de toutes ! Cette hostilité, je l'ai toujours éprouvée vis-à-vis du travail des femmes, à plus fortes raisons des . . . pardonnez-moi si je vous offense . . . des enfants, car c'est cela que vous paraissiez être toute droite dans mon bureau ce soir-là ! Une pauvre petite fille bien plus près de jouer à la poupée que de s'intéresser à des travaux sérieux comme les miens ! J'ai eu peur de votre jeunesse, de son incompétence, du trouble qu'elle pouvait apporter dans le calme de ma demeure et dans mon travail.

Eclairée soudain sur cette antipathie qui l'avait fait tant souffrir sans qu'elle en comprit la cause, elle ne put s'empêcher de s'écrier avec soulagement :

— Ah ! C'était donc cela, pour cela seulement . . .

Il l'enveloppa toute d'un sourire très doux.

— Mais bien sûr, pour cela seulement. Qu'aviez-vous donc cru, ma pauvre petite fille ?

Très rouge, un peu gênée encore, elle expliqua pricipitamment :

— Je ne savais pas . . . mais j'avais très bien deviné que toute votre attitude était voulue, et . . . je me demandais ce qui en moi avait pu vous déplaire asez pour provoquer cette attitude destinée à me chasser, à me décourager ! et qui était si peu compatible avec votre vrai caractère, Monsieur.

Il sourit encore, puis s'étonna.

— Vous aviez compris, dites-vous. Et cependant, c'est en songeant à ma brutalité d'alors que tout à l'heure vous avez pu me proposer cette chose monstrueuse . . . Vous n'avez tout de même pas cru que si j'hésitais à vous garder cet été c'était par . . . par avarice, tout de même ?

— Je n'ai rien à croire, Monsieur, protesta-t-elle. Il est tout naturel . . .

D'un geste sec et autoritaire il coupa la phrase. Et redevenu pour un instant le maître, le despote auquel on ne résiste pas.

— Assez sur ce sujet, je vous en prie. Vous me blessez !

Elle courba le front, rappelée à la réalité qu'elle avait pu publier un instant quand il s'était montré si humain et si doux.

— Je vous demande pardon, Monsieur.

Et, silencieusement elle s'assit et courba la tête sur son travail.

Demeuré debout dans l'ambrasure d'une fenêtre, Michel s'absorba longuement dans la contemplation du parc qui déroulait sous ses yeux ses frondaisons encore si fraîches. Mais voyait-il seulement le vert lustré des feuillages que l'été n'avait pas encore fané, la grâce des parterres à la française qui s'avançaient jusque sous ses pieds, l'élégance des allées dessinées jadis par Lenôtre ?

Non, Michel songeait sans doute à toute autre chose car, soudain, dé-

tournant la tête, il dit, au bout de vingt minutes... tout comme s'il achevait la phrase prononcée en dernier lieu :

Il est bien entendu que, puisque vous le préférez, vous resterez près de nous, ici, pour y passer vos vacances. Ma Tante et moi en serons très heureux, Mademoiselle.

Une lueur de contentement passa sur le petit visage incliné ; mais rendue prudente, Jacquemine n'osa pas extérioriser sa joie et ce fut d'une voix posée, discrète et calme qu'elle prononça simplement :

— Je vous remercie, Monsieur.

Michel attendait-il autre chose ? Un moment encore il demeura debout, la regardant. Puis, voyant qu'elle continuait à écrire, il haussa les épaules avec colère, se précipita à son bureau et se mit à travailler sans plus lever la tête.

Mais le lendemain en le relisant, il s'aperçut qu'il pouvait recommencer tout le chapitre qu'il avait écrit tant il était incohérent.

Chapitre V

MONSIEUR ! Oh ! Monsieur comme ceci est curieux...

Tout rose, animé par la surprise, le fin visage de Jacquemine se releva, se tourna vers Michel Vincent. Tout de suite, elle rencontra son regard intéressé et elle expliqua du même ton animé :

— Cette idée qui vous était venue, à propos de la filiation des Bellèmes... voici que je la retrouve ici, intacte dans ce vieux manuscrit du dix-huitième...

Il s'était levé et, avec une rapidité juvénile, prévenant son mouvement à elle, esquissé pour lui apporter le manuscrit, il vint se pencher au-dessus d'elle pour compulser les lignes pâlies posant machinalement la main sur son épaule.

Jacquemine, immobilisée ainsi à sa place ne pouvait se lever pour lui céder sa chaise. Elle lui montra seulement du bout de son doigt rosé et court comme celui d'un bébé, la phrase qui les intéressait.

— C'est... c'est curieux, en effet, constata Vincent d'une voix assez distraite et indifférente pour qu'elle en fut surprise.

D'un mouvement instinctif elle tourna la tête pour le regarder et, dans ce geste, leurs deux visages se touchèrent presque tant il était penché.

Ensemble, ils eurent un vif recul et, tandis que la rougeur montait au visage de Jacquemine en lentes bouffées, celui de Michel devint un peu pâle.

Loin de comprendre la cause exacte de cette distraction et de cette indifférence devant la découverte qui la passionnait elle, la jeune fille demanda, surprise :

— Connaissez-vous donc ce document, Monsieur ? Vous ne paraissez pas étonné ?

Il sembla se reprendre et secouer l'espèce de rêverie qui l'absobait.

— Non, je ne le connaissais pas et je trouve cela en effet assez curieux. Je n'avais émis là qu'une hypothèse, il est... surprenant que je me sois rencontré avec ce vieux savant. Voyons exactement ce qu'il dit ?

A nouveau il se penchait au-dessus de la tête blonde. Mais au parfum discret et chaud qui en montait il éprouva le même vertige que tout à l'heure et la même incapacité de songer à autre chose. Et tandis que Jacquemine, appliquée à ne pas se laisser distraire de son travail par la présence si proche du maître, lisait à haute voix le passage intéressant, lui, les yeux mi-clos et les lèvres tremblantes, se grisait uniquement et voluptueusement du troublant encens qui montait vers lui de cette vivante cassolette d'or.

Il était si loin de la réalité que, arrivée au bas de la page, Jacquemine s'était tue depuis un moment déjà sans qu'il s'en fut aperçu, toujours courbé au-dessus d'elle.

Surprise de ce silence et de cette immobilité, incapable de bouger sous le poids de la main posée sur son épaule, elle demeurait immobile et silencieuse, vaguement gênée par ce contact, par le souffle chaud qui faisait sur sa tempe voltiger quelques petits cheveux échappés à la stricte coiffure. Et elle se demandait anxieusement ce que signifiait l'attitude étrange de Michel Vincent depuis quelques jours...

Il semblait à la fois distrait et concentré, préoccupé d'une idée fixe et étrangement indifférent... avec cela, insouciant et presque gai, lui si glacial jadis.

Jacquemine, très respectueuse du travail du maître avait attribué ce changement d'humeur à l'obscure germinaison littéraire, à une inspiration absorbante, et, encore aujourd'hui, bien innocemment, elle mettait sur le compte de l'idée fixe, absorbant uniquement l'esprit de l'écrivain, son immobilité et sa rêverie silencieuse. Attentive à ne pas troubler ces réflexions fécondes, à ne pas effaroucher par un mouvement si discret soit-il cet oiseau si léger et farouche qu'est l'idée... elle se faisait petite et immobile, retenant son souffle et les pulsations de son cœur en une respectueuse attente.

Aussi fut-elle saisie lorsque, brusquement, Michel se redressant, quitta son épaule, s'éloigna avec une précipitation, une hâte qui ressemblait à une fuite et, sans un mot, courut presque se réfugier derrière son grand bureau sur lequel il s'accouda, cachant son visage bouleversé derrière ses mains jointes.

Incapable décidément de rien compendre à cette attitude étrange. Jacquemine, après un gros soupir, courba à nouveau son front sur le manuscrit.

Mais son esprit était distrait de sa tâche, si attrayante soit-elle.

Elle avait l'impression que, muré dans son impuissance à libérer l'inspiration confuse encore en lui, Michel souffrait et elle eut voulu pouvoir aller à son secours, l'aider, le soulager d'une partie du poids écrasant que devait être cette angoisse de l'écrivain, trébuchant encore au seuil de l'idée.

Peu à peu, surtout depuis l'entretien qu'ils avaient eu au sujet des vacances, elle découvrait en lui un homme tout différent de celui qui, le premier jour, l'avait heurté si violemment en se montrant impérieux et dur. Il semblait que, regrettant la comédie de brutalité qu'il lui avait jouée, Vincent s'ingéniât d'ailleurs à se révéler maintenant sous un jour plus sincère et plaisant.

Peu à peu sa morgue hautaine, son inflexible scepticisme s'atténuaient devant la petite secrétaire toute heureuse de ce changement et ce n'était plus maintenant seulement l'admiration glacée et un peu craintive des premiers jours mais un dévouement plus chaud, plus sympathique qui stimulait son zèle à seconder l'écrivain génial et l'homme délicat et prévenant qu'il était devenu.

Aujourd'hui cependant, toute sa bonne volonté eut été incapable de le soulager, de l'aider dans la solution du problème qui s'agitait derrière ce front impérieux. Elle eut même éprouvé une certaine surprise si elle en avait connu la nature, certes ! Mais elle était bien loin de s'en douter, l'innocente Jacquemine, et ce fut avec un nouveau soupir d'impuissance désolée qu'ayant terminé le travail de recherches, elle vint poser sur le bureau devant le maître toujours accoudé dans la même pose réfléchie, les feuillets sur lequels se trouvaient résumées les notes qu'elle avait prises.

Elle tressaillit en voyant les doigts fins et longs s'écarter, le regard étincelant se lever vers elle.

Mais elle le croyait si bien entièrement absorbé par son travail intellectuel qu'elle fut toute saisie de l'entendre proférer, comme si tel était le résultat de ses réflexions.

— Je pense que vous seriez heureuse d'aller à la mer, Mademoiselle Bernier ?

Interloquée, complètement déroutée, elle demanda :

— Mais Monsieur... je ne vois pas pourquoi vous me posez cette question ? Je croyais que... qu'il était convenu que je pouvais rester ici... je...

Elle avait à nouveau ce pauvre air palpitant et affolé de l'oiseau traqué, que Michel lui avait déjà vu au moment de son arrivée, puis lorsqu'il avait été question des vacances. Avait-elle si peur de ne pouvoir rester ici ? Et pourquoi, pour qui, tenait-elle tellement à y demeurer ?

Une palpitation passa dans sa voix tandis qu'il annonçait calmement :

— Vous pouvez y demeurer si vous le préférez ; mais ma Tante songeait à prendre quelques jours de repos sur une plage bretonne et j'avais pensé que vous seriez peut-être heureuse de l'y accompagner ?

Sans répondre elle secouait la tête négativement et elle gardait son air apeuré. Il insista en pesant sur les mots :

— Cependant, si vous n'aimez pas la mer, il vous est très facile de rester ici puisque, moi, je ne bougerai pas de l'été.

Elle hésita à peine une minute, puis, très vite, comme soulagée d'un grand poids :

— C'est cela, Monsieur. Je déteste la mer. Ma santé la supporte très mal... Et je hais les plages mondaines...

Vincent sentit passer dans son regard une telle lueur de triomphe, qu'il baissa prudemment les paupières. Il savait maintenant tout au moins, que ce n'était pas pour Tante Aline, qu'elle restait... Alors ?

— C'est bien, murmura-t-il d'une voix adoucie jusqu'au murmure. Nous resterons ici, puisque vous n'aimez pas la mer !

Chapitre VI

MADEMOISELE Bernier, voulez-vous monter, monsieur vous demande.

Rapidement, Jacquemine se redressa. Elle tenait encore dans ses bras, la botte de glaïeuls que son sécateur avait moissonnés dans les plates-bandes, et, dominant les fleurs son joli visage semblait aussi frais, aussi jeune que les corolles écloses le matin même.

Comme elle faisait le geste de tendre à la femme de chambre les fleurs et le sécadeur qui l'encombraient, une voix cria amicalement d'une fenêtre au premier étage :

— Mais non, comme cela, avec vos fleurs. Justement mon cabinet en est dépourvu...

Dans l'accent de la voix chaude et aussi dans le regard dont l'enveloppait cet homme, toujours si correct et si froid, perçaient une ardeur inusitée, une admiration presque caressante qui fit monter soudain le sang aux joues de Jacquemine.

Il y avait, lui semblait-il, une incorrection toute nouvelle en cet appel familier, et aussi dans le fait de monter chez son patron les bras chargés de fleurs...

— Allons, venez, insista Michel, du même ton mais tout en redressant sa haute silhouette, ce qui le fit paraître plus mince.

Jacquemine hésita à peine. Pouvait-on discuter un appel, un ordre de Michel Vincent ? Elle n'y eut même pas songé, comme elle n'avait pas songé à s'étonner qu'il ne fut plus jamais question du départ de Tante Vinvent pour la mer... ni que Vincent continuât à travailler pendant ce mois de vacances, malgré qu'il eût affirmé d'avance le contraire !

Incapable de deviner la raison profonde de ces contradictions, elle subissait, elle acceptait les décisions du Maître avec une soumission heureuse.

Peu à peu celui-ci avait pris sur elle un ascendant fait à la fois d'admiration, de respect et aussi, obscurément d'un sentiment peut-être plus doux ; mais aussi soumis.

Et, quoique la chose lui semblât insolite, elle pénétra dans le cabinet de travail, non pas nette et un peu austère comme toujours dans sa robe noire et le crayon aux lèvres, mais un peu décoiffée et toute entière éclairée par sa moisson de fleurs, tenue dans un tablier de batiste.

Toujours sur le balcon, Michel s'était retourné et il la regardait avec une douceur toute nouvelle qui la troublait.

Gênée, elle vint poser la brassée de glaïeuls sur une table basse placée devant la porte-fenêtre où il se tenait.

— Voilà, fit-elle gentiment souriante, et le regardant.

— Mademoiselle Bernier vous êtes délicieuse ! dit-il en posant un regard admiratif sur la moisson parfumée déposée ainsi à ses pieds. Vous venez là de retrouver tout à fait le geste des vierges adorantes des Panathénées ! Mais alors celles-ci fleurissaient la divine Athéna, tandis qu'une telle offrande semble trop belle à celui que vous fleurissez !

Ses yeux tombèrent du regard gêné de Jacquemine vers les fleurs répandues à ses pieds et il dit presque brusquement, la voix un peu rauque :

— Oui trop belle mille fois ! J'ai envie, de vous dire : « Reprenez ces fleurs ! Emportez-les, garlez-les ! Elles vous conviennent mieux qu'à moi ! »

— Oh ! Monsieur, fit simplement Jacquemine scandalisée.

Et sans discuter davantage elle prit les longues tiges une à une pour en garnir les vases de la pièce meublée avec une richesse un peu austère et grave.

Longuement, Michel Vincent la regarda évoluer. Il avait quitté la fenêtre et installé derrière son large bureau, semblait compulser des papiers. Mais son grave et mâle visage s'éclairait d'un sourire attendri derrière la main posée en visière et son regard abandonnant les lignes suivait discrètement tous les gestes de la petite secrétaire.

Petite, elle l'était extrêmement, et mince frêle, jusqu'à la fragilité du bibelot d'étagère. Elle avait des mains minuscules et voltigeantes qui semblaient, dans l'étreinte chaude d'une grande main d'homme, de tièdes oiseaux des Iles, palpitants, pleins de confiance...

Michel se le rappelait et aussi qu'un jour il avait respiré sans le vouloir le frais et très discret parfum de ses splendides cheveux blonds ambrés de coulées plus sombres, des cheveux qui, sous le soleil, comme tout à l'heure dans les plates-bandes formaient une auréole...

Et tandis que des pensées aussi étrangères à ses graves préoccupations habituelles, s'agitaient derrière la longue main fine de son maître,

(Lire la suite page 21)

La soupe la plus demandée au Canada

. . . GOÛTEZ-Y ET VOUS SAUREZ POURQUOI !



VÉRIFIEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC

730 fois par année...

les femmes doivent imaginer des menus de repas. La soupe aux tomates est la plus souvent choisie.

Et les ménagères trouvent la récompense de leur choix dans les exclamations de joie qui saluent l'apparition tout autour de la table de famille des assiettes de soupe aux tomates. On a vite fait de les vider . . . et d'en redemander.

En été, la Soupe aux Tomates Campbell est particulièrement bien accueillie. Lorsqu'on la sert avec des plats froids, ça stimule tous les appétits. Avec ces aliments chauds et froids, il y a contraste de couleur et de saveur. Et n'oubliez pas que pour préparer cette soupe, vous ne devez passer que quelques minutes à la cuisine.



La saveur de la Soupe aux Tomates Campbell va de pair avec son air appétissant. C'est une belle purée de tomates mûries au soleil préparée avec le meilleur beurre de table et légèrement assaisonnée. Servie comme crème de tomates (gravure ci-dessus), elle est enrichie encore par le lait. Ayez donc toujours des boîtes de Soupes aux Tomates Campbell sous la main.

COMMENT EN FAIRE UNE CRÈME DE TOMATES

Au contenu d'une boite de Soupe aux Tomates Campbell, ajouter une quantité égale de lait froid : chauffer, *sans laisser bouillir. Servir immédiatement.*



Je suis sûre, bel
Et bien, que jamais
Je n'aurai un mets
Comme la Campbell!

Pour la Soupe aux Tomates, se servir d'eau au lieu de lait.

L'ORGUEIL DES JARDINS CANADIENS

La Soupe aux Tomates Campbell est faite de tomates mûries au soleil et cueillies au moment choisi. De belles tomates d'une couleur éclatante, rondes, fermes et à point, l'orgueil de nos jardins potagers !

Soupe aux Tomates *Campbell's*

PRÉPARÉE AU CANADA PAR LA CAMPBELL SOUP COMPANY, LTD, NEW TORONTO, ONTARIO



"Les Kellogg's priment par leur saveur"

. . . voilà ce que pense M. Maurice Aquarone le Chef renommé du Royal Connaught Hotel, Hamilton, Ont. Les yeux bandés, il goûta aux quatre marques de flocons de maïs. L'échantillon qu'il choisit fut celui des Kellogg's. Ce Chef réputé ajoute: "La saveur des Kellogg's a quelque chose de subtil qui la rend particulièrement alléchante au palais délicat."

Flocons et Saveur

OU LE CHOIX DES EXPERTS

par BARBARA B. BROOKS, *experte en diététique bien connue*

Le titre de cet article vous semble émouvant, n'est-ce pas? Et ce fut réellement émouvant pour nous aussi quand les experts en gustation, confirmèrent que les Kellogg's Corn Flakes primaient par leur saveur!

Comme M. Aquarone, dont l'opinion est donnée ci-dessus, ces experts firent l'essai dans des conditions contrôlées. Quand ils goûtaient aux quatre marques de flocons de maïs, les échantillons leur étaient absolument inconnus. Mais tous les experts apprirent que l'échantillon qu'ils avaient choisi était celui des *Kellogg's!*

5 familles sur 6 les préfèrent!

Il aurait été bizarre que le choix des palais délicats ne fut pas le même que celui de la majorité des familles canadiennes. Au cours d'un pointage récent, fait d'un littoral à l'autre par des enquêteurs compétents, on posa à plus de 2000 ménagères, dans toutes les provinces, la question suivante: "Quelle céréale prête-à-manger, *votre* famille préfère-t-elle?" Les Kellogg's furent nommés cinq fois plus souvent que n'importe quelle autre marque de flocons de maïs!

Et puisque les Kellogg's priment par leur saveur, ils s'écoulent plus vite, vous parviennent plus frais. Et, vous avez un déjeuner prêt en 30 secondes, sans casseroles à laver. Demain, achetez plusieurs cartons du déjeuner favori au Canada!



Vous n'avez pas le temps de vous faire un appétit *avant* le déjeuner. Les Kellogg's Corn Flakes s'en chargent pour vous . . . ils vous font venir l'eau à la bouche.

Réveillez votre estomac endormi en le tentant!

Les Kellogg's font ces trois choses *essentielles:*

1. RÉVEILLENT doucement votre estomac endormi! La vue des Kellogg's Corn Flakes, vous aiguise l'appétit.



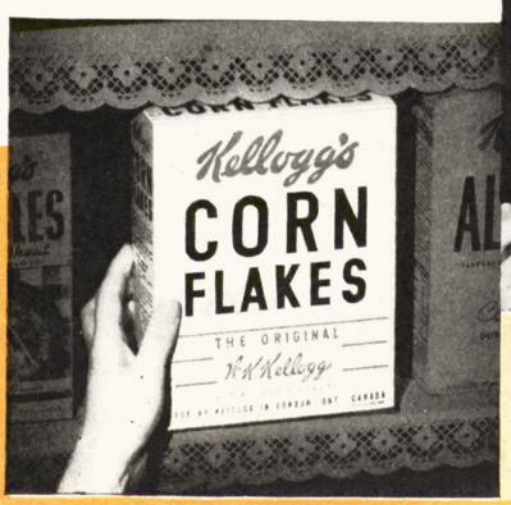
2. Vous font DÉMARRER vite! Les Kellogg's Corn Flakes vous aident à bien commencer la journée.

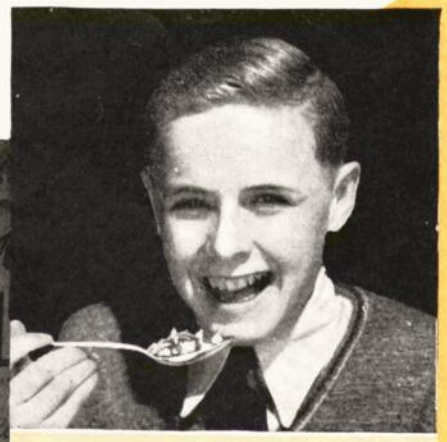
3. Vous aident à TENIR le coup! Des Kellogg's Corn Flakes avec de la crème et du sucre vous fournissent de l'énergie pendant des heures.

La nourriture que vous obtenez des Kellogg's Corn Flakes alléchants est surprenante. Une portion ordinaire avec de la crème et du sucre a une valeur nutritive de 223.26 calories, autant que beaucoup d'aliments "plus lourds." Et les Kellogg's sont si faciles à digérer qu'ils conviennent parfaitement comme collation avant le coucher.

Les Kellogg's Corn Flakes

PRIMENT PAR LEUR SAVEUR





● *Le secret des Kellogg's est* jalousement gardé! *Essayez le nouveau gros carton économique aujourd'hui! Quand vous mangez dehors, demandez le carton* individuel *scellé. Préparés par Kellogg. Fabrication canadienne.*

MES ENQUÊTES

PAR GERMAINE PLANTE

" Si vous n'étiez pas vous, quel littérateur ou quel personnage de la littérature voudriez-vous être ? "

A cette question répondirent, dans " LA REVUE POPULAIRE " de juillet, Valdombre, pamphlétaire, romancier et auteur dramatique; Léopold Houlé, auteur dramatique, membre de la Société Royale du Canada; Louis Francœur, journaliste, et Ringuet, l'auteur de " Trente Arpents ".

Cette fois-ci répondent à la même question : Louis Bourgoin, chimiste, S V Péiste, professeur à l'Ecole Polytechnique de Montréal; Edouard Baudry, le célèbre auteur du radio-roman " Rue Principale "; Jean Narrache, l'auteur de " Quand j'parle tout seul, " etc., enfin Adrien Robitaille, l'homme à la mémoire impitoyable, autre as de S. V. P.

LOUIS BOURGOIN

« Si je n'étais pas moi, quel littérateur je voudrais être ?

En répondant à votre question, j'ai un peu l'air, ce me semble, du monsieur qui va chercher un costume dans le magasin des accessoires d'un grand théâtre. Aussi, comme je ne souffre pas du tout d'être ce que je suis et que je n'en tire aucun orgueil, je puis sans vergogne, choisir la dépouille d'un quelqu'un qui a déjà été dépouillé par sa volonté. Oui, si c'était à refaire, j'aimerais avoir été l'inconnu génial qui a écrit l'œuvre incomparable signée « Shakespeare ». Etant inconnu, je vivrais tranquille, à l'abri des journalistes qui ne me connaîtraient pas, ne m'éplucheraient pas, épargneraient à la curiosité publique les indiscrétions qu'ils s'ingénient à surprendre parce que c'est leur métier. Je pourrais rigoler sous cape quand on magnifierait mon œuvre attribuée à un autre. Ce serait pour moi l'occasion de faire encore des acquisitions sur le comportement des sots, des gens d'esprit, des gens de cœur, des dames de pique et de carreau taillés dans le même pot où s'accomplit notre quotidienne existence. Etant l'auteur des écrits de Shakespeare, j'aurais la satisfaction d'avoir enrichi pas mal d'éditeurs et d'acteurs qui ont vécu de mes pensées, et ont pu accéder à une gloire que je ne jalouserais pas.

Ayant tout donné et n'ayant rien reçu, je n'aurais aucune raison de me disputer avec autrui. Et j'aurais, en définitive, la satisfaction d'admirer un tombeau dans lequel je ne serais pas . . . »

EDOUARD BAUDRY

« Si je n'étais pas moi, qui je voudrais être ?

Etrange question en vérité !

Changer d'identité, d'aspect, de peau, voilà, certes, un désir qui ne m'est jamais venu. Oh ! pas parce que je suis satisfait de moi-même et que, comme certain comédien de mes amis, je récite à tous vents : « Ah ! que je m'aime-t-y, que je m'aime ! » mais parce que, je l'avoue, je ne suis pas trop mécontent de mon sort et qu'une prudence, qui me vient probablement d'une lignée d'ancêtres petits bourgeois, me porte à une méfiance toute naturelle.

Comme ma vieille grand'mère qui hésitait à donner ses huits jours à une bonne qui ne manquait pourtant pas de défauts, parce que, disait-elle, « on sait ce qu'on a, mais on ne sait pas ce qu'on aura », moi j'hésiterais à changer de « moi » parce que je sais ce que je suis, mais je ne sais pas ce que je serais ! Mais à quoi bon faire autour de la question des virages savants et compliqués ? Ce que vous voulez, c'est une réponse nette. Vous voulez à toute force me faire envier le sort de tel ou tel personnage de la littérature. Eh bien, soit, allons-y !

Si je n'étais moi, je voudrais être cet « Homme Invisible » qui contribua tant à la fortune de H. G. Wells.

Dois-je expliquer pourquoi ? Je ne le pense pas. Tous les hommes me comprendront. Les dames aussi d'ailleurs ! »

M. Baudry nous donnait cette réponse il y a quelques semaines. Depuis, il nous a quittés pour aller combattre avec les armées alliées. Avec ses nombreux amis et admirateurs, nous souhaitons qu'il revienne bientôt reprendre sa place parmi nous. Place que nous lui conservons avec toute notre amitié.

JEAN NARRACHE
(Emile Coderre)

« Si vous n'étiez pas « vous », quel littérateur voudriez-vous être ?

Mademoiselle, après avoir passé en revue tous les littérateurs et personnages littéraires de A à Z, autrement dit depuis Abélard jusqu'à Zwingle, j'en suis venu à la conclusion que si je n'étais pas moi, je voudrais être . . . moi.

Voyez-vous, étant philosophe, je me contente de peu. Se contenter de peu, tous les millionnaires vous le disent, c'est le secret du bonheur. Oui, j'aimerais encore mieux être moi ; je suis celui que je comprends le mieux et que je parviens le mieux à supporter, même si cela épuise presque toute ma patience.

Du reste, chaque littérateur ou personnage littéraire dont j'ai scruté la biogaphie avant de vous répondre a, certes, des côtés fort intéressants ; mais il a toujours, dans sa vie, quelque chose qui m'empêche de vouloir être lui plutôt que moi. Prenez François Villon, par exemple, auquel on donne le titre de père du lyrisme français. Voilà un titre que je ne détesterais pas. Seulement, on dit que Villon mourut probablement sur la potence. Moi qui déteste les faux-cols empesés, je ne me vois pas finissant mes jours pendu à une cravate de chanvre. Quant à Abélard . . . Ah ! bien, merci ! En repassant les auteurs modernes ou contemporains, mêmes constatations. Les mieux connus ont presque tous eu la malencontreuse idée de mourir académiciens, officiers ou chevaliers de la Légion d'honneur . . . Comment me décider à être un de ceux-là, moi qui fais des neuvaines à tous les saints du paradis, de peur de me voir devenir membre de la Société Royale ?

Enfin, si vous tenez à tout prix à ce que je sois un autre, je consentirais à être Diogène, le philosophe qui menait une vie de chien. Ça me changerait moins de mes habitudes. »

(Lire la suite page 62)

(Suite de la page 18)

Jacquemine bien innocemment toute préoccupée de sa besogne actuelle qu'elle aimait entre toutes, fleurissait les vases et les corbeilles.

Lorsqu'elle eut fini, un dernier coup d'œil satisfait jeté à l'ensemble, elle essuya sagement ses petites mains au tablier de mousseline blanche qui égayait son éternelle robe noire et elle commença d'en détacher les rubans pour venir reprendre sa place habituelle, derrière le petit bureau placé au bout de celui de Vincent.

Mais, détachant sa main, il l'arrêta d'un geste :

— Oh ! Mademoiselle, pourquoi l'ôter ? Cela met une note gaie dans votre toilette et aussi dans toute cette pièce. Et puis cela vous donne une allure plus familière. Il semblait tout à l'heure, à vous voir avec votre petit tablier, fureter dans cette pièce et vous occuper de ces détails, il semblait que vous fussiez chez vous, la charmante maîtresse de maison en ce grand château triste . . .

De plus en plus gênée, elle tordit le coin de son petit tablier entre ses doigts minces, et, toute rose :

— Justement . . . commença-t-elle.

Mais il ne lui laissa pas achever sa protestation..

— Et cela me semblait très bien ainsi ! dit-il lentement.

Il la regardait toujours de la même façon profonde, grave, mais non dénuée d'indulgente tendresse et, tandis que, de plus en plus troublée, elle arrachait à demi le coin de l'innocent petit tablier, il acheva plus lentement encore :

— Oui, cela me semblait très bien. Si bien, que j'ai songé à vous demander, mademoiselle, s'il ne vous déplairait pas de tenir toujours ce rôle désormais . . .

Le cœur et l'esprit en déroute, ses grands yeux bleus ouverts largement:

— Vous voulez que j'arrange vos fleurs tous les jours ?

Mais il se leva et s'approchant avec une respectueuse ferveur :

— Je voudrais, oh ! Je voudrais tant, que vous acceptiez de devenir la maîtresse de cette maison, ma femme aimée et res . . .

Il n'eut pas le temps de finir : en même temps qu'une pâleur effrayante descendait sur le petit visage de Jacquemine, un cri lui échappait désespéré :

— Votre femme !

— Oui, ma femme ! reprit-il doucement. Ne l'aviez-vous deviné, petite fille si chère ? . . .

Mais elle arrachait ses petites mains à son étreinte, et tout le visage, tout l'être convulsé par une sorte d'horreur.

— Ah ! s'écria-t-elle, depuis ce matin je croyais, j'avais peur . . . Mais j'espérais, je voulais espérer, que je me trompais !

— Que vous vous trompiez ? fit-il, très pâle à son tour. Mais pourquoi?

— Ah ! lança-t-elle, avec une sorte de désespoir étouffé, parce que je ne peux pas . . .

— Vous ne pouvez pas, vous ne voulez pas devenir ma femme ? fit-il saisi, mais très calme, très maître de lui.

— Je ne peux pas ! Je ne peux pas! cria Jacquemine opposant un véritable affolement à la dignité de Vincent je ne pourrai jamais !

Et elle s'enfuit, le laissant désemparé, immobile et incrédule encore devant ce refus inattendu, inexplicable.

— Jamais ? répéta-t-il en portant une main tremblante à son front. Jamais ! C'est ce que nous verrons !

Et dans son accent on retrouvait « le Maître ».

Chapitre VII

Tandis que Michel Vincent examinait dans son cabinet le plan d'attaque grâce auquel il entendait venir à bout de ce « jamais » qui, sans le décourager, stimulait tous ses instincts de vainqueur, Jacquemine, d'un élan, avait couru jusqu'à sa chambre.

Là, dans un désordre fou, les tempes bruissantes, les mains fébriles, elle avait jeté pêle-mêle sa mince garde-robe dans une petite malle et une valise.

En bas, l'attendait l'auto qu'elle avait demandée à la femme de chambre, pour la conduire à la gare.

La malle y était déjà casée et Jacquemine, sa valise à la main, s'apprêtait à y monter lorsque Vincent descendant pour le déjeuner aperçut ces préparatifs de départ du fond du hall.

— Comment ! fit-il, tout haut, saisi, elle part ?

C'étaient de toutes les hypothèses effleurées par lui pendant cette heure de recueillement déçu, la seule qu'il n'avait pas envisagée.

Ce refus, affolé, désespéré, il n'avait pu que l'attribuer au bon sens droit qu'il connaissait à la jeune fille. Ce bon sens qu'il ne voulait pas admettre une union aussi disproportionnée que serait la leur et qui la lui interdisait !

Il entendait donc bien ne pas en rester à ce « jamais » qu'il avait résolu fermement de changer en « toujours ». Mais pour cela il fallait qu'il puisse la garder sous ses yeux dans l'enveloppement de sa tendresse convaincante qui peu à peu viendrait à bout de tous les arguments. Il fallait qu'il lui fasse comprendre combien il l'aimait . . Il fallait surtout qu'il puisse se faire aimer !

Il avait compté sur son éloquence, sur la force communicative de sa tendresse, sur le contact journalier.

Et elle allait partir, elle partait !

Il ne fit qu'un bond, lui, l'homme si calme, pour traverser le hall, descendre les quelques marches du perron et se dresser à côté d'elle.

Mais ce temps avait suffi à lui mesurer le péril de la situation. Dire « restez » était provoquer la réponse « je pars ». Il s'inclina donc simplement et tout heureux d'avoir aperçu les yeux rougis, le petit visage défait qui disait si éloquemment qu'on ne le fuyait pas sans lutte, il dit très posément :

— Vous me permettez, n'est-ce pas de monter à côté de vous, Mademoiselle, puisque nous suivons le même chemin ?

Elle leva sur lui des yeux effarés. Mais elle n'osa demander d'explications sous les regards curieux des domestiques mis en éveil par ce départ précipité.

Avec aisance, le maître se tourna vers eux et dit de son ton le plus hautain :

— Mademoiselle Bernier vient de recevoir des nouvelles alarmantes d'un parent qui est mon intime ami. Mais j'espère qu'elle s'est affolée à tort et que, très bientôt nous pourrons revenir. Tenez-vous donc prêts à un retour possible dès ce soir. Tout dépendra de l'état de notre malade.

Déroutée, Jacquemine l'écoutait débiter le mensonge évidemment destiné à désarmer la malveillance au sujet de ce départ. Elle lui en fut vaguement reconnaissante ; mais elle ne pouvait comprendre pourquoi il mettait tout au pluriel. Où partait-il donc lui aussi ?

Dans l'auto elle n'osa poser aucune question à cause du chauffeur qui se tenait sur la banquette avant. A peine osa-t-elle risquer un coup d'œil vers Michel Vincent qui gardait une attitude parfaitement naturelle malgré le très léger gonflement de sa tempe qu'argentait à peine la quarantaine, et que la jeune fille connaissait pour être le signe de concentration d'esprit chez le romancier.

Arrivée à la gare, elle le suivit, décontenancée de l'entendre demander au guichet.

— Deux premières pour Paris.

Ainsi il partait aussi ? Mais pourquoi, pourquoi partait-il ?

Sur le quai elle se tut encore, gênée par le chauffeur qui attendait à trois pas portant sa valise.

Ahurie, complètement désemparée, elle monta dans le compartiment qu'il ouvrait, laissa caser sa mallette dans le filet, trouva à peine la force de bredouiller :

— Merci, François.

— Au revoir, mademoiselle et à bientôt il faut espérer !

Elle ne sut que répondre et regarda avec stupeur Michel Vincent qui nonchalamment, tenant à la main les journaux qu'il venait d'acheter, montait à son tour et s'installait en face d'elle, juste comme le train s'ébranlait.

Alors, comme par une suprême ironie du sort la question qu'elle se répétait tout bas depuis une demie-heure, ce fut lui qui la prononça avec un doux reproche dans la voix.

— Ainsi vous vouliez partir ? Vous partiez , mais pourquoi ?

Elle ne voulut pas remarquer qu'il mettait la phrase au passé, reléguant la menace comme quelqu'un bien assuré de la vaincre et elle répondit du même air éperdu qu'elle gardait depuis le matin et qui la rajeunissait encore, qui lui donnait l'air d'une pauvre petite fille punie sans qu'elle sache pourquoi.

— Naturellement je pars, pouvais-je faire autrement ?

— Mais oui, fit-il, doucement moqueur. Vous pouviez très bien ! tellement bien que j'en suis encore à me demander la cause réelle de ce départ.

— Comment, comment ? fit-elle de plus en plus effarée, mais, monsieur, je vous ai dit . . .

Très doux toujours, il murmura :

— Vous m'avez dit que vous ne vouliez pas devenir ma femme. Mais était-ce une raison pour fuir ainsi, ma pauvre petite fille ? Avez-vous cru que j'allais insister, vous importuner, vous torturer pour connaître la raison de ce refus ?

Très ému sous son calme apparent, il guettait avec une joie confuse l'émotion qui bouleversait le petit visage obstinément baissé.

— Vous n'avez pas pu croire cela murmura-t-il. Vous me connaissez assez pour savoir combien je respecte la personnalité de chacun. Vous avez cru devoir refuser ce que je vous offrais de grand cœur. Soit ! Je n'ai qu'à m'incliner et à ne vous en reparler jamais.

Peu à peu son attitude voulue obtenait ce qu'il désirait : une détente visible de tout le petit corps ramassé, du pauvre visage bouleversé. Alors, il reprit plus fermement :

— Pourquoi partiez-vous ainsi sans me revoir, sans même me dire adieu, comme on fuit un malfaiteur ? Qu'aviez-vous donc à me reprocher mon enfant ? Sans l'avoir voulu, vous ai-je blessée, offensée ?

Elle balbutia éperdue :

— Oh ! non, ce n'est pas cela, pas cela . . .

Et on la sentait bouleversée de reconnaissance.

— Alors, fit-il toujours aussi doux. Quelle impulsion folle vous a fait accomplir ce coup de tête ? Vous, toujours si raisonnable ? Vous n'avez pas pensé, pauvre petite, que si je n'avais pas eu la présence d'esprit d'expliquer les choses de façon vraisemblable, un tel départ vous compromettait à jamais dans l'esprit de ces gens ?

— Je . . . non, non, fit-elle, éclairée et toute confuse, je n'ai pensé à rien autre . . .

— Qu'à me fuir, acheva-t-il tristement.

Elle tordit ses petites mains l'une contre l'autre, comme impuissante à expliquer ce qui la torturait.

— Oh ! ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, je vous jure.

Il la regarda profondément.

Quelle raison pouvaient avoir ce refus, cette fuite, puisqu'elle semblait en souffrir ? Il fallait un motif bien grave . . .

Affectueusement il demanda :

— Ma chère petite fille, une seule fois, la dernière, je vous le jure, je vais vous poser une question. Après, je vous donne ma parole d'honneur de ne jamais vous reparler de ces choses . . .

Elle semblait prévoir la question et son visage reprit son expression traquée, éperdue, tandis qu'elle murmurait comme devant une menace en croisant les mains :

— Mon Dieu ! . . .

— Cela suffit, dit-il avec tristesse, vous ne pouvez pas me confier, n'est-ce pas la raison de votre refus ?

Sans pouvoir répondre, elle secouait farouchement la tête.

— Bien, fit-il simplement. Maintenant je ne vous en reparlerai jamais. Je vous promets de respecter votre silence !

La même expression de détente glissa sur le petit visage. Doucement elle dit :

— Je vous remercie . . . Il ne faut pas m'en vouloir. Je ne peux pas !

— Je ne vous en voudrai jamais, répondit Michel Vincent gravement.

Soudain timide, elle osa poser la question qu'elle se répétait depuis une heure.

— Mais vous, monsieur, pourquoi êtes-vous parti ? demanda-t-elle avec une sorte de crainte.

Alors, paisiblement, presque souriant :

— Tout simplement pour pouvoir vous ramener ! répondit-il avec l'assurance du maître qui se sait toujours obéi.

Chapitre VIII

Quel temps merveilleux ! fit Josette Vincent en s'étirant gracieuse, avec des mines de jeune chatte. Ne trouvez-vous pas ?

— Oui, c'est un enchantement, murmura Jacquemine rêveuse.

Et devant la splendeur de l'été rayonnant elle songeait moins à son charme qu'à cet autre enchantement inexplicable qui la retenait ici prisonnière, confiante et heureuse de l'être. Lorsque Jacquemine songeait à ce jour où, deux mois plus tôt, elle avait voulu partir, s'enfuir de cette maison, elle avait peine à comprendre comment tout depuis s'était arrangé, apaisé, presque oublié.

Elle admirait dans ce brusque retournement de la situation le génie de Michel Vincent. Comme il avait su l'apaiser, calmer ses inquiétudes, la dominer surtout et lui imposer sa volonté tenace, inexorable !

Mais comme il avait su surtout tenir la parole donnée ! Jamais de sa part un mot, un regard, une allusion n'étaient venus réveiller ce passé qui paraissait mort.

Y songeait-il encore parfois. Il semblait bien à Jacquemine que non, lui eut-il été possible vraiment de dissimuler sa pensée à ce point, d'être aussi le maître de ses regards, de son attitude ? Et non seulement, dès leur retour qui avait eu lieu le soir même aussi naturellement que possible, il avait repris vis-à-vis d'elle ses anciennes manières de patron

courtois et discret ; mais encore pour éviter sans doute une intimité que la discrète présence de tante Vincent ne troublait guère et qui aurait pu les ramener à des allusions, des souvenirs, il avait fait venir une jeune cousine, pour le temps des vacances, au château.

Tout de suite Josette Vincent semblait s'être prise d'amitié pour la secrétaire de son cousin et l'avait traitée en amie. L'intimité des deux jeunes créatures encouragée par Michel l'avait certes, aidé à oublier la menace du passé, à s'engourdir dans la douce sécurité actuelle.

Pourquoi ne pas se permettre d'être heureuse ici, pourquoi trembler, puisque tout était oublié, aboli comme si cela n'avait jamais existé; puisque Vincent, comprenant sans doute la folie d'une telle union, avait accepté si facilement d'y renoncer ?

Machinalement, Jacquemine soupirait en dévidant le chapelet de ses souvenirs. Pourquoi soupirait-elle ? Sans doute, n'eût-elle jamais cherché à le savoir si Josette ne lui eût posé brusquement la question.

— Oh ! Oh ! quel gros soupir . . . que regrettez-vous donc, ma mie ?

Elle devint toute rouge.

— Hé, que voulez-vous que je regrette ? Ne suis-je pas ici la plus heureuse des secrétaires ? Et par un temps semblable peut-on demander autre chose au ciel que d'être bleu, si bleu ?

Josette hocha le menton.

— Oh ! Mais si, on peut lui demander beaucoup d'autres choses... A notre âge, ma petite . . .

Elle eut soudain un geste désabusé qui la vieillissait.

— Oh ! pas moi, pas moi !

Josette levait déjà vers elle un regard surpris et interrogateur lorsqu'un pas vif et ferme leur fit en même temps tourner la tête.

Sous les tilleuls argentés, embaumant le ciel de leur grisant encens, Michel Vincent venait à elles.

Il avait, dans son costume de flanelle blanche, la démarche aisée, souple et rapide d'un homme très jeune et seules ses tempes où brillaient quelques fils d'argents disaient la quarantaine proche. Mais il demeurait si beau de traits, avec une telle expression de domination altière, qu'instinctivement toutes deux l'admirèrent.

Cependant sur son visage habituellement impossible une expression inconnue durcissait les traits classiques, ce matin.

Il semblait préoccupé et triste.

Josette, avec l'espèce de servitude adorante qu'elle témoignait toujours à ce trop beau cousin, s'approchant murmura :

— Qu'avez-vous donc Mick ? souffrant ce matin ?

Mais il la foudroya d'un regard dur.

— Souffrant moi ? Quelle est cette invention ? J'ai des préoccupations peut-être . . .

— Graves ? fit-elle avec une sollicitude que nulle rebuffade ne désarmait.

— Mais non ! dit-il en secouant les épaules avec agacement. Un ennui avec mon éditeur . . . A propos, j'aurais besoin de votre avis, mademoiselle !

Debout devant lui depuis un long moment sans qu'il eût paru s'en apercevoir, Jacquemine frémit au son glacial, inhabituel, dont était proféré ce « mademoiselle » détaché comme isolé volontairement du reste de la phrase.

Elle dit simplement :

— Bien, monsieur.

Du même ton autoritaire qu'il n'employait habituellement qu'avec infiniment de réserve et de tact, il lança brièvement :

— Montons, voulez-vous ?

Anxieuse, troublée, elle suivit l'allée derrière le romancier en cherchant quelle pouvait être la raison de son mécontentement. Jamais elle ne l'avait vu aussi froid et hostile. Que s'était-il passé ?

Soudain, il se retourna au milieu de l'allée, comme quelqu'un qui ne peut attendre davantage une explication nécessaire.

— Au fait, inutile de monter, nous sommes seuls ici . . .

Son regard inspectait de chaque côté de l'allée ombragée les vastes parterres, les pelouses du jardin à la française. Seul le soleil y régnait en maître. Sur la terrasse inférieure, la silhouette de Josette se faisait toute petite, si lointaine qu'elle ne pouvait être vivante.

— Nous sommes seuls ! répéta Michel avec force.

Et se tournant vers elle :

— Nous allons enfin pouvoir nous expliquer ! ou plutôt, reprit-il avec une sorte de sombre fureur, vous allez pouvoir m'expliquer.

— Mais quoi donc ? fit-elle, les mains jointes, effarée devant cette colère inhabituelle.

— Votre attitude incompréhensible. Je vous estimais et j'avais en vous la confiance la plus aveugle . . . et vous m'avez trompé !

Subitement, il revit sur le petit visage levé l'expression d'oiseau affolé qu'avait amené sa demande en mariage.

— Vous m'avez trompé sciemment, volontairement. J'hésitais à le croire, je voulais espérer encore . . . Mais je viens de lire dans vos yeux la condamnation de cet espoir.

Il était devenu très pâle. La voix presque éteinte, il murmura :

— Ainsi c'est vrai, vous êtes mariée, madame ?

Jacquemine était devenue d'une rougeur douloureuse. Elle enfouit son front dans ses mains tremblantes:

— Oh ! comment avez-vous su ?

— C'était vrai, c'était vrai ! répéta Michel comme un homme qui s'éveille du plus beau rêve dans une affreuse réalité.

— Vous étiez mariée, et vous avez pu me le cacher, entrer chez moi sous une fausse personnalité, un faux nom ! . . .

— Ce n'est pas vrai ! cria-t-elle en relevant un visage révolté. Ce n'est pas vrai ! Jacquemine Bernier est mon nom ! Mon nom de jeune fille. Le seul que je consente à porter devant le monde !

— Mais devant la loi vous en avez un autre. Vous êtes madame Raveau ! Pourquoi me l'avoir caché, avoir surpris ma confiance ? Certes, femme ou jeune fille je vous aurais engagée avec une égale indifférence comme secrétaire sur la recommandation de Lureau.

— Je ne sais pas, balbutia-t-elle.

— Oui, je vous aurais engagée ; mais je ne vous aurais pas aimée ! Vous sachant mariée, je n'aurais pas permis à mon esprit, à mon cœur d'entretenir une trop douce chimère qui, à présent, me fait souffrir cruellement ! Et même si j'avais été impuissant à résister à votre charme, je l'aurais su à temps ! Je n'aurais pas laissé le mal s'aggraver, s'installer en moi. Je n'aurais jamais supposé cela . . . J'ai agi sans réfléchir aux conséquences de mon acte, et puis, plus tard, lorsque vous m'avez dit que vous aviez songé à faire de moi votre femme, j'ai voulu partir, souvenez-vous ? J'étais folle . . . Je n'avais que cette pensée : m'enfuir ! Et c'est vous qui m'avez obligée à rester.

— Ah ! pouvais-je deviner, je vous croyais libre, retenue seulement par quelque scrupule.







COLGATE COMBAT LA MAUVAISE HALEINE ... FAIT BRILLER LES DENTS !



"LA mousse *pénétrante* spéciale de Colgate va dans les interstices cachés entre les dents... aide la brosse à dents à nettoyer les particules d'aliments en décomposition et met fin aux odeurs de salive stagnante qui causent une grande partie de la mauvaise haleine. Et l'agent de polissage sûr et inoffensif de Colgate fait briller les dents de leur éclat naturel! Employez toujours la Crème à Dents Colgate — régulièrement. Il n'y a pas d'autre dentifrice semblable."







Toute frémissante, elle cria presque :

— Eh bien, maintenant vous savez la vérité ! Je ne suis pas libre ! Je porte le nom d'un autre !

Elle s'arrêta, sembla reprendre haleine en appuyant ses deux mains sur son cœur, et reprit avec une violence nouvelle :

— Mais, ce que vous ne savez pas, ce que vous ne pouvez savoir . . . c'est que cet homme, je le connais à peine, je le hais plus que tout au monde, et, cependant je reste liée à lui pour toujours, sans que rien, jamais, puisse nous séparer !

Chapitre IX

Sur l'allée de tilleuls, un long silence était tombé que seule rompait la monotone stridulation des cigales.

L'été, autour d'eux, bruissait soyeux et chaud, de toutes ses ailes déployées, de ses mille corolles effeuillées ; mais le silence était en eux, si lourd, si menaçant, qu'ils n'étaient plus capables de surprendre un autre bruit que celui de leurs cœurs.

Au cri de Jacquemine, une lueur avait éclairé le regard ardent attaché sur elle.

Ainsi, elle n'aimait pas ! Même mariée, même liée à un autre, elle n'avait pas donné son cœur . . . Michel se sentait comme allégé, soulagé et cependant la réalité était toujours là, pesante, menaçante . . . cette horrible réalité dont il s'entêtait à douter un moment auparavent encore . . . cette réalité qu'il avait espéré confusément voir Jacquemine réduire à néant d'un mot !

Mais ce mot, Jacquemine ne l'avait pas prononcé . . . liée elle l'était bien, légalement à un autre . . . Cependant puisque cet autre n'avait su conquérir son cœur, Michel restait maître d'un dernier espoir, bien faible hélas !

Mais ce qui dominait en lui pour le moment c'était la pitié, une pitié infinie qui le faisait se pencher avec une douceur nouvelle sur la pauvre enfant dont le cri semblait être le déchirement même d'un cœur.

Mariée, mais éloignée d'un mari qu'elle avouait haïr plus que tout au monde . . . liée à un être qu'elle semblait fuir, qui lui faisait horreur, n'était-elle pas à plaindre plus que toute autre ?

Qu'était auprès de la douleur révélée par son cri le chagrin qui l'avait atterré lui, Michel, quand il avait appris la cause réelle de son refus, quand il avait compris qu'il ne pouvait conserver aucun espoir de la fléchir et de la décider à l'épouser, parce qu'elle n'en avait pas le droit... parce qu'elle appartenait à un autre ?

Et d'un élan, il saisit ses petites mains tremblantes, tandis que doucement elle pleurait sans bruit, les paupières baissées, les épaules frémissantes.

— Mon enfant ! Ma pauvre petite fille ! dit-il de sa voix adoucie par la plus prenante et la plus respectueuse tendresse. Je viens de comprendre, à votre accent désespéré, que, quelle que soit la souffrance que j'ai éprouvée en connaissant la vérité, elle ne peut égaler certes, celles que vous avez supportées. Ma pauvre petite fille, je vous demande pardon de m'être montré dur et brutal . . . Je voudrais au prix de ma vie racheter les larmes que je vous ai arrachées par mes injustes soupçons, mes reproches ! Est-ce moi qui vous aime si passionnément qui devais en ajouter à toutes celles que vous avez dû verser déjà ? Pardonnez-moi, Jacquemine, mon enfant chérie ! Dites que vous voulez bien me pardonner ?

Il l'avait fait asseoir sur un banc et en relevant la tête elle vit avec une stupeur indicible, cet homme fier et orgueilleux qui, agenouillé devant elle, implorait son pardon comme un enfant.

Et cela fut soudain, si doux à son cœur qu'elle ne put empêcher un sourire pâle et timide comme un soleil d'avril de rayonner à travers ses pleurs.

Il vit le sourire des yeux mouillés, il y lut son pardon et, dans un élan de reconnaissance il posa ses lèvres chaudes sur les petites mains qu'il retenait, frémissantes comme des oiseaux pris au piège.

— Chérie, soupira-t-il, pardonnez-moi ! Et puis, si vous le pouvez, confiez-vous à moi, comme à votre meilleur ami. Je ne veux être que cela pour vous maintenant. Je ne veux pas songer à autre chose qu'à la peine qui écrase votre cœur et qu'une main amicale, fraternelle, peut vous aider à supporter . . . Dites, mon petit, voulez-vous décharger sur moi un peu du fardeau de votre chagrin ? A deux, peut-être sera-t-il moins lourd à porter ?

Elle secoua la tête lentement :

— A quoi bon ! C'est une triste histoire qui ne pourra qu'ajouter votre chagrin au mien. Puisque je ne suis plus libre, mieux vaut me laisser fuir, m'éloigner de cette maison où j'avais espéré trouver un asile sûr, un abri pour ma solitude. Ne me retenez pas, ne cherchez pas à en savoir plus. Vous souffririez davantage. N'est-il pas suffisant que je sois, moi, désespérée ? Laissez-moi emporter loin d'ici ma peine et oubliez-moi !

— Je ne vous oublierai jamais ! dit Vincent sourdement. Le mal est irréparable. Je vous aime pour la vie et l'éternité. De loin comme de près vous serez la grande douceur et le cher regret de ma vie. Jacquemine, écoutez-moi Notre séparation ne pourrait rien contre mon chagrin que l'accroître au delà des forces humaines ! Mais vos confidences si pénibles soient-elles pour moi soulageront votre cœur. Vous êtes seule, si seule . . . ma pauvre petite, que peut-être vous vous êtes exagéré certaines choses ? Peut-être pouvez-vous être encore heureuse sans le savoir ?

Elle se révolta :

— Heureuse ? Quand la vie nous sépare ?

Une grande douceur nouvelle coula dans le cœur de Michel. Quel aveu pouvait être plus sincère que cette protestation ? Mais il avait promis de ne songer qu'à elle en cette minute et, résolument, il insista :

— Oui, heureuse, avec moi ou sans moi, qu'importe ! Mon seul désir est de reconstruire votre bonheur, de vous aider tout au moins à supporter votre malheur s'il est vraiment irréparable. Croyez-moi, ma petite chérie, et confiez-vous à l'être qui vous aime plus que tout au monde.

A bout de forces de résistance, elle murmura en pleurant doucement :

— C'est une histoire à la fois très simple et très triste, très décevante et incompréhensible . . . J'ai à peine connu mes parents, vous ne le savez pas, car je fuyais toujours les détails sur mon passé, craignant de laisser échapper une parcelle de la vérité douloureuse . . .

— Mais pourquoi, enfin, méchante enfant ?

— Parce que, murmura-t-elle le front bas, je n'avais d'abord pas à en être fière, vous le verrez et puis... ce passé, ce mariage, le nom que légalement je porte, je ne souhaitais que de les faire oublier, de les oublier moi-même ! Je redoutais aussi toujours de me voir poursuivie par celui auquel la loi donne des droits



Laissez le Palmolive, fait à la douce huile d'olive, conserver tout votre "épiderme de jeunesse" !

Procurez-vous 3 morceaux du nouveau Palmolive amélioré. Vous serez enchantée de voir comme il aura tôt fait de donner à votre peau une jeunesse plus fraîche, plus belle et plus durable.

Suivez ce simple traitement de beauté

Voici le traitement de beauté facile qui est recommandé par les principaux spécialistes de beauté du monde. Pour votre visage, votre cou, vos épaules, et dans le bain, frictionnez votre peau avec une mousse abondante et chaude de Palmolive. Nettoyez les pores à fond. Rincez-vous à l'eau, chaude puis froide. Ce traitement de beauté n'est pas plus compliqué que cela. Et cependant, il n'y a pas de plus sûr moyen d'aider à conserver la beauté réelle de toute la peau.

Rappelez-vous qu'il n'y a rien de mieux que la douce huile d'olive dont le Palmolive est fait, pour conserver la douceur, la souplesse et la beauté de votre épiderme.

ACHETEZ DES TIMBRES DE GUERRE — chaque fois que vous allez au magasin



RAPPELEZ-VOUS QUE LE Dr DAFOE A CHOISI LE DOUX PALMOLIVE POUR LES JUMELLES

sur moi ... Je voulais me terrer loin du monde, du bruit, du mouvement. Le poste que Maître Lureau m'avait conseillé de prendre auprès de vous dans ce château isolé, au milieu d'une campagne peu fréquentée, semblait me mettre à l'abri de ce côté. Et puis, je craignais si vous appreniez la vérité, si vous me saviez mariée, que ma situation vous semblerait si étrange qu'elle vous inspirerait le désir de me renvoyer ...

— Chérie, murmura Viincent, c'est pour cela que vous ne vouliez pas prendre de vacances ?

Elle hocha son front charmant.

— Pour cela, oui ... et puis ...

Il l'aida :

— Peut-être pour ne pas me quitter aussi ?

Cette fois la petite tête se baissa davantage, cherchant à cacher sa rougeur. Il la releva tendrement et, s'asseyant auprès d'elle, attira ce front pur contre son épaule fraternelle.

— Jacquemine, petite enfant douloureuse, ne craignez rien. Je n'abuserai pas de cet aveu pour vous importuner. Je vous ai promis de ne penser à cette minute qu'à vous ... Continuez votre confidence.

— Quoique ayant perdu ma chère maman à cinq ans, j'ai gardé le culte de sa mémoire et de sa volonté en moi si vivace, que rien au monde encore maintenant ne saurait être plus fort pour moi. Quand elle me fut arrachée, mon père était mort depuis deux ans déjà. Tout naturellement, ayant senti venir la mort, elle a pensé à mon avenir ... Lorsque j'eus dix-huit ans, mon tuteur et ma marraine qui m'avaient fait une triste existence d'enfant sans famille, ne quittant le couvent où je poursuivais mes études que pour me rendre, pendant les mois d'été, dans un autre couvent situé en Angleterre, où je passais les vacances, ces gens qui ne s'étaient intéressés à moi que dans la stricte mesure dont ils ne pouvaient se dispenser de le faire sans encourir le blâme de leur conscience et du monde, furent bien aise de trouver mon avenir tout tracé dans une lettre de ma chère morte !

Elle soupira et se montra si puérilement jeune qu'on ne pouvait croire que ces événements fussent éloignés de deux ans déjà.

— J'avais dix-huit ans ! murmura-t-elle et, trop studieuse pour leur désir, j'avais eu le mauvais goût de décrocher mon baccalauréat. Qu'allaient-ils faire de cette fillette libérée du couvent et dont ils ne se souciaient ni l'un ni l'autre de s'embarrasser ? Heureusement, les dernières volontés de maman étaient là pour les soulager de tout souci à ce sujet. Avant de venir me chercher au couvent, ma marraine, afin d'être certaine de ne pas être longtemps embarrassée de ma présence, vint me lire une lettre, écrite sur son lit de mort, par ma mère.

Après un instant de triste rêverie, elle expliqua :

— Ma pauvre maman qui avait eu pendant sa jeunesse une amie très aimée souhaitait de toutes ses forces que j'épouse lorsque je serais en âge, le fils de celle-ci. Mais soucieuse avant tout de mon bonheur elle insistait sur la liberté de choix qu'elle me laissait ... Hélas, cette liberté, ceux qui auraient dû la remplacer auprès de moi ne s'en souciaient guère ! Ils surent si bien m'influencer, peser sur mon indécision de tout le poids que pouvait avoir pour une fille aimante ce vœu d'une mourante et puis, je sentais si bien que, hors du mariage, je ne pouvais trouver nulle part un foyer, une famille, que j'acceptais, avant d'avoir vu Antoine Raveau, l'idée de devenir sa femme ...

Un peu jaloux, Vincent ne put s'empêcher de demander :

— Il était ? ...

D'un mouvement d'épaule indifférent, elle repoussa la question précise.

— Comme tout le monde Plutôt sympathique et il sut se mettre en frais pour l'héritière que j'étais sans le savoir au juste ! Nous nous sommes vus trois fois et, chauffée à blanc par ma marraine qui en avait déjà assez de ma présence dans sa maison bien rangée ... je consentais à ce mariage qui devait être pour moi, pour ma jeunesse comprimée, pour mon cœur avide d'affection et de vie, une véritable évasion ! Tout a été bâclé si vite que je le connaissais à peine davantage le jour où on nous a mariés

Elle était devenue si pâle, les paroles semblaient si cruelles à ses lèvres tremblantes, qu'il dit en prenant sa main :

— Ecoutez ! Si la confession vous est trop pénible, taisez-vous. Ne dites rien ! Je ne veux pas vous faire souffrir davantage Il était indigne de vous, cela, je l'ai compris déjà.

Elle hocha la tête, puis, d'un seul trait :

— Le jour même du mariage, pendant le voyage de noces, il a disparu : voilà !

Et sanglotante, elle s'abattit contre son épaule, ne sachant où trouver un autre refuge pour son désespoir, et sa honte.

Bouleversé, il la berçait, murmurant des mots sans suite comme on en dit aux petits enfants désespérés. Une lueur d'espoir, maintenant brillait dans sa détrese.

Mais le chagrin de ce petit corps secoué de sanglots contre lui l'épouvantait.

— Mon enfant chérie, ma toute petite fille, ne pensez plus à ces choses ... Taisez-vous, ne dites plus rien si cela vous est tellement cruel !

Doucement, involontairement, ses lèvres s'étaient posées sur les cheveux au doux parfum grisant. Et cela suffit à réveiller Jacquemine du songe vague où se laissait aller son cœur désespéré.

Eperdue, elle se redressa, s'éloigna de lui peureusement et disant d'une voix tremblante:

—Et maintenant, voilà, vous savez tout. Vous voyez bien qu'il faut que je parte!

— Que vous partiez ? s'écria-t-il. Ah ! Moins que jamais !

— Cependant, balbutia-t-elle désemparée. Je ne puis demeurer ici, près de vous, puisque j'appartiens à un autre pour toujours ! Nous avons voulu essayer de vivre ainsi ; mais je sens que cela ne se pourrait plus ! Tant que je ne savais pas que vous m'aimiez, que vous pouviez souffrir, je suis restée, espérant que vous n'aviez obéi qu'à une fantaisie passagère. Maintenant, je ne peux pas demeurer ici ... je ne le peux pas, je ne le dois pas !

Elle avait exhalé cet aveu dans un souffle, les yeux baissés, très pâle. Mais il s'emporta.

— Ah ! Cette fois, je ne vous laisserai pas vous échapper. Non, non !

— Mais ! Que voulez-vous faire ? demanda-t-elle d'un air égaré.

— Vous garder ! dit-il avec ferveur. Vous garder pour vous protéger et vous défendre, ma pauvre enfant, contre tout ce que votre situation a de trouble et d'équivoque. Contre la méchanceté, la duplicité des autres et aussi ... contre vous-même et votre ignorance, votre confiance ! Vous protéger et vous sauver, conquérir votre bonheur.

— Mon bonheur, murmura-t-elle, du même air égaré, il est condamné à jamais.

Avec beaucoup de douceur, de réserve, il suggéra :

— Voyons, un tel mariage ne saurait vous lier pour toujours, ma pauvre petite enfant ? Vous pouvez en être facilement libérée, sans doute !

Mais elle répétait, toujours avec la même douleur :

— Non, non, il n'y a rien à faire !

Posant sa main sur l'épaule frémissante, avec cette fois l'autorité et l'affectueuse sollicitude d'un grand frère, il murmura :

— Venez, nous allons nous promener un moment dans cette allée et vous me conterez tout.

Michel avait bien calculé. Les pires aveux, les plus pénibles confidences se font plus facilement lorsqu'on ne sent pas peser sur son front un regard si tendre soit-il.

Marchant à côté de lui, avec le réconfort de cette main affectueuse sur son épaule, la pauvre petite évoqua sa pénible aventure.

— Dix-huit ans ! Et j'étais encore tellement enfant ! Lorsque je songe à celle que j'étais alors, il me semble que j'ai vieilli depuis, non pas de deux années, mais de toute une existence ! Comment sa rouerie et sa souplesse ne m'eussent-elles pas trompée sur ses vrais sentiments à mon égard ?

— Il ne vous aimait pas ?

— Il obéissait simplement en m'épousant, à un ultimatum de son père qui, en cas de refus, lui eut coupé tous subsisdes ! Mais cela, bien entendu, je l'ignorais ... Tous ces gens, m'ont jouée, trompée, sans se rendre compte de l'abominable action qu'ils accomplissaient, aveuglés par les mobiles, louables évidemment, qui les poussaient ! Marraine et mon tuteur souhaitaient tellement me voir mariée, établie — comme ils disaient — qu'ils se persuadaient aisément que la mauvaise réputation d'Antoine Raveau était exagérée et qu'on ne pouvait lui tenir rigueur de quelques peccadilles de jeunesse ... Ses parents à lui — puis-je blâmer une mère de croire en ses enfants envers et contre tout — espéraient que le mariage aurait vite raison de son tempérament dissipé.

— Et ... et vous ? demanda-t-il soudain craintif.

— Moi, je n'ai jamais cru l'aimer ; mais j'avais la ferme volonté de m'attacher à lui et l'espoir que de son côté la même bonne volonté l'animait. Oh ! Il ne m'a jamais joué la grande passion, cela je dois en convenir ... mais je me félicitais de ce que j'appelais tout bas son tact, sa délicatesse, son respect ! J'allais à la vie les yeux fermés sur un trop beau rêve : celui de trouver dans ce mariage souhaité par ma mère, le grand bonheur, paisible et doux, fait de confiance et de protection, qui avait illuminé la vie de mes parents. Pouvais-je savoir qu'il y a dans la vie autre chose et d'autres êtres ... des êtres sans foi, sans honneur, sans franchise comme cet homme ... L'idée de me défier de celui qui devait être mon mari, mon compagnon, mon soutien, mon conseil ne me serait même pas venue ! Il paraît que mon tuteur avait pris lui, toutes ses précautions en faisant établir un contrat qui me protégeait ... contre l'autre ; mais hélas, pas contre moi-même ... Par malheur, à cause d'une tante dont la présence à Paris était retardée par une maladie, les parents de mon fiancé décidèrent, peut-être à l'instigation de celui-ci, de fixer le mariage civil trois jours avant la cérémonie religieuse. Pour moi, rien ne semblait changé et je ne me considérais pas comme mariée. Cependant Antoine, prétextant la nécessité de faire quelques opérations boursières avant notre départ en voyage de noces, m'avait fait signer quelques papiers. Je n'avais même pas compris de quoi il s'agissait. Je n'avais rien lu ... l'idée d'en parler à mon tuteur, ou seulement aux parents de mon fiancé, ne me vint même pas ... Que fit-il pendant le bref délai qui, de par ma volonté, le faisait maître de ma fortune? J'ai su depuis qu'il s'était fait consentir une très grosse avance sur des ventes de valeurs dont il avait donné l'ordre. Il le pouvait, j'avais signé, paraît-il une procuration générale sans m'en douter le moins du monde !

— Malheureuse enfant !

— Oh ! Oui, bien malheureuse, car, à partir de cette minute je sentis confusément qu'il y avait quelque chose de changé entre mon fiancé et moi ... Il se montra pendant les quarante-huit heures qui nous séparaient de la cérémonie, sombre, taciturne, nerveux. Brusquement, au dernier moment, il changea l'itinéraire de notre voyage de noces et décida que nous irions dans le midi au lieu de nous rendre en Ecosse. A cette nouvelle je vis sa mère pâlir. Affectueusement elle me prit à l'écart le matin même du mariage et, avec mille précautions dans la crainte de m'effaroucher, elle me supplia :

— Ma mignonne, vous allez vous trouver sur la Côte d'Azur en plein mouvement mondain Ne oubliez pas que c'est le pire ennemi du bonheur conjugal ! Fuyez ces endroits de fête, les dancings, les ... casinos. Et surtout, surtout ne vous laissez pas entraîner dans ... les salles de jeu, mon enfant ! N'y laissez pas entrer votre mari ...

La pauvre femme n'osait pas me confier franchement ses craintes. Surprise de l'émotion qu'elle dissimulait mal, je répondis doucement :

— Je vous promets bien volontiers de ne pas y mettre les pieds. Quant à Antoine ... j'espère qu'il ne sera pas si pressé de me quitter ...

Elle me regarda longuement, comme si elle avait pu trouver une assurance dans la vue de ma silhouette enroulée de voile blanc, dans mon visage, mes yeux, mes cheveux. Et soudain, avec une tendre expression d'admiration elle m'embrassa :

— Moi aussi je l'espère, ma chérie! Vous êtes si jolie !

Les invités commençaient à arriver. Je n'eus plus le temps de songer à cette étrange recommandation. Les Raveau avaient énormément de relations si bien que, quoique orpheline et sans amis personnels, je dus subir le long défilé à la sacristie, puis, les interminables présentations au lunch. Mais Antoine semblait de plus en plus nerveux et pressé de s'enfuir. Me rejoignant à un moment, il me glissa à l'oreille :

— J'ai pensé qu'il vous semblerait peut-être amusant de voyager en avion, tout au moins jusqu'à Marseille. J'ai donc fait retenir deux places ; mais il faut nous hâter si nous voulons arriver à temps pour le départ. Allez vous apprêter sans rien dire à personne.

Bousculée, pressée, emportée dans un tourbillon qui ne me permettait plus dep enser, je le suivis. Dans l'avion nous ne pouvions avoir l'occasion d'échanger beaucoup d'impressions ... j'étais, je dois l'avouer, un peu effrayée et mal à l'aise. Antoine lui, préoccupé et anxieux, s'absorbait dans des calculs auxquels je ne pouvais rien comprendre. A plusieurs reprises, cependant je le vis relever le front et sourire d'un air de triomphe. A un moment même, je l'entendis murmurer dans le fracas des moteurs :

— Cette fois, ça y est, c'est certain !

— Qu'est-ce qui est certain ? demandais-je en hurlant pour essayer de ramener un peu sa pensée vers moi.

— Notre fortune ! cria-t-il rayonnant. Vous verrez, Jacquemine, grâce à moi, nous allons devenir riches, riches.

Je savais d'après les comptes de mon tuteur que ma fortune était largement suffisante pour nous, surtout si Antoine se décidait à pratiquer sérieusement sa carrière d'avocat. Je crus que c'était à cela qu'il faisait allusion et je répliquais :

— Je ne vois pas, pour moi la nécessité de devenir si riche que cela ; mais si votre nom était un jour célèbre, je serais bien heureuse et votre maman aussi.

Il me regarda avec surprise comme si sa pensée avait été à cent lieues de la mienne. Puis, il sourit avec une pitié indulgente, comme à un petit enfant. Et il se renferma dans son mutisme que favorisait le moyen de locomotion choisi par lui.

Pour ma part je n'en étais pas particulièrement enchantée. Ce genre de voyage, succédant à la fatigue et aux émotions d'une telle journée commençait à me causer quelques malaises. En mettant pied à terre, je sentais mes tempes serrées comme dans un étau de fer, dans l'étreinte de la facheuse migraine. Cependant, je n'osais protester quand Antoine décida que nous prendrions immédiatement une auto pour nous rendre à Monte-Carlo. J'essayais timidement de suggérer que je ne connaissais rien de la côte et que nous pourrions peut-être nous arrêter avant. Il s'indigna.

— Mais Monte-Carlo est le bijou de la Côte d'Azur ! C'est là que je veux que vous fassiez connaissance de la Méditerranée demain à votre réveil ! Vous verrez . . . quel enchantement !

« Je n'osais pas insister. Les tempes serrées, je ne voyais rien du voyage merveilleux. Fort heureusement, Antoine, toujours aussi absorbé et nerveux, ne semblait pas désireux d'engager une conversation suivie. De temps à autre il levait les yeux du carnet sur lequel il continuait à aligner des chiffres et il me signalait quelque point de vue, ou bien il me demandait si j'étais bien.

« Mais je sentais bien que c'était machinalement et par pure courtoisie sans que sa pensée se rapprochât un seul insant de moi.

— Quel étrange voyage de noces ! ne put s'empêcher de constater Michel Vincent qui, au fond s'en trouvait ravi.

— J'avoue, fit-elle, que malgré mon malaise constant, je commençais à m'en étonner. Inlassablement je cherchais quel motif pouvait rendre mon « mari » si étrange . . . Je ne pouvais penser qu'il eut contre moi quelque grief, car il ne me témoignait aucun mécontentement . . . Non, il était absent, simplement . . . *ailleurs*, et tout entier préoccupé d'une idée qui m'était totalement étrangère. Peu à peu à mesure que nous avancions, sa nervosité croissait, ses mains s'agitaient de tremblements fébriles, ses yeux luisaient d'une impatience fiévreuse. Lorsque nous descendîmes d'auto devant l'hôtel où il avait retenu un appartement il faisait nuit, bien que nous soyons en été. Il me demanda si j'avais faim, si je voulais dîner ; mais avec l'anxiété de quelqu'un qui souhaite une réponse négative. Je refusais d'ailleurs, épuisée de fatigue et de migraine.

« — Eh! bien, allez vite vous reposer, me dit-il. Pendant ce temps je m'occuperai des bagages et je ferai préparer un petit souper au cas où vous vous éveilleriez affamée.

« Au fond j'étais enchantée de cette solution. Je pensais qu'il avait deviné mon malaise et avait eu pitié de moi et de ma fatigue et je lui fus reconnaissante de cette nouvelle délicatesse.

« Il m'accompagna jusqu'au seuil de ma chambre, baisa ma main distraitement.

« — Bonne nuit et jolis songes ! me dit-il presque joyeusement, avec cette sorte d'impatience enfantine que j'avais déjà remarquée.

« Puis il s'évada rapidement. Je ne l'ai jamais revu !

Stupéfait, l'écrivain ne put retenir un cri :

— Comment ? Que dites-vous ?

Lentement elle répéta :

— Je ne l'ai jamais revu ! Quand je me suis éveillée le matin, j'ai vainement attendu sa visite, puis je me suis décidée à demander de ses nouvelles à la femme de chambre. Celle-ci ne savait rien. Je dus m'adresser à la réception. Mon mari n'était pas à l'hôtel. Je ne pouvais rien tirer d'autre de ces gens qui semblaient gênés et contraints devant moi. L'idée me vint de m'adresser au gérant. Celui-ci m'expliqua, d'une manière gênée, que « Monsieur Raveau était sorti la veille au soir, peu après notre arrivée et qu'il n'était pas rentré. » Je l'attendis vainement pour déjeuner. Affolée, cragnant un accident, je poussais mon enquête. J'appris que « Monsieur Raveau était sorti tout habillé en tenue de soirée, sans doute pour se rendre au casino, comme il en avait l'habitude.» J'ignorais quant à moi qu'Antoine eut des habitudes à Monte-Carlo. La familiarité des gens me semblait suspecte. Je télégraphiais à son père. Lorsqu'il arriva, celui-ci, à mes explications, ne répondit que par un cri :

— Le malheureux . . . il s'est laissé tenter, il a dû jouer, encore, perdre...

« Il était impossible de me cacher la vérité plus longtemps. Là, dans ce pays de rêve, sous un ciel en fête, j'appris d'un seul coup que celui que j'avais épousé était un joueur invétéré, qu'après avoir presque complètement ruiné ses parents, il n'avait accepté de m'épouser qu'à son corps défendant et que, dès le premier soir où il s'était retrouvé sur ce sol dangereux où il m'avait entraînée, il n'avait pu résister au mauvais démon de la tentation.

« Une enquête approfondie nous apprit qu'après avoir perdu toute la nuit, il avait pris au petit matin le premier train sans même reparaître à l'hôtel pour y changer de tenue.

« L'énormité de la somme engagée et perdue devait éclairer son père. Il eut un instant l'affreuse peur que, cédant à la honte de son infamie, le malheureux eut pris quelque parti extrême. Pendant quelques jours l'angoisse domina le dégoût. Puis, sur une nouvelle rassurante qui nous parvînt de l'étranger, je compris que craindre, cela, c'était faire encore trop d'honneur à Antoine Raveau. Il s'était enfui, peut-être sous le coup de la honte d'avoir risqué et perdu ce qui ne lui appartenait pas ; mais il n'en continuait pas moins de mener à l'étranger la même vie de dissipation. Alors, j'ai résolu de fuir à mon tour tout ce qui pouvait me rappeler cette erreur abominable qui m'enchaînait à jamais. J'ai appris un métier, puisque les minces ressources qu'il m'avait laissées étaient insuffisantes à mon existence. Maître Lureau, touché par mon désarroi m'a conseillée, soutenue. C'est lui qui m'a proposé d'entrer ici comme secrétaire, sous mon nom de jeune fille, puisque je voulais tenter d'oublier l'autre. Il savait que sur sa recommandation vous m'engageriez sans chercher d'autres références. Pendant les premiers temps de mon séjour ici j'ai repris haleine après les mois affreux que j'avais vécus. J'ai pu me croire

Adoptez la recette du livre magique des Débutantes... essayez Le Cocktail au Savon Woodbury



MLLE. *Patricia Plunkett*

Cette exquise débutante de New-York pleine de vie, s'intéresse à tout. L'aquaplane et le ski nautique sont ses sports préférés. La charmante Pat au teint doré nous dit: "Mes amies vantent ma chance d'avoir une peau lisse et douce. En vérité, c'est à Woodbury que je la dois."

Cholly Knickerbocker

CÉLÈBRE JOURNALISTE MONDAIN

DIT :

"Quand j'aperçois une débutante et son cavalier servant faisant table à deux, j'inscris une nouvelle victoire au compte de Sieur Cupidon. Ce Cocktail Woodbury de 5 heures que s'octroient nos jolies débutantes a précipité plus d'une demande inattendue."

"CHÉRIE, vous êtes ravissante !" Les jeunes mondaines savent que tout le sang bleu de leurs veines ne compense pas un vilain teint. Quand l'éclat des projecteurs éclaire impitoyablement leurs visages, les jeunes filles prévoyantes rendent grâce au Cocktail Woodbury . . . Les huiles fines du Savon Woodbury condamnent les impuretés qui ternissent. Une vitamine tonique rend à la peau sa vitalité. Achetez Woodbury aujourd'hui !



POUR LA PEAU DOUCE AU TOUCHER



1. L'exquise Patricia Plunkett, débutante pleine d'éclat, remplit son carnet d'invitations enviables.



2. "Pour obtenir une peau douce comme l'oreille d'une chatte, il faut employer un savon de beauté comme Woodbury."



3. Pat ajoute : "C'est fantastique comme un Cocktail Woodbury ranime la peau fatiguée après une journée folle."

(FABRICATION CANADIENNE)

N'invitons pas les Potvin, chérie— Il est aimable mais elle . . .



Pourquoi s'exposer à être laissée de côté ? Protégez facilement votre charme avec MUM !

POURQUOI tant de femmes s'imaginent-elles encore que le bain suffit, surtout pour les dessous de bras — alors que le bain n'enlève réellement que la transpiration *passée*, mais jamais les odeurs à venir ? Si vous oubliez Mum, l'odeur de transpiration des aisselles se produit si rapidement, et sans que vous puissiez la prévoir.

Toutes vos qualités ne comptent plus lorsque cette odeur désagréable incommode les autres. — Les femmes avisées emploient donc Mum tous les jours. Et Mum est *le plus* employé des désodorants.

Mum est RAPIDE — 30 secondes suffisent pour l'appliquer . . . SÛR — Mum n'affecte ni la peau ni le linge . . . FIABLE — Mum empêche l'odeur sans arrêter la transpiration. Rappelez-vous que la beauté ne peut aller sans les soins du corps. Achetez Mum aujourd'hui à la pharmacie, pour être certaine de *votre* charme.

DES MILLIONS DE FEMMES EXIGENT MUM

Pour serviettes hygiéniques

Pour serviettes hygiéniques, il vous faut un désodorant sûr et doux — c'est pourquoi tant de femmes emploient Mum. Employez toujours Mum de cette façon.



Fabrication canadienne

MUM

CHASSE L'ODEUR DE TRANSPIRATION

sauvée, protégée contre tout ce qui m'effrayait : la méchanceté du monde, une poursuite possible de celui qui pouvait toujours s'appeler « mon mari », et la pitié ironique de tous ceux qui m'avaient connue. J'ai été presque heureuse . . .

Ces mots elle les avait murmurés, presque soupirés, avec une douceur ineffable qui inonda le cœur de Vinvent. Il se pencha vers elle, avec une émotion attendrie.

— Et bientôt, vous le serez, tout à fait ! murmura-t-il à son tour.

Mais elle recula devant lui avec une sorte de terreur.

— Oh ! Non, non . . . ne me dites pas cela ! C'est impossible, hélas !

Il secoua la tête avec une indulgence émue.

— Toujours cette même crainte ! Mais ma pauvre petite fille, vous n'avez aucune idée de la vie . . . ce mariage . . .

Elle jeta les mains en avant d'un geste désespéré.

— Rien ne pourra le rompre, jamais !

— Vous tenez donc à me désespérer, Jacquemine ? demanda-t-il avec une grande douceur.

— Oh ! gémit-elle en portant les mains à son front.

Il les écarta doucement et, plongeant ses yeux dans le regard effrayé, un peu fou, qu'elle levait vers lui :

— Non ? dit-il en souriant. Alors, pour me rendre un peu de courage, dites-moi simplement, ma petite bien-aimée que, si un jour, vous étiez libre de vous-même, vous croyez que vous pourriez . . .

Elle lut la supplication des yeux qui l'enveloppaient d'une caresse à la fois impérieuse et implorante et l'aveu jaillit du fond de son cœur, de tout son être, passant sur ses lèvres sans qu'elle eut la force de le retenir :

— Vous aimer ? Ah ! De toutes mes forces et nul autre homme au monde!

Mais enivré par cet aveu si spontané, il n'eut pas même le temps de baiser les petites mains qui s'arrachaient aux siennes.

Eperdue, pleine de confusion et de trouble, elle s'enfuyait déjà vers la maison le laissant savourer son bonheur au chant monotone et strident des cigales.

Chapitre X

UN TEL aveu laisse Michel Vincent enivré de félicité.

Plus rien au monde ne comptait pour lui ! Qu'importait si la loi la liait à un autre, si cet autre, elle le haïssait sans lui avoir jamais appartenu que légalement !

De tels liens se rompent, se dénouent facilement. Et Michel se faisait un jeu d'en délivrer la pauvre Jacquemine. La seule chose qui puisse compter pour lui maintenant au monde c'était ce qu'il avait lu dans ses yeux, ce que lui avaient crié son émotion et ses lèvres mêmes . . .

C'était qu'elle l'aimait lui, Michel!

Après les hésitations, les troubles, les craintes du début de sa passion, après la jalousie, les doutes, soulevés par son premier refus, après l'horrible choc de la révélation du mariage secret . . . la certitude de cet amour partagé était si merveilleuse qu'elle effaçait, qu'elle anéantissait tout le reste aux yeux qu'elle éblouissait.

Elle l'aimait ! Ah ! Combien comptait peu en face de cela l'illusoire mariage dont elle avait été la victime douloureuse ! Elle l'aimait . . .

Bientôt ils seraient heureux ensemble !

Car Michel ne voulait pas un instant s'arrêter au « Jamais » jeté par Jacquemine dans son désarroi.

Il était certain de pouvoir bientôt le transformer en « toujours » . . . L'annulation d'un tel mariage s'obtiendrait avec la plus grande facilité et s'il n'avait pas insisté c'était pour ne pas effaroucher la pauvre enfant que l'innocence affolée par une situation insolite rendait aveugle et apeurée, incapable d'en évaluer la gravité exacte, se croyant liée pour toujours à un misérable, sans espoir de délivrance.

Longtemps, dans la gloire ensoleillée du jardin, il promena sans hâte, ses songes heureux et les calculs positifs qui bâtissaient la future liberté de Jacquemine. Il établissait ses plans, dressait le plan de l'action judiciaire à intenter, se souvenait d'une amitié de jeunesse avec un éminent prélat qui faciliterait et hâterait les démarches auprès du Saint- Siège pour l'annulation religieuse de ce mariage inexistant . . . comptait les semaines, les mois qu'il leur faudrait attendre la liberté pour Jacquemine . . . le bonheur d'une heureuse union effaçant l'autre pour tous deux.

Chez Vincent, l'intensité des réflexions s'accompagnait toujours d'un besoin de mouvement. Instinctivement, tandis qu'il songeait ainsi, ses pas le portèrent hors du parc dans les bois avoisinants. Pendant plusieurs heures il les parcourut au rythme accéléré de ses décisions et de ses espoirs.

Quand il revint au château, l'heure du dîner était proche. L'idée de retrouver Jacquemine, de relire dans ses yeux, l'aveu prononcé tout à l'heure par ses lèvres, amena sur son visage un tel rayonnement que Josette qui le rencontra au bas des marche de la terrasse, ne put retenir un mouvement de jalousie soupçonneuse.

— Que vous voici rayonnant, Michel ! Vous est-il donc arrivé tantôt une chose particulièrement agréable ?

Il sourit mystérieusement.

— Peut-être bien . . .

— Cependant, fit-elle hargneuse, il paraît que vous avez perdu dans les bois cette secrétaire incomparable qu'est Jacquemine Bernier ? Il n'y a pas de quoi vous réjouir, il me semble ?

Elle le regardait toujours du même air soupçonneux. Il devina la cause de cette petite inquisition ayant depuis longtemps compris qu'il aurait bien peu à dire où à faire pour que cette gamine tombât dans ses bras. Et il riposta narquois.

— Vous vous trompez, Josette ma mie ! Je n'ai pas perdu Jacquemine Bernier . . . ce dont je ne me consolerai jamais d'ailleurs, je me hâte de le dire . . . pour la bonne raison que je ne l'avais pas emmenée avec moi « dans les bois » comme vous dites.

— Ah ! fit-elle incrédule encore. Cependant, je ne l'ai pas aperçue de l'après-midi ?

Il sourit, comprenant que Jacquemine avait voulu savourer dans la solitude toutes les émotions de leur entretien.

— C'est qu'elle sera restée dans sa chambre, sans doute.

— Non, justement, fit-elle toujours soupçonneuse, j'y suis montée inutilement à l'instant.

Rien cependant ne pouvait troubler la félicité de Michel.

— Restée dans le jardin, alors, mais dans un petit coin que vous n'aurez pas trouvé.

Et saisissant l'occasion de « la » revoir en tête à tête sans importune avant le dîner.

— Je vais la chercher ! fit-il retrouvant sa vivacité de gamin pour courir entre les parterres.

Mais ce fut vainement qu'il parcourut les allées, qu'il sonda les bosquets et les buissons, qu'il contourna les massifs et les haies en appelant :

— Jacquemine ? Jacquemine . . . Où êtes-vous, ma chérie ! Ne me taquinez pas, méchante !

Simplement intrigué tout d'abord, il fut bientôt tout déçu et revint une demie-heure plus tard, déconfit, espérant la retrouver au salon.

— Bredouille ! fit-il en souriant à sa cousine qui était demeurée aux aguets dans le grand vestibule. Mais vous êtes sans doute plus heureuse que moi, Josette. Probablement avez-vous revu l'insaisissable Jacquemine ?

— Mais pas du tout, dit-elle avec un sourire ambigu. Elle n'est pas encore descendue. Et cependant le second coup du dîner vient de sonner.

— Tiens ! fit-il sourdement inquiet soudain. Une promenade un peu longue sans doute l'aura entraînée plus loin qu'elle ne le pensait ?

Mais Mademoiselle Vincent qui survenait, jeta soudain une note alarmante dans l'entretien :

— Extraordinaire la disparition inexpliquée de cette petite Jacquemine, tu ne trouve pas, Michel !

— Mais ma tante, elle est peut-être très explicable . . . Mademoiselle Bernier est en vacances, ne l'oublions pas. Elle n'est donc pas tenue à des heures précises.

— Tout de même, fit-elle les sourcils froncés. Moi, j'ai une mauvaise impression.

Agacé de se sentir lui aussi, sourdement angoissé, il protesta en levant une épaule.

— Oh ! Mais vous, Tante . . .

Cependant, au bout d'un quart d'heure, lorsqu'on dut admettre que Jacquemine ne descendait pas au troisième coup du dîner, il leva vers Mademoiselle Vincent un regard changé, pâli, soudain troublé :

— Tante, ne voulez-vous pas monter jusqu'à la chambre de Mademoiselle Bernier, voir si rien d'insolite ne . . . Je crois que devant ce regard inconcevable vous pouvez sans indiscrétion . . .

Il ne savait comment formuler la crainte que soudain envahissait son esprit et son cœur au souvenir de ce jour, déjà lointain où Jacquemine avait voulu s'enfuir après son premier aveu.

Et tandis que sa Tante s'élançait dehors avec sa vivacité habituelle, il se mit à arpenter le salon d'une marche nerveuse.

Josette qui la regardait de biais avec une expression goguenarde lança, avec un soupir :

— Croyez-vous que nous dînerons ce soir, Michel ?

— Rien ne vous en empêche, fit-il furieux, en tous cas ne comptez pas sur moi . . .

Et comme Mademoiselle Vincent revenait, le visage contraint et inquiet.

— Eh bien ! ma Tante ? fit-il en se jetant au-devant d'elle.

— Eh bien, rien d'extraordinaire ! Tout est en ordre là-haut.

— Il . . . il ne manque rien ?

— Rien que son petit tailleur noir et son chapelier, dit-elle. Mais j'ai trouvé, posée sur sa table cette lettre à ton adresse . . .

Elle s'interrompit, saisie par la brusquerie avec laquelle, lui ayant arraché la lettre qu'elle tenait, son neveu s'élançait hors de la pièce dont il claquait la porte derrière lui.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda-t-elle stupéfaite à Josette qui, les yeux bas, semblait savourer discrètement un triomphe secret.

— Ce qu'il a ? fit l'autre rageuse. Pas besoin d'être sorcière pour le deviner, allez, Tante ! Il est amoureux fou de cette petite intrigante !

— Pourquoi, intrigante ? fit l'indulgente vieille fille. Cette petite . . .

— Est tout autre chose que vous ne le pensez tous deux ! Si je vous disais ce que je sais . . .

Mais les sourcils de Mademoiselle Vincent se froncèrent.

— Je ne veux pas que tu me le dises ! fit-elle coupant nettement les commérages qu'elle détestait. Allons dîner puisque ni Jacquemine, ni Michel, ne nous tiendront société sans doute ce soir ; mais ne reviens pas sur ce sujet . . .

Dans son cabinet de travail, atterré, anéanti par la ruine imprévue de tous ses espoirs récents, Michel relisait la lettre hâtive que Jacquemine lui avait laissée :

« Pardonnez-moi : je pars ! Il le faut, maintenant que vous savez « tout ». Notre vie, si douce, est devenue impossible, je ne veux pas que vous puissiez souffrir davantage et je n'ai pas non plus le courage d'endurer le long supplice que serait désormais l'existence commune avec cette pensée constante que je suis liée à tout jamais à un autre ! Tout ce que vous vouliez tenter est inutile. Je ne veux pas, je ne *veux* pas, être libérée autrement que par la mort ! Pour toujours, je suis la femme de cet homme que je hais. Adieu donc ! Oubliez-moi et soyez heureux . . . »

Chapitre XI

Depuis huit jours, Mademoiselle Vincent épiait en silence l'expression de douleur violente, qui, aussitôt qu'il perdait un instant le contrôle de lui-même, se répandait sur les traits de son neveu.

Il semblait certes, encore raidi en une défense hautaine pour qu'elle osât lui poser une question mais à le voir si profondément malheureux, elle devinait que l'instant n'était plus éloigné où il viendrait de lui-même chercher le refuge de ses peines d'enfant, pour son chagrin d'homme, et, cachant sa tête au creux de l'épaule compatissante, murmurer enfin l'aveu de sa douleur tout entière.

Et ce moment elle l'appelait de tout son cœur. Il lui semblait que lorsqu'elle serait au courant de la situation elle pourrait peut-être y apporter quelque apaisement, quelque solution ?

Mais, en attendant, elle se posait anxieusement la question qui hantait les jours et les nuits de Michel :

— Pourquoi ?

Pourquoi ? Mot cruel et inexorable qui déchire les cœurs douloureux en révolte contre le sort. Pourquoi ?... éternel recours contre un arrêt trop brutal. Pourquoi ? cri éternel de ceux qui souffrent. Pourquoi ?

Oui. Pourquoi, si Michel aimait cette petite Jacquemine, était-elle partie si brusquement, le plongeant dans ce morne désespoir ?

Depuis quelque temps, cependant Tante Vincent avait bien cru déceler chez la discrète secrétaire, un dévouement trop absolu, trop ardent, pour ne pas être dicté par un sentiment plus tendre pour le Maître . . . Elle s'en était même un peu inquiétée pour elle, connaissant Michel si résolu misogyne . . . mais s'il l'aimait lui aussi quel obstacle avait pu les séparer aussi brutalement ?

Elle connaissait trop son neveu pour douter jamais de son tact et de sa délicatesse.

Elle savait que sa correction n'avait pu certes révéler à la jeune fille qu'un sentiment incapable de la blesser ou de l'inquiéter. L'aveu d'un tel homme ne pouvait pas être de nature à faire fuir celle qui en était honorée, certes . . . même si Tante Vincent s'était trompée, même si le cœur de Jacquemine n'avait pas répondu à cet aveu.

Et si ce n'était pas devant un aveu de Michel, pourquoi la jeune fille avait-elle quitté avec une telle hâte, sans rien emporter de ses affaires, une maison où elle semblait heureuse de vivre et où tous l'entouraient de prévenances et de bonté ?

Devant le mystère d'une telle situation Mademoiselle Vincent avait envisagé toutes les possibilités, appelé à son secours toutes les ressources de sa subtilité, elle demeurait incapable de dénouer l'écheveau serré des doutes et des inquiétudes qui l'assaillaient.

Tout restait inexplicable, obscur, étrange, dans cette aventure tant que Michel s'obstinerait à garder son silence buté.

Aussi, ayant en vain attendu les confidences de son neveu, décida-t-elle de faire une visite plus minutieuse de la chambre occupée par Jacquemine. Peut-être y trouverait-elle la clef de l'énigme qui la tourmentait.

Ce fut en revenant de cette visite domiciliaire qu'elle vint retrouver Vincent dans son cabinet de travail.

Elle avait un air si agité et si stupéfait à la fois que Michel, en relevant le front qu'il tenait baissé sur un manuscrit commencé depuis fort longtemps, demanda instinctivement.

— Que se passe-t-il, Tante ?

Mais, en même temps une exclamation désolée fusa entre les lèvres de la vieille demoiselle.

— Oh ! Oh ! . . . mais tu pleures, Michel !

Et, comme il secouait rageusement la tête en une dénégation furieuse :

— Cette petite . . . commença-t-elle, laissant volontairement la phrase en suspens afin qu'il puisse l'interroger à sa guise ?

Il ne manqua pas de s'emporter, croyant à une critique.

— Ah ! je vous prie, Tante, ne venez pas me dire qu'elle s'est conduite comme une ingrate . . . Si vous saviez. Pauvre enfant . . . Elle est bien assez malheureuse sans que vous veniez l'accabler de reproches . . .

— Mais, dit doucement Mademoiselle Vincent, je ne demande qu'à savoir . . .

Alors d'un élan, heureux de retrouver sa confiance d'enfant, il conta toute sa lamentable aventure depuis le début.

— Et voilà, fit-il tristement. Maintenant vous savez tout, ma Tante. Tout au moins, tout ce que je sais, moi. Et ce n'est pas grand'chose, hélas ! ajouta-t-il, amer.

Elle hocha la tête.

— Evidemment, mais c'est mieux que rien.

— Croyez-vous ? ce n'est pas cela qui me permettra de la retrouver jamais, de découvrir la retraite qu'elle a choisie et la raison profonde de sa fuite, de son refus à me laisser approfondir sa vie . . .

Brusquement il s'emportait, venant se camper devant elle.

— Car enfin si elle m'aime, si tout est comme elle me l'a confié, pourquoi est-elle partie, ainsi, sans une explication ? Pourquoi cette fuite ? Pourquoi ?

— J'ai idée, dit alors calmement Mademoiselle Vincent, que je connais quelqu'un qui pourrait peut-être me le dire.

— Vous savez ? Qui ? Oh ! Tante, qui ?

Mais elle dégagea ses mains qu'il serrait à les briser.

— Non, non, pour le moment je ne puis rien te dire, laisse-moi deux jours au moins et je t'apporterai peut-être une explication, un indice... Deux jours, ce n'est pas beaucoup.

— Ah ! c'est encore trop, soupira-t-il. Je vous en supplie, faites vite.

— Je te le promets, dit-elle. Mais sois calme en attendant. Cependant, de ton côté n'as-tu pas songé à interroger Lureau ?

— Je l'ai tenu pendant une heure au bout du fil le soir même de la

"La plus grosse bêtise que j'aie jamais faite en ce qui concerne mon fils"

Un jeune papa apprend la bonne façon de résoudre un problème ordinaire

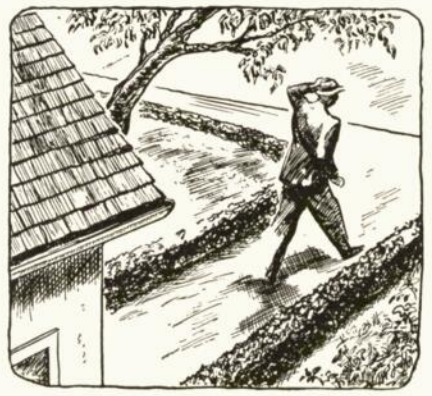




1. Un jour, en rentrant du travail, je trouvai ma femme en colère et Pierre debout dans un coin l'air maussade. Je demandai ce qui se passait et quand ma femme me dit, "La même vieille histoire", je compris.



2. Car Pierre détestait les laxatifs. Et, cette fois, j'étais décidé à intervenir. Je le pris par les épaules—et lui fit avaler le laxatif de force. Je n'oublierai jamais son regard plein de rancune. C'était fini entre nous.



3. Cet incident me troubla toute la journée du lendemain, aussi je pensai que la meilleure chose à faire serait d'aller voir notre médecin et de lui en parler. Je le vis le lendemain soir et lui racontai toute l'histoire.



4. Quand j'eus fini, il me dit, "Jean, vous avez fait une grosse bêtise. Nous avons tendance à oublier que les enfants ne voient pas *pourquoi* ils doivent prendre un remède désagréable, et en les forçant, on peut *bouleverser* leur système nerveux."



5. Il dit qu'un enfant devrait prendre un laxatif au goût agréable, MAIS pas un laxatif fait pour adultes, et il m'a recommandé le Castoria. C'est un laxatif fait *spécialement* et SEULEMENT pour les enfants. Castoria ne contient aucune drogue âpre. Il est toujours doux, toujours SÛR.



6. J'achetai une bouteille de Castoria en retournant à la maison. Le soir même, Pierre en prit une cuillerée. D'abord, il y goûta d'un air peureux, puis sa figure s'illumina et il l'avala d'un trait, en riant. Je compris qu'à partir de ce moment-là, nous n'aurions plus de disputes au sujet des laxatifs.

CASTORIA

Le laxatif moderne—SÛR—préparé spécialement et SEULEMENT pour les enfants



1. Ah—ces amies! L'idée d'organiser une partie de patinage le jour même où je suis "grande fille". Evidemment, impossible de les accompagner — aussi je montai à ma chambre. Mais . . .

2. Tante Lucie, en visite chez nous, voulut savoir ce qui se passait. Je lui avouai mon embarras, lui disant que je ne pourrais patiner à cause de l'irritation. "Ce n'est ça!" dit Tante Lucie, et . . .



3. De sa valise elle sortit une boîte de Modess Miracle. "Pourquoi endurer cette torture", reprit-elle, "quand Modess assure maintenant le 'zonage de l'humidité'? Grâce à cette caractéristique nouvelle, l'humidité est dirigée à l'*intérieur* du tampon, et les bords restent secs et confortables beaucoup plus longtemps".

DOUCE VENGEANCE

PAR SUZON



4. "Et vois", continua-t-elle en coupant le tampon, "comme c'est *doux* et souple. Ce n'est pas comme ces serviettes à couches superposées. C'est pourquoi Modess est plus souple, s'adapte mieux au corps sans se tasser!" Puis . . .



5. Elle prit le tissu de fond imperméable de la serviette Modess et versa dessus un peu d'eau. Pas une goutte ne le traversa. "Modess est aussi plus sûre", dit-elle. Tout de suite j'empruntai la boite et . . .



6. Quand mes amies vinrent jouer au ping pong ce soir-là, je jouai mieux que jamais et les battis à plate couture. J'avais ma revanche! Je n'emploie plus maintenant que Modess Miracle. (Surtout depuis que je me suis aperçu qu'elle ne coûte pas plus cher.)

Nouvelle Modess Miracle avec le "zonage de l'humidité"

disparition de Jacquemine sans en rien pouvoir tirer. Ma première idée avait été de lui téléphoner, vous le pensez bien. Il s'est contenté de m'affirmer qu'en toutes circonstances il se portait garant de Jacquemine Bernier et de sa parfaite honorabilité, voilà tout ; mais qu'il ne lui appartenait pas de révéler les circonstances de sa vie qu'il lui plaisait de garder secrètes.

Mademoiselle Vincent restait songeuse.

— Ce n'est donc pas de lui que peut émaner la lettre qui t'avertissait que ta secrétaire était mariée ?

— Une lettre anonyme, Lureau ! Oh ! Tante, vous n'y pensez pas.

— Et cependant, reprit-elle aussi préoccupée, il faut que son expéditeur connût la vie passée de Jacquemine . . . Et qu'il eut intérêt à te la faire connaître, acheva-t-elle avec un demi sourire mystérieux. Allons, je tiens peut-être le fil. Ne t'inquiète de rien et rapporte-t-en à moi.

C'était à Josette que Mademoiselle Vincent pensait. Quoique sa nature franche et droite répugnât à soupçonner sa nièce de cette odieuse tentative, le souvenir de son étrange attitude le jour de la disparition de Jacquemine, puis la phrase grosse de sous-entendu qu'elle n'avait pas voulu lui laisser achever, lui revenaient sans cesse à l'esprit depuis que son neveu lui avait révélé l'existence de la lettre anonyme, chargée de l'éclairer sur l'état civil de sa secrétaire.

Elle s'arrangea pour s'isoler avec la jeune fille et la regardant bien au fond des yeux :

— Tu dois bien t'ennuyer ici, Josette, maintenant que ta petite compagne est partie. Jacquemine te manque sans doute ? . . .

Elle baissa les yeux, hypocrite :

— Elle me manque beaucoup, en effet.

Le regard de la vieille demoiselle se fit perçant.

— Pourquoi avoir provoqué son départ, alors ?

— Son départ ! fit Josette toute blanche de saisissement ; mais je ne comprends pas ! Pourquoi et comment aurais-je . . .

— Pourquoi ? Mais parce que sa présence auprès de ton cousin portait ombrage à ta jalousie. Comment ? Par une lettre anonyme révélant à Michel certaine particularité que tu avais connue . . . je ne sais par quel hasard, ou quel espionnage de la pauvre enfant.

— Une lettre anonyme, moi ! Oh ! Tante je suis indignée . . .

Mais Mademoiselle Vincent ne s'arrêta pas à l'attitude dramatique de la jeune fille, violente soudain, elle s'exclama :

— Pas tant que moi, certes ! Que tu puisses espérer épouser un jour ton cousin, c'est une niaiserie bien digne de ta cervelle d'oiseau ; mais enfin, ce n'est pas cela ! Que tu aies cherché à écarter une rivale possible, c'est encore excusable ! Mais que tu t'abaisses à de tels moyens ! Que tu uses de la délation anonyme après t'être avilie à un odieux espionnage. Pouah ! Quelle honte !

Soudain, la prudence échappa à Josette qui se redressa.

— Je n'ai rien espionné, ni personne ! s'écria-t-elle.

— Vraiment ? Alors, comment as-tu pu savoir la vérité sur la vie de cette pauvre petite Jacquemine ?

Le front bas, elle essayait encore de nier.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire . . . Je vous affirme, ma Tante, que . . .

— Mais moi je t'affirme, éclata Mademoiselle Vincent, que je me charge de te ramener à ta mère immédiatement et de lui révéler ton abominable conduite si tu ne me dis pas la vérité, *toute* la vérité, immédiatement !

Le nom de sa mère, très redoutée pour sa sévérité, amena une subite rougeur sur le front de Josette.

— Mais, balbutia-t-elle, vous vous trompez, je vous le jure, je n'ai pas espionné . . . je n'avais pas besoin de le faire pour . . . savoir que Jacquemine était mariée.

— Je me demande bien comment tu l'as appris, alors ?

Le front bas, elle demeurait silencieuse.

— Ah ! Parle ! fit sa Tante. Ou je saurai te délier la langue. Comment as-tu appris l'existence de ce mariage ?

— Tout simplement en y assistant ! fit-elle ironique.

— Comment . . . dit Mademoiselle Vincent démontée. Tu as assisté . . .

— A la messe de mariage d'Antoine Raveau dont les parents sont liés à ma famille! Parfaitement! J'ai défilé à la sacristie, avec deux cents personnes environ, devant la charmante mariée que tant de gens plaignaient dans l'assistance et que beaucoup admiraient . . . Qu'elle ne m'ait pas reconnue, silhouette indifférente et fugitige perdue parmi tant d'inconnus, c'est assez naturel ; mais je n'avais pas oublié moi, sa grâce et sa beauté blonde . . . le scandale qui suivit ce mariage aurait suffi d'ailleurs à en fixer le souvenir dans mon esprit !

— Un scandale, dis-tu ?

— Assez singulier, convenez-en ! Cet Antoine, qui était un mauvais sujet accompli et que ses parents avaient poussé au mariage dans l'unique espoir de l'assagir, a trouvé moyen, dès le premier soir, de manger au baccara presque toute la dot de sa femme puis, honteux sans doute, de filer sans explications, l'abandonnant seule à Monte Carlo.

— Que dis-tu là ? Quelle est cette nouvelle invention ?

— C'est la stricte vérité, Tante. Si vous voulez j'écrirai à maman pour qu'elle confirme mon récit. Vous pensez au coup de théâtre lorsque, après quelques recherches infructueuses la pauvre petite mariée revint à Paris annoncer cette nouvelle exhorbitante . . . Les parents affolés à leur tour firent faire une enquête. Elle n'aboutit malheureusement qu'à prouver que le jeune misérable, après s'être arrangé pour que le mariage civil précédât de deux jours la cérémonie religieuse, avait fait signer à sa fiancée aussi naïve que confiante, des procurations qui lui avaient permis de réaliser rapidement la plus grosse partie de sa fortune. Nanti de ce viatique il n'avait pu résister au désir d'essayer dès le premier soir, la réussite d'une martingale en laquelle il avait foi, laissant à l'hôtel le Monte Carlo où il avait insisté pour s'arrêter, la jeune femme, un peu lasse. Il ne devait pas y reparaître ! Jacquemine abandonnée quelques heures après son mariage restait ruinée, femme sans mari, sans foyer, sans famille.

Le cri de Mademoiselle Vincent fut le même que celui de son neveu.

— Mais un tel mariage ne compte pas !

— Et cependant, reprit Josette avec une moue de satisfaction. Elle n'a pas voulu le rompre ni le faire annuler ! Les parents Raveau eux-mêmes, honteux de leur fils et de sa conduite le lui ont offert loyalement. Son tuteur, sa marraine et Maître Lureau le lui ont conseillé. Elle s'y est refusée obstinément.

— Mais pourquoi, enfin, pourquoi? C'est si naturel dans un cas pareil !

Josette eut un ricanement.

(Lire la suite page 37)

Chez soi

ET EN VOYAGE

Pour cette radieuse fin d'été et pour l'automne, les grands couturiers de New-York recommandent les tissus aux lignes larges. Quant aux plaids, si populaires au printemps, leur vogue se maintient cependant. A droite, la blonde IRENE HERVEY a choisi cette robe qui contraste admirablement avec son type : robe de dîner avec corsage de jersey noir, et jupe très ample avec rayures rouges, jaunes, blanches et noires.





A gauche, costume trois-pièces porté par GAIL PATRICK... C'est un ensemble très pratique pour le voyage : jupe et manteau trois-quarts de plaid gris oxford et beige. Lorsque la température s'élève un peu, on peut enlever le manteau et l'on a un deux-pièces très élégant. La blouse, sans collet, est gris oxford, avec chaîne d'or formant ceinture.

Pour LA BELLE



Joli chapeau de paille exotique blanche avec ruban vert moiré.



Autre chapeau de paille exotique verte avec fleur de raphia verte et rouge.

finir SAISON



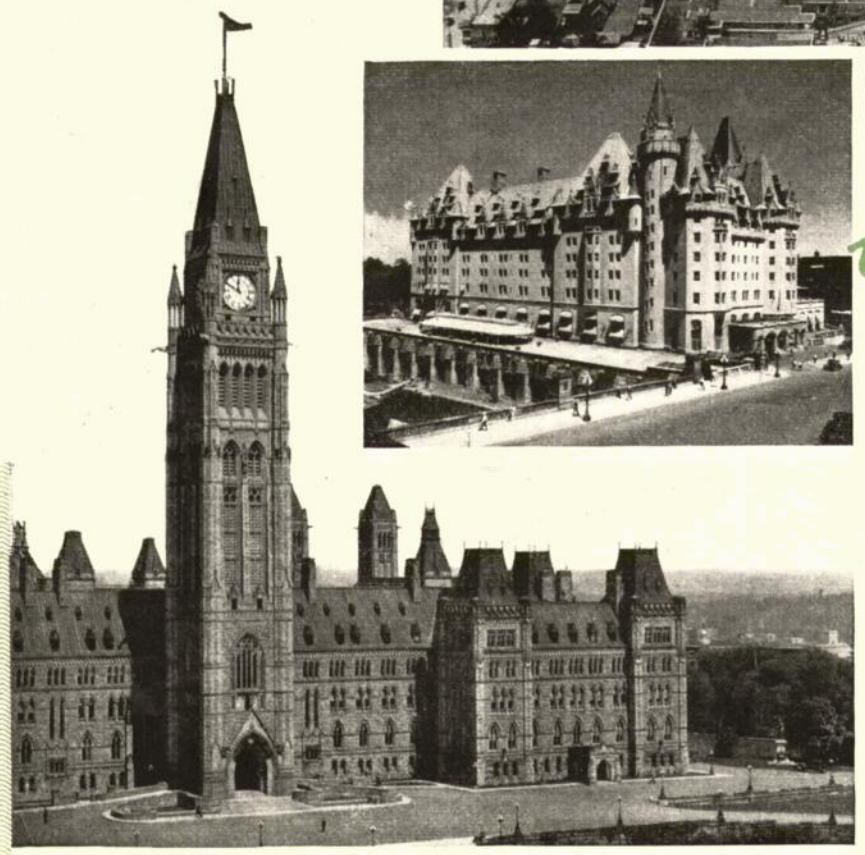


Chapeau en jersey de soie rouge coulissé, avec bande de ruban gros-grain noir et plume rouge et noire. Création Rose Valois.

Calotte drapée d'un voile noir à pois roses. Création Agnès.

(Photos DORVYNE)





(Photos C. N. R.)

la CAPITALE

Ne datant guère plus d'un siècle, Ottawa (l'ancienne Bytown) ne semblait pas, à ses débuts, destinée à être un jour la florissante et belle capitale du Dominion qu'elle est aujourd'hui. Son emplacement, tout d'abord occupé par quelques rares colons, fut divisé en lots, en 1826, par le lieutenant-colonel John By qui fit également faire plusieurs travaux d'aménagement.

Ces lots furent vendus à des acquéreurs qui durent s'engager à bâtir dans le cours de l'année, surtout dans la partie qui devait être la haute ville, car la partie de la ville basse n'était, à proprement parler, qu'une sorte de marécage.

Un intérêt annuel de soixante cents, payable à la Couronne, était simplement exigé par tête de résident ; heureuse époque dont les tarifs nous semblent appartenir aujourd'hui plutôt au domaine du rêve ! Il est vrai que, depuis ces temps, la ville a bien changé, et ceux qui en ont jeté les bases ne la reconnaîtraient certainement plus aujourd'hui ! La population alors principalement ouvrière logeait dans des cabanes construites dans l'espace compris aujourd'hui entre le pont Laurier et le pont des Sapeurs. L'endroit se nommait Corktown et le chiffre de la population ne dépassait pas deux mille âmes.

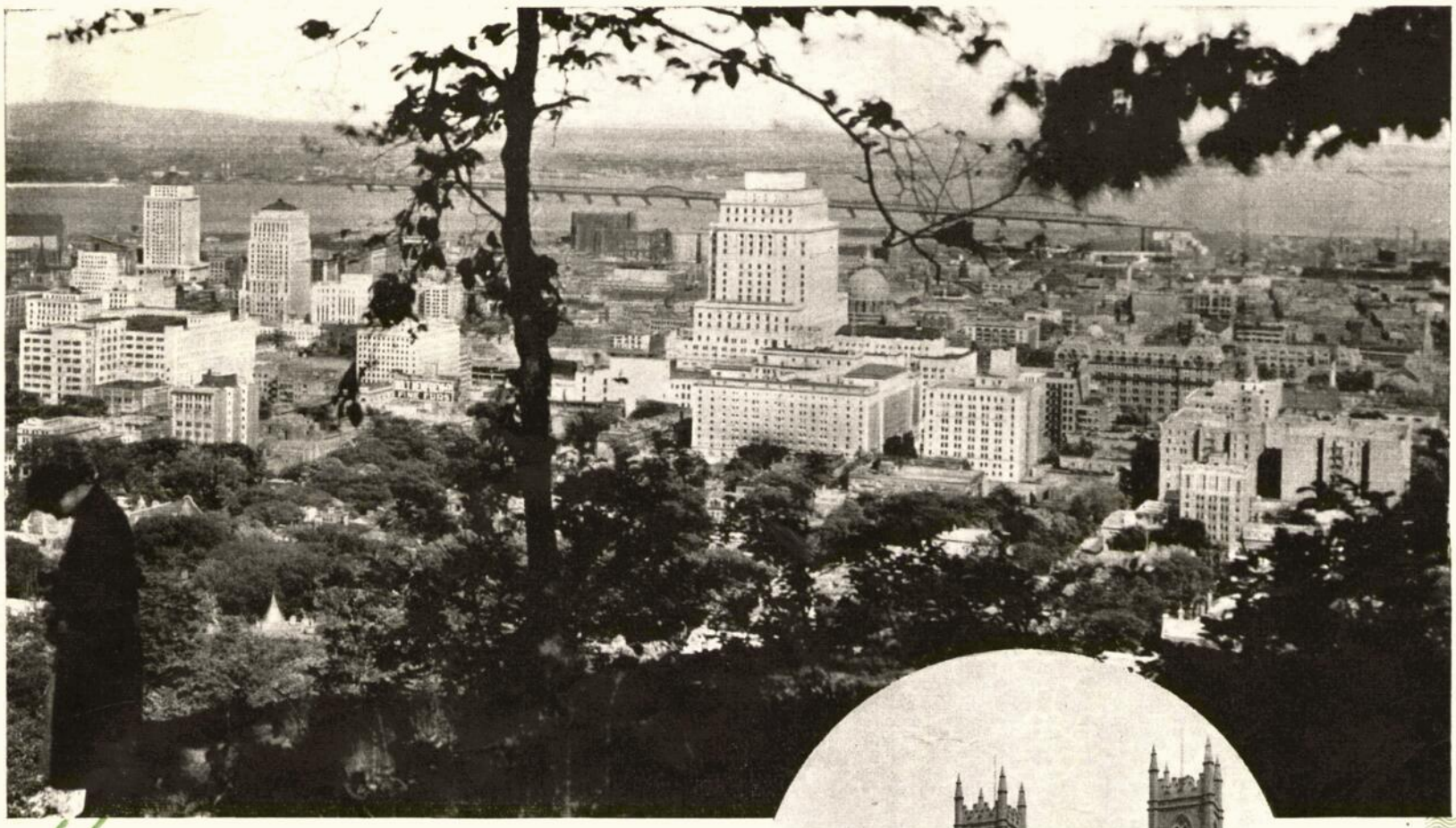
C'est en 1847 que la ville eut sa charte civile, et dix ans plus tard, en 1857, que la reine Victoria la désigna comme capitale du Canada et résidence officielle du gouverneur général.

En face d'Ottawa, et complétant en quelque sorte cette ville, se trouve celle de Hull qui appartient toutefois, non pas à la province d'Ontario mais à celle de Québec ; c'est après Montréal, Québec et Trois-Rivières, le centre industriel et commercial le plus important de notre province.

Il ne s'y trouve pas moins d'une trentaine de manufactures qui exploitent la pulpe, le papier, le ciment, les lainages, la fabrication des meubles, des bijoux, des instruments aratoires, des tentes, etc. Ces manufactures ont à leur disposition une énergie de plus de cent mille chevaux-vapeur fournie par les barrages des rivières Outaouais et Gatineau.

Hull fut fondée à peu près à la même époque que sa voisine Ottawa, soit en 1832 et ce nom lui fut donné, d'après celui d'une ville d'Angleterre, par Philémon Wright qui, de 1797 à 1832, fit faire des défrichements considérables dans la région et jeta ainsi les bases de son commerce futur.

Il est à peine besoin d'ajouter que les touristes sont assurés de trouver, tant à Ottawa qu'à Hull, bon nombre d'hôtels de premier ordre pourvus de tout le confort moderne et complétés par des garages fort bien outillés.



(Photos C. N. R.)

la MÉTROPOLE



FONDÉE en 1642, Montréal doit son titre de Métropole du Canada surtout à sa situation géographique. Elle a vite remplacé Québec comme principal port maritime du Saint-Laurent.

Avant la construction des canaux du Haut Saint-Laurent, c'est à Montréal que se concentraient tous les produits de l'arrière-pays à destination de l'Europe.

Et même depuis un siècle, les expéditions de denrées et de produits manufacturés se font par Montréal, malgré la concurrence des ports américains (grâce au canal Érié).

Dans le domaine industriel, elle a été moins heureuse puisque depuis près de dix ans Toronto produit plus que nous. Ne perdons pas notre temps à en chercher les causes.

Montréal est métropole d'abord par sa population, aux trois quarts canadienne-française.

Aux approches du troisième centenaire de sa fondation, on tente un mouvement en vue de donner à Montréal une figure plus française. Espérons que ce sera bientôt !

Comme tous les grands centres, notre ville fait sentir son influence dans un grand rayon.

Petites villes et villages jusqu'à plus de cent milles du Mont-Royal vivent directement ou indirectement de la Métropole, du moins en grande partie.

Dans la belle plaine qui borde de chaque côté la rivière Richelieu, des terres très riches produisent en abondance des denrées pour Montréal. Et c'est particulièrement à Montréal que les cultivateurs du nord et du sud font leurs principaux achats.

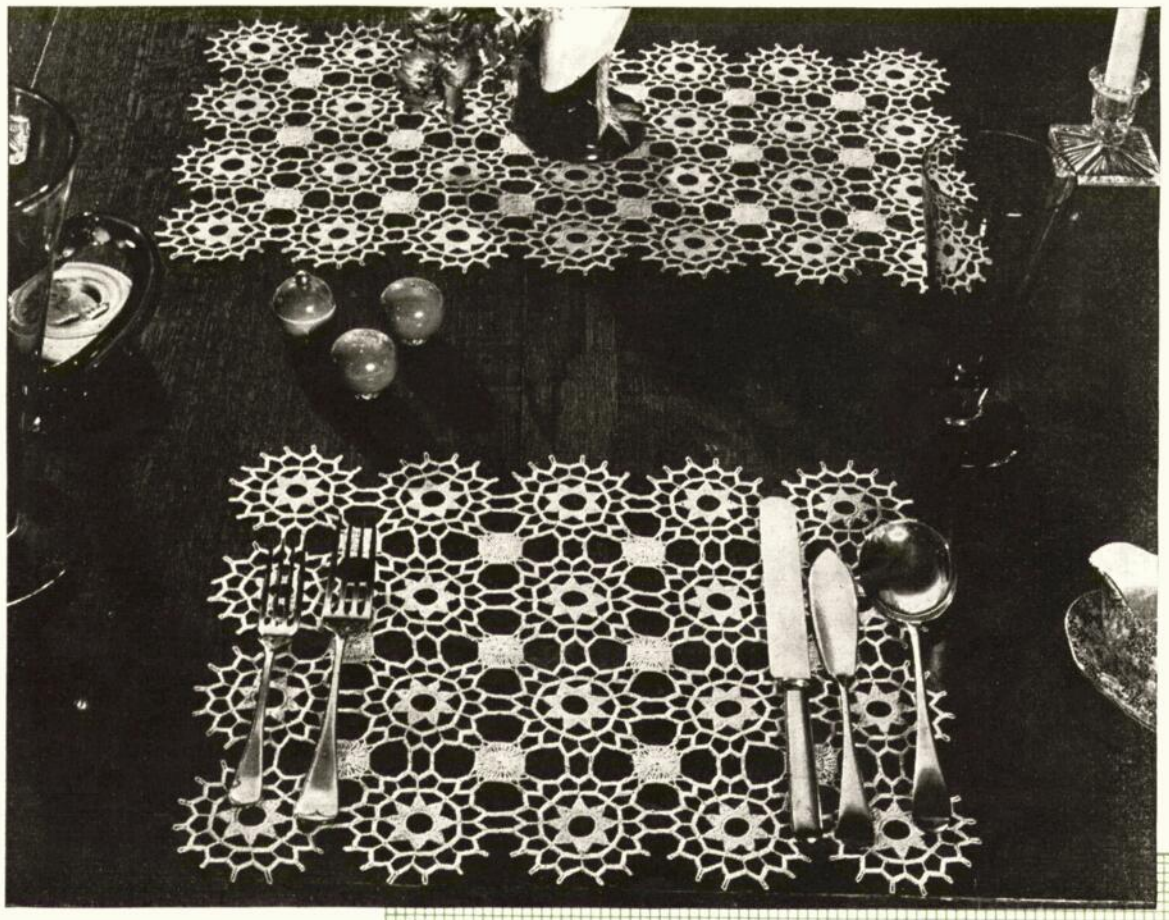
Port maritime parfaitement outillé, la Métropole du Canada joue un rôle de tout premier plan à notre époque de guerre. Elle peut exporter rapidement vers l'Europe bouleversée d'immenses quantités des produits de l'industrie et du sol canadiens. Sans compter que sa situation à plusieurs centaines de milles de l'Atlantique la met à l'abri d'une attaque ennemie par voie des eaux.

Malgré ce qu'en disent les Montréalais, leur ville est propre, si on la compare à de grandes agglomérations américaines pourtant fières de leur nom.

Il ne faut pas oublier que la plupart des rues furent tracées à une époque où les véhicules allaient lentement et en nombre assez restreint. Depuis quelques années, l'administration municipale s'est efforcée d'obvier à ces inconvénients.

On comprend de mieux en mieux l'importance de l'urbanisme. D'abord, les entrées de la ville ont été beaucoup améliorées en ces dernières années. Et l'aménagement de l'île Sainte-Hélène en un parc splendide est un grand actif pour la Métropole qui, aux jours fériés, y déverse un grand nombre de ses citoyens avides d'air pur. Et n'oublions pas le magnifique Jardin botanique.

Pour que Montréal reste Métropole, il faut que chaque Montréalais aime sa ville, s'y intéresse, travaille à son enrichissement et à son embellissement !



NAPPERONS

MATERIEL REQUIS

3 balles de Fil Blue Label Mercer-Crochet de Coats, No 40, F.610 (écru). — (Ceci donne 15 motifs et 9 remplissages.)

1 crochet d'acier à tricoter de Milward. No 4½ anglais ou No 9 américain.

MESURES

1 motif = 3 pouces de diamètre (environ)
Grand napperon, 28 motifs
Petit napperon, 15 motifs

ABREVIATIONS

p. de ch. = point de chaînette
p. c. = point coulé
m. s. = maille simple
demi-m. = demi-maille
m. d. = maille double
s. b. = simple bride
d. b. = double bride

Faire une chaînette de 25 points, joindre par 1 p.c. pour former un anneau.

1er rang: Dans l'anneau faire 64 m.s., joindre par 1 p.c. à la première m.s.

2e rang : ★ 1 demi-m. dans la m.s. suivante, 1 m.d. dans la m.s. suivante, 1 s.b. dans la m.s. suivante, 2 d.b. dans la m.s. suivante, 1 s.b. dans la m.s. suivante, 1 m.d. dans la m.s. suivante, 1 demi-m. dans la m.s. suivante, 1 p.c. dans la m.s. suivante. Répéter depuis ★ encore 7 fois, faire le dernier p.c. dans le p.c. de jointure du rang précédent.

3e rang : Faire des p.c. jusqu'au haut du premier pétale, ★ 10 p. de ch., 1 m.s. dans la pointe du pétale suivant, répéter depuis ★ tout le tour, finir le rang avec 1 p.c. dans la pointe du premier pétale.

4e rang : Dans chaque boucle de 10 p. de ch., faire 12 m.s., joindre par 1 p.c. à la première m.s.

5e rang : 12 p. de ch., ★ sauter 5 m.s., 1 m.d. dans la suivante, 9 p. de ch., répéter depuis ★ encore 14 fois finir par 1 p.c. dans le 3e des 12 p. de ch.

6e rang : Dans chaque boucle, faire 6 m.s., 8 p. de ch., (pour former un picot), 6 m.s., finir le rang par 1 p.c. dans la première m.s. Casser le fil. Travailler encore 19 autres motifs comme celui-ci.

MOTIF DE REMPLISSAGE

4 p. de ch., joindre par 1 p.c. dans le premier p. de ch.

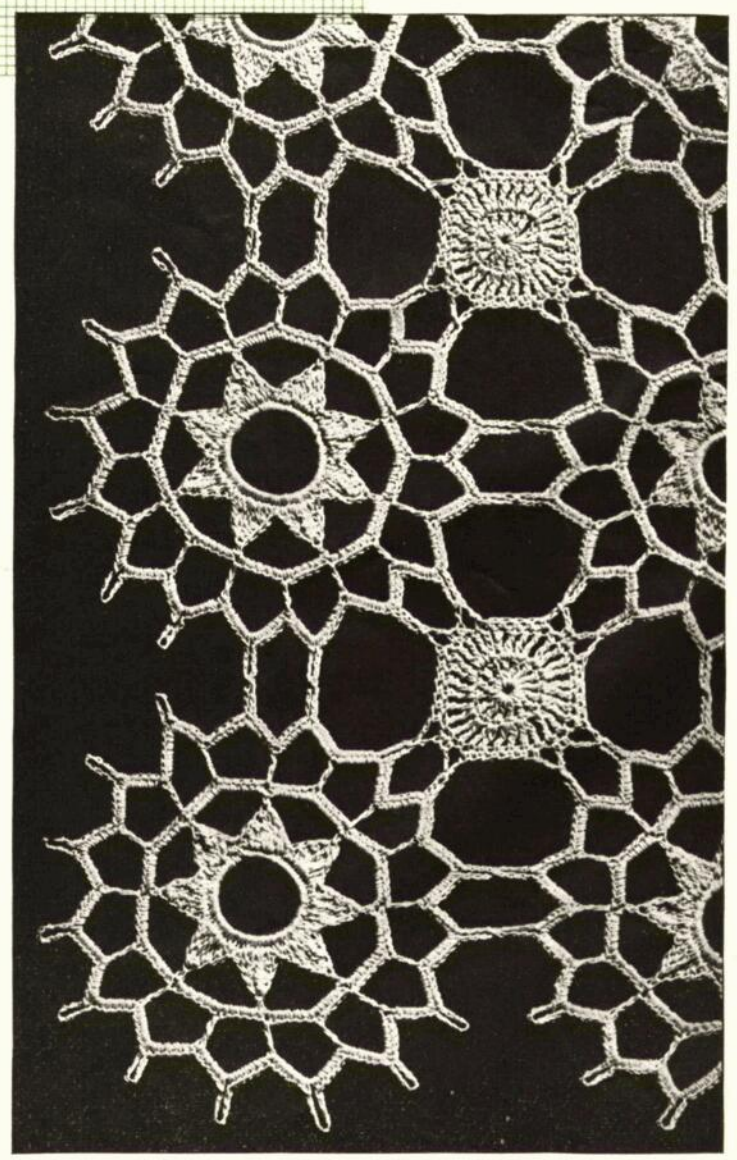
1er rang: 4 p. de ch., 15 s.b. dans l'anneau, joindre par 1 p.c. au 4e des 4 p. de ch.

2e rang : 4 p. de ch., 1 s.b. au même endroit que le dernier p.c., 2 s.b. dans chaque s.b. autour de l'anneau, joindre par 1 p.c. au 4e des 4 p. de ch. (32 s.b., 4 p. de ch. comptant pour 1 s.b.).

3e rang : 1 m.s. dans la s.b. suivante. 2 p. de ch., 1 p.c. dans le premier des 2 picots libres sur le motif, 2 p. de ch., 1 m.s. dans chacune des 2 s.b. suivantes. 2 p. de ch., 1 p.c. dans le 2e picot du même motif, 2 p. de ch., 1 m.s. dans les 6 s.b. suivantes, ★ 2 p. de ch., 1 p.c. dans le premier picot du motif suivant, 2 p. de ch., 1 m.s. dans chacune des 2 s.b. suivantes, 2 p. de ch., 1 p.c. dans le 2e picot du même motif. 2 p. de ch., 1 m.s. dans les 6 s.b. suivantes; répéter depuis ★ encore 2 fois, finir par 1 m.s. dans les 5 s.b. suivantes, 1 p.c. dans la première m.s. Casser le fil.

ASSEMBLAGE

Pour assembler, joindre 2 pointes de chaque motif à 2 pointes du motif contigu, laissant 2 pointes libres sur chaque motif, entre les joints, pour être remplies par les motifs de remplissage.
Laver, empeser et étirer.



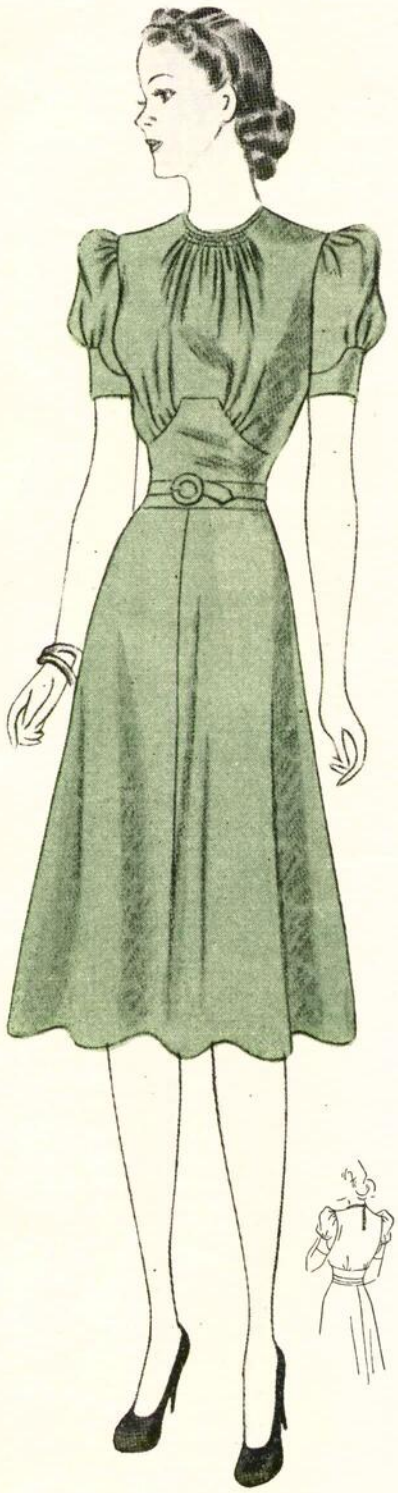
POUR LES JOURS FRAIS DE L'ÉTÉ

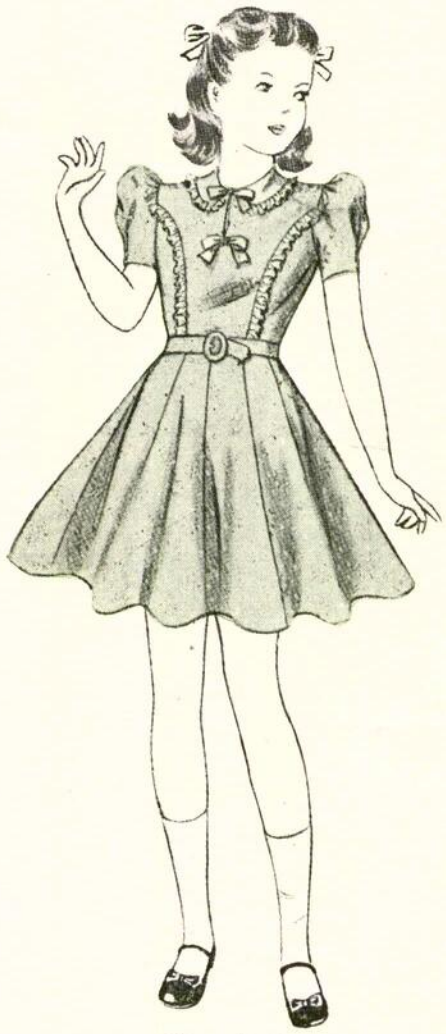
3457 — Blouse et jupe charmantes, gr. 12 à 20. Pour un 14 : la blouse, 1⅝ v. de 35″-39″ ou 1¼ v. de 44″. 3⅜ v. de ruban de ¾″ pour le col et les manches. Fermeture-éclair de 7″. La jupe, 2⅞ v. de 35″-39″ ou 1⅞ v. de 54″. Fermeture-éclair de 7″ pour la jupe. 20 cents.

3460 — Robe de fillette, gr. 6 à 14 ans. Pour un 10 : 2¾ v. de 35″ ou 2⅜ v. de 39″. 1⅜ v. de ruché de 1″. ⅞ v. de ruban de ⅝″ pour les boucles. Ceinture de votre choix. Fermeture-éclair de 8″. 15 cents.



Simplicity
3466





Simplicity
3460



Simplicity
3465

Simplicity
3467



Simplicity
3457

3465 — Robe distinguée, gr. 32 à 42. Pour un 36 : 3⅝ v. de 35″ ou 3½ v. de 39″. Fermeture-éclair de 9″. 20 cents.

3466 — Robe et bouffants de fillette, gr. 2 à 8 ans. Pour un 4 ans : 2 v. de 35″ ou 1¾ v. de 39″. 1⅜ v. de ruban de ¼″. Fermeture-éclair de 5″. Les bouffants, ¾ v. de 35″-39″. 15 cents.

3467 — Robe pratique, gr. 12 à 20. Pour un 16 : 3¼ v. de 35″ ou 3 v. de 39″. Fermeture-éclair de 9″. 25 cents.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 489 College St., Toronto, Ont.

POUR PASSER DE CHIC VACANCES

3420 — Robe amincissante, gr. 11 à 18. Pour un 13 : 3¼ v. de 35″ ou 3⅛ v. de 39″. ¼ v. de 35″-39″-44″ pour le collet. Fermeture-éclair de 9″. 20 cents.

3428 — Robe très élégante, gr. 12 à 20. Pour un 16 : 4 v. de 35″ ou 3⅜ v. de 39″. 3 v. de froncé de 1″. ⅜ v. de taffetas de 39″ou d'organdi de 44″ pour les manches. Fermeture-éclair de 9″. Ceinture de votre choix. 20 cents.

3437 — Robe pratique, gr. 12 à 20. Pour un 20 : 4 ⅛ v. de 35″ ou 3⅝ v. de 39″. Fermeture-éclair de 9″. 25 cents.



Simplicity
3420



Simplicity
3445



Simplicity
3437



Simplicity
3428

3442 — Jolie robe d'enfant, gr. 6 à 14 ans. Pour un 8 ans : la robe, 2⅛ v. de 35″ ou 2 v. de 39″. La blouse et les poches : 1 v. de 35″-39″ ou ⅞ v. de 44″. ½ v. de ruban de ¼″ pour la boucle. ¼ v. de taffetas de 39″ ou d'organdi de 44″ pour les manches. 15 cents.

3445 — Robe sportive, gr. 10 à 20. Pour un 10 : 2¾ v. de 35″. ½ v. de 35″ de contrastant pour collet et blouse. Ceinture de votre choix. ⅛ v. de mousseline pour les manches. Fermeture-éclair de 14″. 15 cents.



Simplicity
3442

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 489 College St., Toronto, Ont.

LE COEUR ENCHANTÉ

(Suite de la page 28)

— Vous dites comme moi, lorsqu'on m'a raconté l'aventure. Garder un mari pareil, qu'on connaît à peine, qu'on ne sait où trouver, qui s'est moqué de vous, qui vous a ridiculisée, bafouée, abandonnée, volée . . . Il faut être vraiment trop bête . . . ou alors . . .

— Ou alors ? répéta Mademoiselle Vincent.

D'un coup d'œil félin Josette remarqua le frémissement presque imperceptible de la portière placée au seuil du cabinet de travail de Michel. D'un ton tout à fait natuel elle lança à très haute voix.

— Alors . . . il faut l'aimer d'une façon vraiment . . .

Mais une sorte de rugissement lui coupa la parole.

Sortant de sa cachette Michel se ruait sur elle, si rouge, si exalté qu'elle leva son coude comme pour se protéger contre une violence.

— Tu mens ! cria-t-il. Tu mens méchamment comme une petite misérable que tu es. La beauté et la pureté de cette malheureuse enfant ont excité ton innommable jalousie au point de te pousser aux plus odieuses calomnies. Va-t-en ! Je ne veux pas te voir un jour de plus sous mon toit !

Quand la jeune fille, bouleversée, se fut enfuie dans sa chambre afin d'y faire ses bagages, Mademoiselle Vincent s'approchant de son neveu qui s'était écroulé dans un fauteuil, lui dit doucement.

— Michel! Michel . . . Quelle maladresse ! Tu viens de faire une ennemie mortelle à cette pauvre petite Jacquemine, déjà si malheureuse !

Il releva un front éclairé et se suspendant à sa main sèche et douce :

— Ah ! N'est-ce pas, ma Tante, qu'elle est injustement calomniée et que sa pureté, sa loyauté peuvent seules égaler son malheur, n'est-ce pas que cette petite misérable a menti, n'est-ce pas qu'elle m'aime ?

Car, déjà le poison avait fait son œuvre dans son esprit et il avait besoin qu'on lui affirmât ce qu'il avait pourtant lu dans les yeux de Jacquemine, pour continuer d'y croire !

•

Mademoiselle Vincent ne se trompait pas. A peine Josette eut-elle quitté Kersac de quinze jours, sur un serment de haine, qu'un billet anonyme y apporta à nouveau le trouble et le désarroi.

Ivre de rage Michel lut :

« Ceux que la bonne entente du jeune ménage Raveau pourrait intéresser n'ont qu'à se rendre à Monte-Carlo où il leur sera facile de voir la belle Jacquemine qui s'est empressée d'aller y retrouver son mari, dès qu'elle eût appris qu'il s'y trouvaient . . . sans doute pour tenter de reprendre la conversation là où il l'avait laissée le soir de leur mariage.

UN AMI DÉVOUÉ »

— Ce n'est pas vrai ! rugit Michel.

Mais le soir même il faisait ses valises.

DEUXIEME PARTIE

Chapitre Premier

JAMAIS Monaco n'avait été plus féerique dans sa joliesse de décor d'opérette. Jamais à ses pieds Monte-Carlo ne s'était étendu sur une mer plus intensément bleue, avec les silhouettes fines de ses yachts somptueux dans le port et, à l'extrême pointe gauche de la baie la piscine verte comme une émeraude du Monte-Carlo Beach.

Jamais la montagne qui élève derrière les deux villes célèbres parmi les lieux de plaisir, l'opposition de son austère beauté, ne s'était parée de nuances aussi riches et chaudes.

Jamais le ciel n'avait été plus pur, plus lumineux, sur ce pays de rêve.

Et pourtant, pourtant, comme elle s'intéressait peu à tout cela, cette jeune voyageuse qui, chargée d'une valise légère sortait de la gare d'un air préoccupé.

Toute désemparée, semblait-il, elle héla une voiture et se fit conduire dans un hôtel relativement modeste, à côté des palaces somptueux, mais correct et confortable.

Retirée dans sa chambre elle ne songea même pas à dîner.

Elle semblait en effet pressée de revêtir une robe du soir élégante ; mais très jeune fille de coupe et taillée dans un crêpe blanc qui affinait sa taille menue mais faisant ressortir l'élégance et la perfection de sa silhouette gracile.

Bien peu coquette cependant, elle revêtait la jolie toilette sans un regard vers la glace, comme s'il s'agissait d'un uniforme nécessaire, distraitement, et sans hâte.

Puis elle coiffa discrètement ses jolis cheveux blonds, posa sur ses épaules une cape blanche, et ayant fait appeler une voiture elle se fit conduire directement au casino.

Pendant le court chemin elle demeura fébrile, les mains crispées l'une contre l'autre, les lèvres pâlies par une angoisse qu'elle parvenait mal à dominer. Au moment où la voiture s'arrêta devant l'édifice où s'engloutissent tant de fortunes, où se perd tant d'honneur, où se consacrent tant de ruines, elle porta les mains à son cœur, comme si elle craignait de le sentir se rompre.

Mais par un effort de volonté dont on eut cru incapable cette femme, si fragile qu'elle semblait encore une enfant, elle parvint à vaincre la défaillance rapide de tout son être, et, figeant sur ses lèvres un sourire un peu crispé, elle gravit les degrés du temple de la folie.

N'ayant jamais fréquenté les casinos, elle pensait entrer directement dans les salles de jeux et elle atteignit la porte du hall avec une assurance relative.

Mais là, une surprise pénible l'attendait. Un huissier, galonné comme un général, correct comme un notaire, l'arrêta avec un regard de surprise.

— Pour entrer — dans les salles, il faut demander une carte au commissariat, Mademoiselle.

Il désignait une pièce qui ressemblait à une salle de banque, avec derrière son comptoir circulaire, les visages impassibles des commissaires, au-dessus des plastrons blancs de leurs habits.

La jeune voyageuse pénétra dans cette salle d'un pas mal assuré. Elle hésita une minute, puis piqua droit sur celui des commissaires qui, au-dessus de sa cravate blanche, montrait un visage moins rébarbatif que les autres.

— C'est pour une carte, Monsieur, expliqua-t-elle devant sa mine stupéfaite. Je voudrais entrer dans la salle de baccara et on m'a dit qu'il fallait . . .

Il la dévisageait avec une sorte de réprobation. Enfin, il articula ;

— Vous m'exuserez, Mademoiselle, si je me permets de vous demander votre âge ?

(Lire la suite page 39)

Connaissez-vous bien Hollywood ?



Elle ne peut s'asseoir ! C'est en s'appuyant sur des planches capitonnées et inclinées que se reposent les vedettes de l'écran . . . afin de ne pas froisser leurs jupes. Et pour éviter certains contours révélateurs, les élégantes de Hollywood font comme *la plupart* des femmes . . . elles choisissent les serviettes périodiques Kotex ! Grâce à leurs bouts plats et amincis, les Kotex ne trahissent pas leur présence . . . comme il arrive dans le cas de serviettes à bouts volumineux.



Ne vous alarmez pas ! Cette ligne d'horizon est une simple toile de fond . . . le parapet est à trente pouces seulement du plancher du studio ! La sécurité des vedettes est la première considération des producteurs de films. Et votre *sécurité* est le premier souci des fabricants de Kotex ! Ainsi—pour vous donner une plus grande marge de sûreté—une sorte *améliorée* de matériel résistant à l'humidité est maintenant placée entre les plis moelleux de toute serviette Kotex.



On s'évertue à accentuer la sveltesse des vedettes . . . car l'appareil tend à leur prêter un embonpoint qu'elles ne possèdent pas ! Les dessinatrices font donc usage de plis pour éviter tout soupçon de volume. La Kotex est conçue d'après le même principe. Faite de *plis* moelleux (avec plus de matériel où il est requis . . . et moins aux points secondaires de la serviette). La Kotex fait mieux . . . *elle est moins volumineuse* . . . que les serviettes à remplissage libre et taponné !

A Hollywood—comme dans votre ville—les bas se vendent en 3 longueurs différentes... Et Kotex, en 3 dimensions différentes: *Junior*—*Régulière*—*Super* ! Vous pouvez donc avoir la dimension qui *vous* convient exactement ! (Ou bien vous pouvez changer de dimension pour répondre aux besoins de différents jours !) Achetez les trois dimensions de Kotex, ce mois-ci . . . et vous connaîtrez un confort véritable ! Pourquoi pas ? *Les 3 dimensions se vendent au même bas prix !*



•

"C'est à peine si vous avez conscience de porter la Kotex"

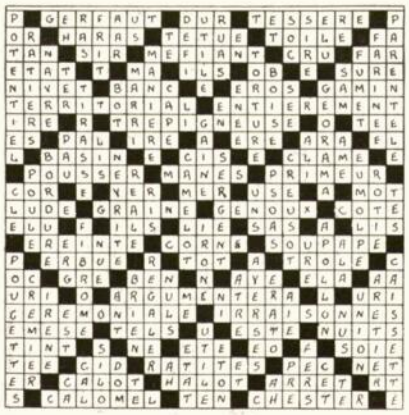
Marque déposée

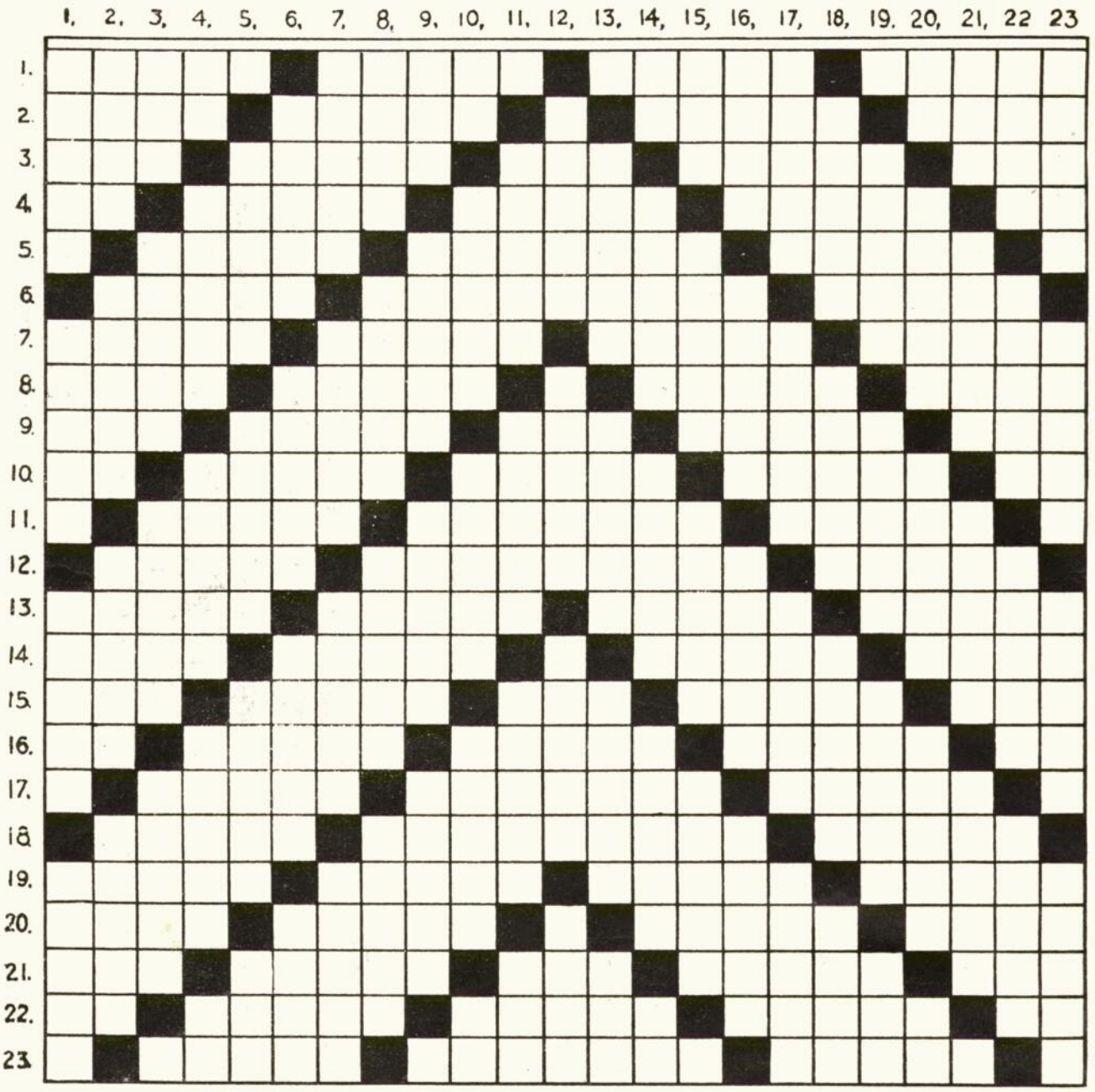
ÉPROUVEZ SA NOUVELLE DOUCEUR . . . ÉPROUVEZ SA NOUVELLE SÛRETÉ . . . COMPAREZ SES NOUVEAUX BOUTS PLUS PLATS

Les Mots Croisés de "La Revue Populaire"

GRANDE SERIE — No 46

Solution du problème dû mois dernier.





HORIZONTALEMENT

1. Acarien parasite des volailles. — Pastel des teinturiers qui donne une couleur bleue. — Chapeau haut de forme, monté sur ressorts. — Protozoaire microscopique des eaux douces et salées.
2. Dieu de la guerre. — Vêtement de femme, ample et sans manche. — Arme à feu. — Mouvement subit avec effort.
3. Colère. — Se dit d'un jour de fête religieuse ou civile. — Ferme dans le midi de la France. — Bout d'une pièce de bois. — Titre anglais.
4. Démonstratif. — Os de la cuisse. — Ancienne mesure de capacité. — Réa d'une poulie (mar.). — Sans ornements.
5. Chez les Romains, âmes des morts considérés comme divinités. — Nom italien de la fièvre paludéenne. — Empereur romain de 54 à 68.
6. Danger, risque. — Polythéisme des premiers chrétiens. — Sorte de balai.
7. Mammifère carnassier de l'Inde. — Opéra-comique de Massenet. — Fabuliste grec. — Navigateur d'origine vénitienne (1451-1498).
8. Manière d'être. — De faibles dimensions. — Principe de tout nombre. — Masse de neige durcie.
9. De peu de valeur. — Unité de mesure de longueur. — Débit de boissons. — Planète. — Interjection.
10. Préfixe. — Grêle, mince, menu. — Petite embarcation non pontée. — Ce qui demeure d'un tout. — En les.
11. La plus petite des Cyclades. — Variété de chien barbet. — Fleuve de France.
12. Creuser, miner. — Tache colorée sur un fond de couleur différente. — Sentier.
13. Exprimer sa peine. — Chant babillard de quelques oiseaux. — Formé par l'éducation. — Ch.-l. de c., arr. de Draguignan.
14. Rivière d'Arménie. — Ville de Belgique. — Bois noir, dur et pesant. — Qui fait preuve de snobisme.
15. A moi. — Nigaud. — Roue à gorge. — Vain, fier. — Genre de loranthacées.
16. Carte à jouer. — Garnir en général. — Genre de mollusques lamellibranches. — Instrument qui sert de hache et de marteau. — Terminaison.
17. Détériorer. — Peur, appréhension. — Extrême blancheur (fig.).
18. Appartiendrez. — Mannequin monté sur un pivot. — Capitale de la Corée.
19. Mouvement de l'âme qui aspire à la possession d'un bien. — Plume légère. — Partie extérieure de la bouche. — Apres au toucher.
20. Nom donné à l'Irlande. — Séparer, choisir parmi plusieurs. — Le même que le quatrième du treize horizontal. — Fort délié, fort mince.
21. Action de lancer. — Genre d'oléacées. — Terroir où croît une chose. — Petit ongle pointu derrière le pied du coq. — Sainte (abr.).
22. Toi. — Amas de brouillard, suspendus dans l'atmosphère. — Fille de Jupiter et de Latone. — Fille de Bélus, roi de Tyr. — Du verbe avoir.
23. Puissance physique. — Fourche à trois dents, emblème de Neptune. — Apporté en naissant.

VERTICALEMENT

1. Linge bénit qui couvre le cou et les épaules du prêtre à la messe. — Mouvement de croissance des marées. — Cépage noir cultivé dans la Côte-d'Or. — Ce qu'on doit.
2. Qui n'est pas commun. — Chaussure contre la boue. — Fille de Saturne et de Cybèle. — Suite ininterrompue.
3. Volonté. — Corps simple doué d'un éclat particulier. — Ville de la Syrie. — Etre couché.
4. Premier en son genre. — Ecrivain et moraliste français né à Bourg (1596-1646). — Propos. — Qui appartient à la mer. — Lac du Soudan.
5. Lieu pour serrer les foins. — Mélanger. — Se heurter. — Fourrure (en anglais).
6. Ville de Lituanie. — Genre de poissons acanthoptères. — Ch.-l. de c., arr. de Digne. — Peur.
7. Elexir composé de cannelle de safran et de muscade. — Produit par le croisement de races différentes. — Consacrer au culte. — Grand filet pour la pêche.
8. Confondre en un. — Celui qui fait paître des troupeaux. — Couvrir de pain émietté. — Se dit des objets disposés cinq par cinq.
9. Saison. — Habitude bizarre. — Publiciste français né à Dijon. — Fermentée dans la cuve.
10. Article contracté. — Argent caché. — Petit couteau de poche. — Demander avec instance. — Ce qui est dû à quelqu'un.
11. Ville d'Italie. — A l'usage de tous. — Qui annonce de la gaieté. — En deçà.
12. Chose exquise. — Genre de graminées. — Consacré. — Trace. piste des bêtes.
13. Sorte de laine d'Espagne. — Grande masse de pierre. — Qui ne dure qu'un an. — D'une seule couleur.
14. Arbre vert. — Enchaînement. — Une des îles Shetland. — Canal qui conduit l'eau de la mer dans les marais. — Pronom.
15. Point où l'on vise. — Côté d'où descend un cours d'eau. — Nom donné à la région ténébreuse de l'Enfer. — Tache sur la peau.
16. Consommer par l'usage. — Observer. — Air libre. — Facteur d'instruments de musique français né à Strasbourg (1752-1831).
17. Autrement. — Différentes parties d'une habitation. — Bref. — Instrument, ustensile.
18. Donner des éloges. — Anneaux de cordage. — Pronom personnel. —Eau chargée d'acide carbonique.
19. Ch.-l. de c., arr. d'Agen. — Canal qui conduit l'eau de la mer dans les malais salants. — Soutirer. — Au bout de peu de temps.
20. Moi. — Monnaie d'or de la Perse. — Ville d'Irlande. — Action d'égoutter. — Conjonction.
21. Pronom. — Inventeur de la dynamite. — Etendue d'eau peu profonde. — Prêtre français (1610-1680.)
22. Eau dans laquelle on se baigne.— Etoiles qui augmentent subitement d'éclat. — Débarrasser les étoffes des nœuds. — Qui se fait avec lenteur.
23. Large sillon. — Maréchal de France. — Agent de la force publique, en Italie. — Humeur aqueuse qui sort par les pores de la peau.

(Suite de la page 37)

Stupéfaite de cette question à laquelle elle était loin de s'attendre, elle lança étourdiment :

— Vingt ans, Monsieur ; mais je ne vois pas . . .

Le visage froid se fit plus impénétrable encore.

— Je regrette mille fois, mais je ne puis vous délivrer de carte, Mademoiselle.

— Oh ! fit-elle déçue ; mais pourquoi ?

— L'entrée des salles est rigoureusement interdite aux mineures pendant le jeu. Si c'est en simple visiteuse vous pouvez venir un matin entre huit et neuf heures.

Toute rouge, elle s'énerva, prête à pleurer de déception.

— Je ne savais pas . . . Mais vous vous méprenez, Monsieur, je ne viens pas pour jouer. Je voulais seulement parler à une personne qui se trouve dans la salle . . .

— Impossible tous nos regrets.

— Mais Monsieur, je vous jure que je ne resterai qu'un instant.

— Mademoiselle, il est inutile d'insister. La consigne est inflexible.

— Oh ! balbutia la jeune fille désemparée. Quelle malchance ! Que vais-je faire ?

Elle ne savait plus quelle contenance tenir. L'effort avait été déjà énorme pour sa timidité innocente d'oser venir jusqu'ici et, maintenant, si près du but, il lui fallait renoncer, partir sans avoir obtenu ce qu'elle voulait !

Une buée de larmes ternit son beau regard désolé.

Et puis, il lui semblait lire dans le regard du commisaire une ironie insultante. Et elle ne savait plus comment partir, sortir de cette salle où tous semblaient la considérer avec suspicion et mépris.

Elle fit quelques pas en chancelant. Mais soudain une voix autoritaire et bien connue la cloua sur place.

— Pardon. Il y a ici une erreur absurde. Madame est mariée . . .

D'un bond elle s'était retournée. Tremblante de stupéfaction elle contemplait Michel droit devant elle, élégant dans son habit noir impeccable. Mais le premier regard qu'elle croisa avec lui éteignit toute sa joie tremblante et folle. Sur le visage de l'écrivain une expression de froideur et presque de colère répondait seule à l'émotion de Jacquemine. Elle balbutia, affolée par cette présence inexplicable.

— Vous . . . Vous ici ?

D'un regard froid et autoritaire il l'interrompit et, s'inclinant avec une correction glacée.

— Voulez-vous me permettre d'expliquer la méprise dont vous êtes victime ? Je vous conduirai ensuite où il vous plaira d'aller . . .

Et sans lui accorder un regard plus doux il se tourna vers le commissaire.

— Madame Antoine Raveau désire aller retrouver son mari qui se trouve dans la salle de baccara.

Le commissaire s'inclina et son visage exprima que ce nom lui était bien connu.

— Cela change complètement la situation, en effet. Voici votre carte *Madame*, dit-il en appuyant sur le dernier mot avec un sourire discret. Veuillez l'accepter avec toutes nos excuses. Mais . . . une telle jeunesse . . . et la consigne est si sévère, que ne vous ayant jamais vue avec Monsieur Raveau . . .

D'un ton coupant Michel arrêta le flux de paroles obséquieuses.

— Veuillez aussi établir une carte à mon nom, dit-il sèchement en tendant une carte d'identité.

Au nom déjà célèbre l'amabilité du commissaire se nuança de respect. Il se hâta de satisfaire le désir de l'écrivain et se perdait encore en excuses et en formules de politesses lorsque Michel, coupant court, prit le bras de Jacquemine pour l'entraîner dehors.

Ils se retrouvèrent dans le hall où le va-et-vient des joueurs et une foule élégante les isolaient mieux que la pire solitude, sans avoir encore bien repris le contrôle d'eux-mêmes.

— Vous ! Vous ici . . . répéta Jacquemine en levant vers lui des yeux qu'éclairaient une insoutenable lumière.

Mais elle ne rencontra pas ceux de Michel qui, âprement, presque douloureusement, avec une surprise anxieuse et admirative, enveloppaient sa silhouette si nouvelle pour lui, cette silhouette caressée, enveloppée d'une robe élégante et décolletée, silhouette de femme jeune, jolie, séduisante . . .

Jamais il ne l'avait vue ainsi parée, habillée, ou plutôt déshabillée par cette robe du soir liliale. Et elle lui semblait si belle soudain qu'il éprouva une jalousie folle, insensée, plus douloureuse encore que celle qu'il avait ressentie tout à l'heure en la reconnaissant ici, à la porte de cette salle où elle venait retrouver son mari . . .

Car elle venait le retrouver, il ne pouvait y avoir de doute. Eut-il encore voulu espérer le contraire, malgré toute évidence, cela lui eut été interdit par l'attitude de Jacquemine même : elle n'avait pas protesté tout à l'heure lorsqu'il avait affirmé au commissaire qu'elle venait retrouver son mari.

Cette pensée, cette certitude renversant soudain tous ses rêves, tous ses espoirs, toute sa confiance envahissaient son être d'une telle tourmente de sentiments qu'il n'en fut pas absolument maître une minute, lui l'homme impassible.

— Sortons ! dit-il violemment bien qu'à voix basse, en la saisissant par le bras pour l'entraîner vers la porte qui donnait sur les jardins.

Elle résista un peu, stupéfaite, presque apeurée.

— Mais . . . mais alors pourquoi demander ces cartes ?

D'une voix sourde, rauque, étrange, il murmura :

— J'ai absolument besoin de vous parler, avant tout ! Dans les jardins nous serons seuls, tranquilles . . . Venez !

Autoritaire comme toujours il l'entraînait. Mais dans ses ordres Jacquemine ne retrouvait plus la douceur de Kersac, et dans sa voix les caresses qui pendant si longtemps l'avait adoucie pour elle.

Frémisante d'émotion et de crainte elle avait l'impression de vivre dans un rêve. Comment Michel se trouvait-il ici en même temps qu'elle ? Comment savait-il qu'Antoine s'y trouvait aussi et qu'elle venait le retrouver ? Pourquoi surtout avait-il cette attitude glaciale, pleine de rancune et d'accusation. Était-ce de sa fuite de Kersac qu'il lui en voulait si cruellement ?

Elle se rendait bien compte qu'elle avait dû le faire souffrir et un élan de remords et de tendresse la pressa soudain un peu plus près de lui.

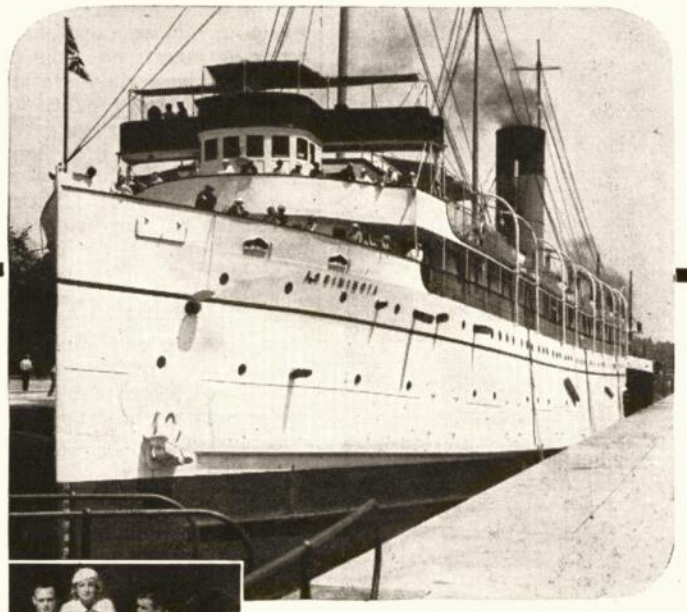
Il sentit contre le sien le frémissement du bras nu sous la cape blanche et son cœur battit plus vite. Mais raidi dans son attitude hostile, il demanda simplement :

— Vous n'aurez pas froid ? La nuit est très douce.

La nuit était en effet d'une douceur embaumée et un peu grisante dans les jardins qui descendent devant le casino suspendus en terrasses au-dessus de la Méditerranée.

— Non, balbutia-t-elle, je n'ai pas froid ; mais je suis si émue, si stu-

Faites une Croisière sur les
GRANDS LACS





● Pour vos vacances, cet été, faites une croisière sur les vastes mers intérieures du Canada—les lacs Huron et Supérieur — à bord d'un luxueux vapeur du Pacifique Canadien. La cuisine est excellente, les cabines confortables, le service parfait et les amusements variés. C'est une croisière océanique en miniature.

• A COMPTER DE $40 •

De Port McNicoll ou Owen Sound à Fort William et retour

Le vapeur "Manitoba" quitte Port McNicoll et Owen Sound chaque lundi, du 8 juillet au 26 août inclusivement.

Ces croisières du "Manitoba" sont agréables et variées. Vous naviguez sur les lacs Huron et Supérieur, passez au nord de l'île Manitouline, traversez le canal du Sault-Ste-Marie et atteignez finalement Fort William. Au retour, le vapeur suit la même route.

5 JOURS INOUBLIABLES — À COMPTER DE $50

Croisières circulaires de Port McNicoll à la tête des Lacs et retour

Chaque mercredi par le "KEEWATIN"

Chaque samedi par l'"ASSINIBOIA"

du 15 juin au 11 septembre inclusivement,

y compris un jour et demi à Fort William et Port Arthur —5 heures au Sault-Ste-Marie

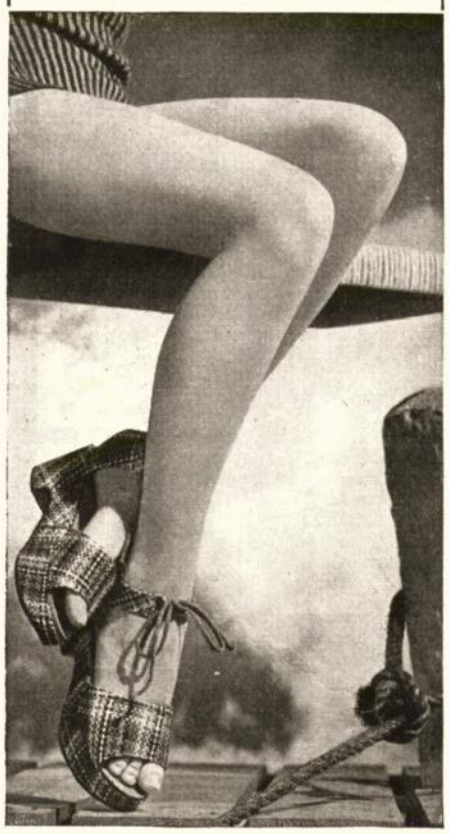
Tous renseignements de votre agence de voyages ou du



Pacifique Canadien

Ayez toujours des chèques de voyageurs des Messageries du Pacifique Canadien.

Tout le monde VOIT VOS JAMBES !



ENLEVEZ LES POILS SUPERFLUS

de cette façon facile et rapide !

Pour être jolies... douces, attrayantes et féminines... les jambes ne doivent pas avoir de poils ! Conservez le *charme* de *vos* jambes et de *vos* bras. Comme des millions de femmes, enlevez les vilains poils superflus — par la méthode facile de NEET.

NEET est la célèbre crème que vous étendez sur les poils superflus... et que vous lavez ensuite à l'eau. C'est *tout*. NEET enlève les poils rapidement et sans douleur — laissant votre peau douce comme du satin.



NEET *vous laisse les jambes comme du velours*

Pas de poils coupés

Avec NEET, plus de poils coupés qui peuvent briser vos bas, et aucun danger de vous érafler la peau. Pour porter les nouvelles jupes courtes, il faut plus que jamais des jambes parfaites. Avec ou sans bas... *vos jambes paraissent mieux si elles n'ont pas de poils.* Procurez-vous NEET *aujourd'hui !* En vente dans les pharmacies et les magasins à rayons. Tube d'essai en vente dans les bazars.

MAINTENANT le NEET MODERNISÉ EST AGRÉABLEMENT PARFUMÉ !

Neet

péfaite. Je voudrais savoir comment...

Ils se trouvaient à ce moment suffusamment isolés de tous les autres promeneurs par un massif d'arbustes exotiques. Il s'écarta d'elle vivement, et d'une voix où perçait enfin librement la colère et l'accusation.

— Ah ! Non, ne renversons pas les rôles ! Est-ce à vous de questionner ? N'est-ce pas moi qui suis en droit de vous demander pourquoi vous êtes ici ?

Il ne lui laissa pas le temps de répondre et poursuivit, d'une voix âpre et douloureuse.

— D'ailleurs à quoi bon... Est-ce que je ne le sais pas ? Il est aussi inutile pour moi de questionner que pour vous de mentir une fois de plus !

— Moi ! s'écria-t-elle stupéfaite et indignée. Moi, mentir ? Comment pouvez-vous oser...

Mais, presque brutalement il posa la main sur son bras.

— Taisez-vous ! Chacune de vos parole m'est une brûlure ! Plus bas, moins durement, il continua :

—Je vous ai crue si sincère, si pure, si loyale... Je vous ai crue, je vous ai plainte quand vous m'avez dit que vous haïssiez cet homme, je n'ai plus songé qu'à vous en délivrer, à conquérir votre bonheur et votre liberté.

Sa voix tomba puis se fit plus grave, plus douloureuse pour prononcer lentement comme un reproche.

— Ainsi vous êtes venue le retrouver ?

— Oui, fit-elle d'une voix tremblante : mais...

— Vous êtes venue le retrouver ! Après ce que vous m'avez confié, ce que vous m'avez laissé dire, ce que vous m'avez dit vous-même ! Ah ! Vous vous êtes bien jouée de moi, misérable petite coquette...

— Moi ! fit-elle affolée ; mais je vous jure !

— Ah ! A quoi bon maintenant ! Je ne vous croirai pas, je ne vous croirai plus, jamais, jamais... Tout en vous n'est que mensonge et tromperie. Vous n'êtes comme les autres femmes qu'un petit monstre de duplicité et de fourberie. Un monstre adorable et cruel qui s'est amusé follement à me troubler le cœur, à m'affoler pour mieux me faire souffrir ensuite ! Mais pourquoi, pourquoi, vous moquer ainsi ? Vous pensez peut-être le reconquérir, pauvre innocente! Mais avez-vous donc une seconde fortune à lui offrir, pour qu'il consente à vous jouer la comédie de l'amour pendant le temps nécessaire à la dilapider ?

Les paroles passaient méprisantes, haineuses sur les lèvres desséchées par la fièvre. Incapable de les retenir, Michel l'était encore plus de les prononcer. Toute sa rancœur, tous ses désespoirs s'exhalaient invinciblement en un flot presque dément. Atterrée, Jacquemine comprenait bien plus à son manque de mesure qu'aux paroles mêmes qui lui échappaient, combien il était ravagé par le doute.

Et ce fut certes bien plus par pitié pour lui que pour se défendre contre ses accusations qu'elle protesta.

— Vous avez cru cela ? Vous avez cru cela ? Vous avez pu croire que c'était pour cela que je suis ici ?

— Et pourquoi serait-ce, demanda-t-il haletant en cherchant à lire sur son visage dans l'obscurité qu'argentait le rayon laiteux de la lune. Pour quelle autre raison seriez-vous accourue ici aussitôt que vous y avez connu sa présence ?

— Vous n'en voyez vraiment aucune autre ? demanda-t-elle très douce soudain.

— Que voulez-vous insinuer encore ? demanda-t-il encore méfiant mais moins raidi dans sa colère. N'essayez plus de me tromper. Je sais maintenant que ce n'est pas moi que vous aimez...

— Ainsi reprit-elle plus stupéfaite qu'indignée. vous avez pu croire que j'aimais Antoine Raveau ?

— Comment voulez-vous que je puisse croire autre chose ? Pour quelle autre raison valable refuseriez-vous de faire rompre et annuler le mariage illusoire qui vous lie à cet homme dont vous avez eu à souffrir la pire humiliation, après la plus honteuse escroquerie ? Pour quelle raison le poursuivriez-vous jusqu'ici ? Pourquoi fuiriez-vous l'amour d'un homme probe et honnête ? Pourquoi refuseriez-vous de donner aucune explication à cette conduite illogique et contradictoire ?

Jacquemine pressa son front d'une main tremblante.

— Oui, oui... Maître Lureau avait raison ; je me suis conduite d'une façon enfantine ! J'ai voulu garder secret le motif que je croyais, que *je crois toujours* avoir de ne pouvoir m'affranchir de ce mariage odieux. J'ai eu tort !

Un frémissement agita Michel. Dans l'ombre il saisit le bras de Jacquemine, nu sous la cape blanche, et il le serra doucement.

— Jacquemine ? Est-ce bien vrai ? Ne cherchez-vous pas à me leurrer d'un nouveau mensonge ? Ce mariage vous est vraiment odieux ?

— Ah ! s'écria-t-elle, il me l'était déjà avant de vous connaître avant de... mais maintenant il m'est devenu insupportable !

— Oh !... Jacquemine... soupira-t-il apaisé par un nouvel espoir que faisait naître la voix frémissante. Est-ce vraiment pour moi...

— Que je souhaiterais de toutes mes forces en être affranchie ? dit-elle ardente. Oh ! Comment pouvez-vous encore en douter ?

— Ma chérie, balbutia-t-il illuminé. C'était donc bien vrai ce que vous m'avez dit à Kersac... que, si vous étiez libre vous consentiriez peut-être un jour à m'aimer, moi et nul autre au monde ?

— Oh ! fit-elle douloureuse. Vous avez pu croire que je mentais !

Ces quelques mots étaient pour Michel le plus éloquent des aveux. D'une geste enveloppant et tendre il attira contre lui le buste frissonnant dans l'ombre complice et, enfin, il osa poser sur le front qui se posait sur son épaule, un timide baiser.

— Jacquemine, soupira-t-il. Ma fiancée chérie...

Mais déjà ressaisie après ce bref moment d'abandon elle se redressait, le repoussant de ses deux mains tendues.

— Non, non, je n'ai pas le droit ! Je suis la femme d'un autre...

Il la retint, avec une tendre autorité et sa voix se fit grondeuse.

— Mon enfant chérie, ces scrupules ne vous sont plus permis. C'est votre fiancé, votre futur mari qui vous les interdit, vous entendez... Maintenant que je sais que vous m'aimez et que cet homme vous fait horreur, rien ne m'empêchera de vous faire rendre votre liberté...

— Et cependant, murmura-t-elle gravement en se redressant si je vous disais que je n'ai pas le droit de la reprendre... si je vous en donnais la preuve ?

— Rien au monde ne peut vous obliger, ma pauvre petite fille, à demeurer liée légalement à cet homme qui est pour vous un étranger, un ennemi...

— Si, fit-elle plus gravement encore : un serment !

Il tressaillit.

— Un serment fait devant la croix sur la tombe de ma mère ! Croyez-vous, Michel, vous, l'homme de toutes les droitures, de tous les devoirs, que je pourrais faillir à un tel engagement ?

— Jacquemine, je ne puis comprendre ainsi... expliquez-vous pour l'amour de Dieu !

— C'est bien, murmura-t-elle. Je vais vous dire la vérité absolue et entière, telle que je me suis refusée à la confier à qui que ce soit : Michel, je vous ai dit que j'avais épousé Antoine Ravaux parce qu'une lettre écrite par maman à son lit de mort me le désignait comme le fiancé désiré par elle pour moi... Cette lettre, pour comprendre mes scrupules et tout au moins les admettre... cette lettre, il faut que vous la lisiez. Venez, venez...

Fébrile, elle l'entraînait vers un lampadaire électrique qui, un peu plus loin, éclairait directement un banc placé en face de la Méditerranée murmurante.

D'un petit sac en perles, elle sortit un portefeuille et avec mille précautions en tira une lettre dont le papier jauni et les pliures usées disait combien elle avait du être lue, relue et couverte de larmes.

Avec quelques difficultés, il en prit connaisance.

« Ma bien aimée petite fille, puisque le sort m'arrache à toi si cruellement avant que j'aie pu assurer ton avenir, le préserver de toute embûche, j'ai songé qu'il me restait un dernier devoir à accomplir après t'avoir confiée à l'honnête homme que sera ton tuteur, à la tendre amie qui est ta marraine... Je pense aux années qui viendront et qui feront de toi une femme. Je voudrais, ma fille chérie, que cette femme que je ne connaîtrai pas, soit heureuse ; mais je voudrais surtout qu'elle le fût d'un bonheur qui a été le mien, qui est celui de toute créature de devoir et de tendresse ! *Je veux* que tu te maries, ma petite Jacquemine. Tu *dois* me donner cette suprême consolation d'accomplir le vœu que je forme au seuil de la mort. Je tremble à la pensée que tu puisses lier ton destin à un être qui n'en soit pas digne absolument, complètement, car, et c'est ici que j'ai la chose la plus grave à te dire, mon enfant, quel que fut cet homme, quelle que puisse être son indignité, je ne te reconnaîtrais jamais le droit de séparer vos deux destinées ! »

Michel s'interrompit car il comprenait soudain que cette phrase contenait l'arrêt de son destin.

— Mais, s'écria-t-il, votre mère ne pouvait pas prévoir, elle ne pouvait pas soupçonner...

— Lisez, dit seulement la jeune fille d'une voix brisée.

« D'autres te diront, ma petite fille, que certaines situations autorisent la femme à reprendre tout ou partie de son indépendance, que certaines unions peuvent être brisées, annulées, sans crime... N'oublie jamais que si tu les écoutes, tu iras contre la suprême volonté d'une morte qui est ta mère ! J'ai eu un frère, Jacquemine. Il a abandonné sa malheureuse jeune femme et son enfant. Mais je suis certaine que si celle-ci n'avait pas à son tour consacré leur désunion en demandant la séparation légale, le malheureux ne serait jamais tombé aussi bas qu'il a roulé. L'idée que son nom était partagé par une innocente l'aurait peut-être retenu, guidé, relevé. Ma fille, souviens-toi que je fais retomber le poids de la déchéance de ce frère si léger sur la conscience de celle qui ayant accepté d'être sa compagne « pour le meilleur et pour le pire » a déserté son poste et au lieu de tendre tous ses efforts à régénérer celui dont la loi et l'Eglise avaient fait son époux, l'a abandonné à son sort, à sa dégradation ! Jacquemine, lorsqu'on accepte de partager le nom d'un homme on accepte en même temps un de-

voir vis-à-vis de cet homme, de ce nom ! Ce devoir veut que tout soit tenté pour sauver l'un et l'autre s'ils sont menacés.

« C'est pourquoi ma petite fille chérie, je te dis : réfléchis ! N'accepte pas à la légère ni un homme qui ne t'inspirerait pas toute confiance, ni un nom que tu ne te sentirais pas la force de défendre, de protéger, de garder. Car lorsque tu les auras pris, jamais je ne te reconnaîtrais le droit de t'en défaire ! »

— Mais, reprit encore Michel, angoissé. Votre mère ne pouvait pas prévoir . . .

— Ma mère avait tout prévu, Michel . . . Voyez plus loin elle me dit encore : « J'ai fait un rêve pour toi, ma chérie. Après avoir tendrement aimé Suzanne Raveau et avoir trouvé en elle la fidélité de l'amitié, la droiture du cœur et de l'esprit, je pense que son fils, ce petit Antoine élevé par elle dans le culte des mêmes vertus qu'elle pratiqua si bien toute sa jeunesse, serait peut-être un mari digne de ma Jacquemine. Lorsque tu seras en âge de lire cette lettre, si ton cœur n'a pas encore parlé pour un autre, accepte de le connaître, de l'étudier, de chercher à savoir si tu pourrais l'aimer. C'est tout ce que je te demande. Je veux te laisser la liberté entière de ton choix, car ce choix, mon enfant chérie, je veux qu'il soit définitif et sans appel ! Songes-y bien avant d'épouser Antoine ou tout autre . . . Réfléchis et lorsque tu seras prête à donner ta parole, viens sur ma tombe prendre l'engagement solennel que j'exige de toi : celui de ne jamais rompre de toi-même l'union que tu me demanderas de bénir . . . »

La voix de Jacquemine se brisa sur les derniers mots.

— Une telle lettre ne peut vous engager éternellement, Jacquemine, essaya de protester Michel troublé.

— Mais mon serment ? reprit-elle d'une voix plus ferme. Michel, j'ai réfléchi, j'ai accepté, j'ai juré . . . Est-ce bien vous qui pouvez me blâmer de considérer ce serment comme inviolable ?

Instinctivement il releva la tête. Il allait crier avec toute l'indignation de son cœur saignant :

— Non, mas celle qui vous a arraché ce serment homicide !

Cependant, sur les lèvres tremblantes de la jeune fille, dans ses beaux yeux levés vers lui, il lut en tel amour soumis pour celle qui n'était plus, que, par un effort surhumain, il arrêta sur ses lèvres la protestation qui aurait pu blesser cet amour, profaner ce culte.

Et dans ce regard il lut en même temps la condamnation de leur bonheur et de tout espoir.

— Jacquemine ! soupira-t-il seulement avec une douleur infinie en laissant tomber dans ses mains son front lourd de déception. Ah ! Je souffre trop ma pauvre petite amie pour ne pas compatir à votre souffrance et songer à vous blâmer ! Mais tout est-il vraiment perdu ? Ne puis-je rien ?

Doucement, avec des larmes elle secoua la tête.

— J'ai juré, Michel !

Il courba davantage les épaules sentant ce que ces mots contenaient d'inexorable prononcés par un être de la qualité morale de Jacquemine.

Et soudain elle murmura, pleine de reconnaissance.

— Ah ! Michel vous n'avez pas trompé ma confiance . . . Cette lettre que je n'ai voulu lire à personne, le motif de mon obstination à conserver le nom de cet homme, que je n'ai voulu dire à nul être au monde, parce que je redoutais les railleries, les critiques, les blâmes qu'ils susciteraient et que je ne pouvais admettre contre ma mère . . . ce que ni marraine, ni mon tuteur, ni l'excellente Maître Lureau n'auraient admis, compris . . . vous, vous cependant qui en êtes la première victime, vous l'acceptez avec une résignation douloureuse ; mais respectueuse ! Michel, je vous remercie de tout mon cœur d'avoir compris que ma résolution était inébranlable et mon serment sacré.

Il prit en tremblant les mains qu'elle lui tendait, et les serrant loyalement, fraternellement :

— Ah ! murmura-t-il avec douleur, que nous soyons au moins unis dans ce sentiment, puisque c'est la seule façon qui nous soit permise . . .

Puis, cédant à une soudaine révolte :

— Mais non, non ! se récria-t-il, il ne se peut pas que tout espoir nous soit interdit ! Il faut que je trouve un moyen de vous libérer sans que vous ayez failli à votre serment . . . il le faut !

— Mon pauvre ami, soupira-t-il, comment voulez-vous . . . A moins que mon mari — et elle appuyait avec dérision sur ce titre illusoire — ne prenne lui, l'initiative de demander l'annulation de notre étrange union, un jour . . . je ne vois vraiment pas ce qui pourrait me délivrer.

Et voyant passer sur le visage tendu vers elle un espoir fulgurant, elle protesta en écartant de ses mains tendues une tentation horrible.

— Car je ne veux pas penser à la mort . . . Michel ! Michel ! . . . à quoi songez-vous ? Votre visage me fait peur . . .

Mais soudain la physionomie du jeune écrivain se détendit et une ombre de sourire, encore timide et hésitante, se dessina sur ses lèvres.

— Ne craignez rien, Jacquemine. Je respecte trop notre amour, votre bonheur pour vouloir jamais les tacher de sang ! Mais j'ai peut-être trouvé un autre moyen d'écarter ce misérable de votre route . . . Cependant, il reste encore un point obscur pour moi. Comment se fait-il que je vous ai retrouvée ici, ce soir, allant le joindre au casino ? . . .

— Vous ne croyez plus que c'était pour le reconquérir parce que je l'aime, Michel ? demanda-t-elle très douce.

— Oh ! Je vous en supplie, ne me rappelez pas ce doute horrible dont je ne suis qu'à demi responsable . . .

— Et vous me croirez, vous me pardonnerez lorsque vous saurez que c'était pour le sauver ?

Un cri sourd échappa à Michel.

— Quoi, lui ?

— Lui, ou tout au moins son honneur, celui de son nom, de sa famille, dont ma mère m'a commandé d'être la fidèle gardienne . . .

— Mais comment avez-vous su . . .

— A Paris, j'ai reçu par l'entremise de Maître Lureau auquel je confiai mon adresse chez des religieuses amies . . .

— Oh ! s'exclama Vincent, le traitre, il a refusé de me la faire connaître !

— Il ne faisait qu'exécuter ma consigne, ne lui en voulez pas. J'étais résolue à vous fuir, pour mieux vous fuir moi-même ! Et je voulais que nul ne connut ma retraite.

« Mais j'avais prié Maître Lureau de me faire parvenir le courrier qu'il pourrait recevoir . . .

Elle baissa le front et murmura imperceptiblement :

— J'avais pensé que . . . peut-être, vous m'écririez et . . .

— Ah ! fit-il, je n'y ai pas songé. J'ai téléphoné pour tâcher de connaître votre retraite ; mais il ne m'a rien dit qui puisse me faire soupçonner qu'il connût votre adresse ! Si j'avais su . . .

★ SACS DE THÉ
ORANGE PEKOE
"SALADA"
★ *Ils sont si commodes !*

TROIS REVUES QUI S'IMPOSENT:

IL n'existe pas de revues plus canadiennes-françaises. Elles appartiennent, toutes trois, à la même famille canadienne - française depuis près de soixante ans. De plus, elles peuvent se comparer avantageusement à un grand nombre de magazines anglo - canadiens, américains ou français. LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM contiennent exactement les feuilletons, les romans, les articles et les chroniques qui plaisent aux nôtres, qui les amusent et les instruisent en même temps. Leur prix est des plus abordables. Ces trois magazines essentiellement canadiens - français sont à la portée des bourses les plus modestes.

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

DEPUIS cinq ans, LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM ont fait de tels progrès qu'ils en sont devenus méconnaissables. Sans augmenter leur prix, on les a embellis cent pour cent. On en a fait des magazines dignes des Canadiens français. Ils poursuivent, dans un domaine jusqu'ici accaparé par les capitaux anglais et américains, une œuvre vraiment nationale. C'est notre devoir, A NOUS, de faire de beaux magazines, beaux et intéressants; c'est votre devoir, A VOUS, de les acheter et de contribuer à leur diffusion.

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion. Montréal, Canada

UNE FAMILLE "POLIE"—



TOUS POUR "NUGGET"

Ça prend le "Nugget" pour donner aux chaussures un poli brillant, durable . . . pour les conserver molles et souples. Servez-vous tous les jours de "Nugget".

Noir, Bleu et toutes les teintes de Brun.



N6F

"QUAND LES YEUX CUISENT!"



Murine soulage agréablement. Murine enlève complètement et doucement les particules de poussière, calme et rafraîchit les membranes délicates. Employez Murine après avoir été au vent, après avoir lu, tricoté, etc.

FABRICATION CANADIENNE

MURINE POUR LES YEUX

DANS TOUTES LES PHARMACIES

Nouveaux-Améliorés

MEMBA-SEALS

POUR LES CONFITURES ET GELÉES



Votre produit est doublement protégé grâce à notre nouvelle enveloppe intérieure . . . Pas de moule . . Pas de cristallisation. Adoptez ce procédé moderne.

PAS DE CIRE À FAIRE FONDRE

25 Enveloppes 10c Partout

Pour échantillon GRATUIT écrivez à MEMBA PECTIN CO. VANCOUVER, B.C.

— C'est donc par son entremise que j'ai reçu il y a trois jours ce billet.

Stupéfait de reconnaître l'écriture de la lettre qu'il avait reçue lui-même, il lut :

« Madame Antoine Raveau est informée que son mari est en train de commettre une dernière folie qui peut entraîner le déshonneur de toute sa famille. Ceux qui auraient intérêt à l'arrêter sur cette pente fatale, à le sauver moyennant quelques milliers de francs pourront le retrouver facilement dans les salles de jeux de Monte-Carlo qu'il ne quitte guère pour y risquer sa dernière chance d'échapper à la honte définitive.

« Une Amie Dévouée. »

Longuement Michel tourna et retourna en tous sens la lettre dont l'aspect le troublait étrangement. Il releva enfin le front vers elle et demanda simplement :

— Alors ?

— Alors, fit-elle avec sa charmante simplicité, j'ai un peu hésité, j'ai beaucoup prié . . . et puis je suis venue, apportant les dernières bribes de ma fortune afin de tenter de sauver l'honneur du nom qui m'a été confié et de rappeler peut-être à un plus juste sentiment de ses devoirs, ce malheureux qui désespère la vieillesse de ses parents !

— Après ce qu'il vous a fait ? murmura Michel. Vous avez tenté cela ? Mais n'avez-vous pas compris que c'est une folie inutile, ma pauvre petite ?

— Je ne crois pas, dit-elle avec une force nouvelle, que rien ne soit inutile en ce monde !

— Et pourtant, vos derniers billets dévorés par ce monstre n'empêcheront pas qu'il continue sa vie dégradée . . .

— Qui sait ? Une main si frêle qu'elle soit peut empêcher une noyade, si elle est tendue au bon moment.

— Vous voulez le sauver et reprendre auprès de lui la vie commune ? fit-il, repris d'une soudaine jalousie.

Elle secoua les épaules avec véhémence.

— Oh ! Cela non, jamais ! Jamais ! Je suis décidée à me retirer d'un monde où je ne puis trouver de bonheur possible tant que celui dont je porte le nom vivra ; mais auparavant j'ai jugé que je devais accomplir tout mon devoir vis-à-vis de ce nom que d'honnêtes gens m'ont confié. Pour cela j'ai décidé de m'assurer tout d'abord si la situation est bien aussi critique que la lettre le dit et s'il ne s'agit pas d'un odieux chantage de ce malheureux pour m'extorquer le peu qu'il m'a laissé . . . afin de le jouer simplement !

Michel secoua la tête :

— Je ne le pense pas, dit-il calmement.

Surprise elle le regarda.

— Parce que, expliqua-t-il, je n'ai pas l'impression que ce soit lui qui vous ait envoyé cette lettre !

— Pas lui, fit-elle stupéfaite ; mais qui donc alors ?

— Celui ou celle qui m'en a adressé également une à moi, pour m'informer que vous veniez ici rejoindre votre mari. Lisez et comparez les écritures.

Toute effarée, Jacquemine lut à son tour le billet anonyme :

« Ceux que la bonne entente du jeune ménage Raveau pourraient intéresser n'ont qu'à se rendre à Monte-Carlo ou il leur sera facile de voir la belle Jacquemine qui s'est empressée d'aller y retrouver son mari dès qu'elle eut appris qu'il s'y trouvait.... sans doute pour tenter de reprendre la conversation là où il l'avait laissée le soir de leur mariage.

Un Ami Dévoué. »

— Vous voyez,dit Michel. Tout y est : même papier, même écriture, même style !

— Voici donc pourquoi vous êtes venu ici, dit-elle. Mais qui, qui donc a pu nous envoyer ces lettres ?

— Evidemment quelqu'un dont le plus cher désir était de me persuader que vous aimiez votre mari et cherchiez à le reconquérir ! Et le plan n'était pas si malhabile, ma foi ! Si je m'étais contenté de vous épier de loin, j'aurais pu me laisser abuser par les apparences en vous retrouvant ici où il se trouve actuellement . . .

— Oh ! Mon Dieu . . . et vous auriez pu repartir sans vous montrer et j'aurais toujours ignoré tout cela . . . et vous auriez cru . . . Mais Michel ! Michel ! . . . c'est horrible, abominable !

— C'est mon avis aussi, dit-il froidement en songeant à la créature perfide qui avait pu utiliser de tels moyens pour tenter de décourager son amour. Aussi, je vous jure bien que, quelle qu'elle soit, je saurai faire payer à la personne qui est l'auteur de ces lettres, les tourments qu'elles m'ont causés et ceux . . . encore bien plus grands qu'elles auraient pu nous causer !

— Mais, auparavant, vous avez quelques chose à faire ici, reprit-elle avec douceur. Une tâche à remplir . . .

— Ici ? En vérité, je ne vois pas.

— Vous avez à me remplacer dans la tâche que je m'étais assignée, Michel ! Oui, puisque vous voici, je m'en remets à vous complètement pour élucider ce qu'il y a de vérité dans cette révélation et . . . si malheureusement elle n'a pas menti, pour traiter avec Antoine Raveau . . .

Il releva le front, les yeux lumineux.

— Quoi ? Vous voulez bien ? . . .

— Je vous supplie de me rendre ce service ! J'aurais éprouvé la plus grande répugnance à me retrouver en face de lui. Mais je ne pouvais confier le secret de l'honneur d'une famille à personne autre que moi-même . . .

— Et cependant, murmura-t-il, à moi, vous consentez . . .

Elle eut un cri irrésistible :

— Vous et moi . . . mais c'est la même chose, Michel !

— Ah ! s'écria-t-il. Maintenant, la vie peut venir avec son cortège de douleurs et d'épreuves . . . Vous venez de me rendre le plus heureux des hommes, Jacquemine !

Doucement dans l'ombre et la solitude propices il s'était laissé glisser à genoux devant elle. Et tandis qu'il couvrait ses petites mains de baisers, il sembla à Jacquemine sentir rouler sur elles une larme de bonheur.

Doucement elle releva vers lui son visage bouleversé d'une joie surhumaine.

— Et cependant, mon pauvre ami . . . soupira-t-elle.

Mais il se redressait plein d'exaltation et de force.

— Non, non . . . ne me dites pas que notre bonheur est condamné . . . Maintenant, vous m'avez donné la force de le conquérir . . . Oui, j'irai trouver cet homme, Jacquemine, je lui parlerai, et quand il saura quel ange de bonté et de dévouement vous êtes, il est impossible qu'il ne se sente pas touché . . .

Timidement elle insista :

— Vous voulez bien faire une rapide enquête pour savoir exactement si la lettre n'a pas menti et si sa situation est aussi désespérée qu'elle le dit ?

— Je vous le promets.

— Et . . . si cela est, vous vous chargerez de lui remettre ceci . . . peu de chose en réalité ; mais c'est toute ma fortune . . .

— Je lui remettrai le double, le triple, si cela est nécessaire pour que le nom que vous portez légalement soit préservé de toute tache, je vous en donne ma parole d'honneur . . . Je vais simplement vous demander une chose. Voulez-vous me permettre de lui communiquer les deux lettres que vous m'avez laissé lire ce soir ?

— Mais . . . fit-elle hésitante. Pourquoi ?

— Parce que ce sont les meilleures armes, me semble-t-il qui puissent me permettre de combattre et de vaincre . . . car vous souhaitez, n'est-ce pas, Jacquemine, que votre sacrifice porte ses fruits, que son exemple serve au moins à guérir ce malheureux égaré, à le ramener dans une voie plus normale ?

— Oui, vous l'avez compris ; mais, la lettre de ma mère . . .

— Jacquemine, je vous promets de ne la lui donner à lire que si j'en vois la nécessité absolue. Voulez-vous vous fier à moi ?

— Ah ! Entièrement et de grand cœur.

— Maintenant, ma petite fille, dit-il tendrement, vous allez rentrer bien sagement à votre hôtel, pendant que je vais m'occuper de mériter cette confiance !

Chapitre II

Vincent était entré dans les salles de jeu. Ce fut dans celle de baccara qu'il trouva celui qu'il cherchait. Ne le connaissant pas, il avait demandé à un groom de le lui montrer et une brève conversation avec ce dernier avait achevé de l'édifier au sujet de la lettre anonyme reçue par Jacquemine.

Loin d'être acculé comme le prétendait cette lettre, Antoine Raveau, au dire de cet homme qui le voyait ici tous les soirs, était dans une passe de chance incroyable et gagnait largement depuis quelques jours.

La lettre avait donc menti, cela, dans le seul but d'attirer ici la malheureuse Jacquemine pour mieux la perdre aux yeux de Michel ! Et maintenant celui-ci était certain qu'elle venait de Josette, la jalouse perfide qui lui avait envoyé à lui-même celle qui lui devait à jamais les séparer !

Cependant, bien que convaincu par cette rapide enquête qu'Antoine Raveau n'avait nul besoin des quelques milliers de francs généreusement offerts par Jacquemine, Michel ne s'en allait pas !

Debout derrière les joueurs, faisant semblant de s'intéresser à la partie, il détaillait de son regard perspicace et durci, la physionomie de celui auquel Jacquemine se trouvait liée pour toujours.

Jeune, élégant, il eut pu être assez joli garçon si sa hideuse passion n'avait posé sur ses traits ses stigmates ineffaçables.

Flétri avant l'âge, les paupières boursoufflées, le teint plombé par les nuits de veille, il avait un regard fixe, presque hagard pour suivre le jeu, des mains qui semblaient déjà celles d'un vieillard, agitées d'un tremblement nerveux quand elles poussaient les jetons qui représentaient ses espoirs, sur le maudit tapis vert.

Son visage, assez fin, était tiré par des tics nerveux, ses lèvres crispées par un rictus perpétuel. Tout son être sans jeunesse et sans énergie disait la veule paresse insouciante et soumise aux hasards déprimants d'une chance incertaine.

Certes, ce visage, ce corps marqués du sceau indélibile d'un vice immonde ne faisaient que répéter à un exemplaire de plus l'éternel visage

du joueur, ce visage multiple et cependant unique, rencontré autour de toutes les tables de jeux.

Même ici, contre ce tapis vert, on pouvait en voir le reflet sur dix autres visages . . . c'était celui des êtres qui ont fait du hasard un dieu, de la paresse un culte, de la déchéance une habitude !

Mais pour Michel, il était significatif, écœurant, révoltant, lorsqu'il songeait à la jeune innocence de Jacquemine, si pure, si fraîche, si énergique et loyale, confiée à cet être avili !

Longuement, cependant, malgré l'écœurement qu'il en ressentait, il le regarda jouer.

Le sort soudain avait tourné. Maintenant Antoine Raveau perdait, et sur son front soudain vieilli s'inscrivait la ride de rage impuissante qui marque les visages de ceux que la chance abandonne.

Aprement, Michel le regardait toujours, perdre, s'énerver, trembler davantage, s'affoler sous son impassibilité de commande, prendre le visage anxieux, verdâtre, malade des joueurs malchanceux.

La « veine » ce soir était contre lui et Michel s'en félicita. Ebranlé par un rude assaut peut-être serait-il plus facilement maniable, accessible à une pitié humaine . . . ou à un calcul bestial !

Qu'importait le mobile pourvu qu'il cédât, qu'il accordât ce que l'écrivain était résolu à obtenir de lui : la liberté de Jacquemine !

Impassible il vit le jeune homme perdre jusqu'à son dernier jeton, hésiter, puis se décider à en demander d'autres au changeur contre des billets de banque qu'il tira d'un portefeuille encore bien gonflé, les risquer, les perdre encore . . .

Ce fut le moment que choisit Michel pour lui toucher doucement l'épaule.

Il se retourna d'un bond, comme si on l'eut dérangé au milieu d'un rêve et, le visage durci devant cet inconnu :

— Que me voulez-vous ?

— Un instant d'entretien, dit calmement Michel.

— Le moment est mal choisi, fit l'autre impatienté et les yeux déjà attirés par le tapis vert.

Mais sans se démonter et avec sa hauteur souveraine qui si facilement imposait sa volonté aux autres, il insista :

— Pardonnez-moi, je crois l'avoir parfaitement choisi, au contraire. Toute la soirée j'ai attendu, ne voulant pas suspendre la bonne passe dans laquelle vous étiez. Maintenant je crois que je puis, sans inconvénient pour vous, déranger votre partie. La veine est passée . . . Vous ne gagnerez plus ce soir !

Cette façon de parler l'argot des joueurs inspira quelque sympathie au jeune homme pour cet inconnu. Il eut un soupir de regrets, un haussement d'épaules et se levant avec nonchalance, il jeta d'un ton ironique :

— Après tout, vous avez raison. Cela m'a l'air mal engagé ! Vous êtes donc mon bon génie qui venez m'arracher à la série noire, Monsieur ?

Impressionné par l'élégance aristocratique de son interlocuteur, il s'inclinait d'un air interrogatif. Michel se présenta non sans hauteur :

— Ah ! s'écria le mari de Jacquemine enchanté. J'ai lu beaucoup de vos livres, Monsieur. J'admire profondément votre talent et je suis infiniment heureux du hasard qui me procure l'honneur de vous connaître!

D'un geste instinctif il tendait à demi la main. Mais il vit que Michel Vincent ne semblait pas apercevoir ce geste et, un peu gêné, il enfouit cette main inutile dans une de ses poches, d'un geste qui voulait être désinvolte.

— Ne remerciez pas le hasard, dit froidement Michel. Vous ne lui êtes pas redevable de cette rencontre. J'ai fait huit cents milles exprès pour avoir avec vous un entretien sérieux.

Stupéfait le jeune homme le regardait. Une ombre de crainte passa sur son visage fané ; mais il voulut cacher, sous une attitude pleine de désinvolture, l'espèce de méfiance qui germait en lui.

— Mais, mon cher maître, fit-il un peu narquois, l'honneur n'en est que plus grand pour moi, bien que ce lieu ne me semble pas très propice à un entretien de ce genre.

D'un pas rapide Michel l'entraînait vers un petit salon presque désert.

— C'est cependant celui qui me convient, dit-il froidement.

Désemparé ; mais cherchant encore à adopter une allure paisible, l'autre se laissa à son tour, tomber dans un profond fauteuil de cuir.

— Soit ! fit-il en croisant les jambes, parlez donc, je vous écoute . . . il s'agit ?

Lentement, Michel laissa tomber :

— Il s'agit de Mademoiselle Bernier, votre femme.

Il le vit tressaillir, puis, reprenant la maîtrise de ses nerfs, lever vers lui un regard interrogateur, attentif.

Certes, ce haut-le-corps, le romancier l'attendait ; mais ce qu'il n'attendait pas ce fut, la première surprise calmée, le sourire ironique et l'espèce de raillerie qui ponctua sa réponse.

— Ah ! Oui . . . Ah ! Bon ! Parfait.

Puis, soudain souverainement goguenard, les mains dans les poches, une cigarette aux lèvres :

— Mais . . . pardon ! S'il s'agit bien de ma femme, veuillez dire je vous prie : Madame Antoine Raveau.

— Je dis Mademoiselle Bernier, reprit Michel avec une assurance inébranlable. Vous savez que ce nom est le seul que réellement elle peut porter. C'est pourquoi je suis venu m'entendre avec vous au sujet des . . . mesures à adopter pour le lui rendre.

Le même ricanement sardonique secoua les épaules du joueur.

— Vraiment ? Autrement dit vous voulez que je prenne une séparation?

Impassible, il rectifia :

— Que vous demandiez non pas le divorce ; mais l'annulation pure et simple d'un mariage rendu non valable par votre conduite même.

— Rien que ça ? L'annulation ! Amusant ! ! ! Mais pourquoi ne l'a-t-elle pas demandé elle-même, puisqu'elle a tous les motifs, alors que moi, je dois convenir galamment n'en avoir aucun.

Michel commençait à trouver cette attitude étrange. Il pressentait dans cette résistance une manœuvre obscure, un chantage exaspérant. Il brusqua les choses.

— Je n'ai aucune explication de ce genre à vous donner, pour le moment du moins. Admettez qu'il ne lui plaise pas pour un motif tout moral, de se poser en demanderesse . . .

— Et . . . elle compte sur moi pour le faire ?

— Non pas elle . . mais des amis qui connaissent très exactement la situation ont jugé que vous ne pouviez refuser ce service à une jeune fille envers laquelle vous n'avez aucun grief, comme vous venez de le reconnaître loyalement !

Toujours goguenard, il ricana :

— Mais, lui rendais-je réellement un service en plaidant contre elle ?

— En lui rendant une liberté qu'elle ne se reconnait pas le droit de reprendre par excès de scrupule . . . en lui permettant de disposer à sa guise d'une existence que vous n'avez pas voulu lier à la vôtre . . . vous lui per-

(Lire la suite page 47)

Le sourire est plus séduisant - lorsque les gencives sont traitées à l'Ipana



Contre le saignement des gencives, pour raffermir les gencives et les dents, adoptez

IPANA ET LE MASSAGE

UN JOLI SOURIRE est un des plus précieux attraits de la personnalité. Mais le sourire manque d'éclat, les dents deviennent ternes — lorsque les gencives sont tendres et sensibles. Et elles s'amollissent davantage à cause des aliments peu solides que l'on mange aujourd'hui, à moins que vous ne leur donniez vous-même l'exercice nécessaire. C'est alors que vous risquez de voir cette dangereuse nuance rosée sur votre brosse à dents.

C'est pourquoi les dentistes modernes recommandent si souvent la méthode saine de la Pâte Dentifrice Ipana et du massage. En effet, Ipana est destinée non seulement à nettoyer parfaitement les dents mais, avec le massage des gencives (avec le doigt ou la brosse), chaque fois que vous nettoyez vos dents, à activer la circulation, à conserver la fermeté et la santé des gencives.

Essayez vous-même la Pâte Dentifrice Ipana. En vous servant d'Ipana et du massage, vous aurez des dents plus blanches, un sourire plus séduisant. *Achetez chez votre pharmacien un tube économique d'Ipana, dès aujourd'hui.*

Un essai démontre que l'Ipana est plus rafraîchissante !

Vous *ressentez* vraiment le repos qu'apporte l'Ipana — son action stimulante sur les gencives lorsque la circulation est activée. Essayez-la — et voyez comme l'Ipana est plus saine et plus rafraîchissante !



FABRICATION CANADIENNE

PÂTE DENTIFRICE **IPANA**



PAR MME ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de la REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

Crème Glacée au Café Pralinée

2 tasses de lait
1 tasse de crème non fouettée
½ tasse de café moulu
2 cuillerées à thé de gélatine
1 tasse de sucre
1 cuillerée à table de farine
1 tasse de crème pour fouetter
2 œufs
1 cuillerée à table de vanille

Ebouillanter le café avec le lait, laisser reposer ½ heure et couler. Battre dans un bol le sucre, les jaunes d'œufs et la farine, y ajouter l'infusion de café et 1 tasse de crème, cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Ajouter gélatine gonflée dans 2 cuillerées à table d'eau froide. Refroidir et faire prendre dans le tiroir du réfrigérateur. Battre avec le moussoir, y ajouter les blancs battus et l'autre tasse de crème également fouettée ; aromatiser. Remettre au réfrigérateur pour glacer. Quand le mélange est assez ferme, mouler et laisser glacer ferme. Démouler et passer dans du pralin.

•

Fruits Frappés

1 pamplemousse
3 oranges
Le jus d'un citron

Extraire le jus d'un pamplemousse et des oranges et faire congeler soit dehors à une température en bas de zéro ou au réfrigérateur. Il faut agiter le mélange très souvent pendant la congélation pour l'empêcher de prendre en glace. Servir en coupes avec des morceaux d'oranges et garnir de cresson ou de feuilles de menthe.

•

Salade Individuelle

Tailler des tranches de pain de ¼ de pouce d'épaisseur de formes fantaisistes et variées. Beurrer une tranche et la couvrir de poulet bien assaisonné. Recouvrir d'une autre tranche et la garnir de jambon ou de langue froide. Placer une 3e et 4e tranche beurrée et garnir l'une de céleri finement haché et l'autre de tomates, le tout bien assaisonné. Bien presser les 4 tranches. Recouvrir le tout comme on ferait avec des petits gâteaux, de fromage à la crème battu et d'arachides râpées (peanuts). Déposer sur feuilles de laitue et garnie de mayonnaise, d'olives farcies, etc. Ces petites salades peuvent se conserver au frais bien couvertes.

•

Crème Glacée à l'Orange

2 tasses de jus et pulpe d'oranges
1 cuillerée à table de zeste
Le jus d'un citron
2 œufs
1 tasse de sucre
1 chopine de crème à fouetter

Faire chauffer le jus et la pulpe des fruits avec le sucre, ajouter les jaunes d'œufs et laisser cuire jusqu'à épaississement. Congeler dans un réfrigérateur ou dans une sorbetière. Quand tout est pris à consistance de mousse, ajouter la crème fouettée plutôt légèrement et faire congeler jusqu'à ce que bien ferme. Servir avec une cuiller de forme ronde et couvrir de sauce au chocolat.

•

Sauce au Chocolat

1 tasse de sucre
½ tasse d'eau
1 carré chocolat
⅛ de cuillerée à thé de crème de tartre
½ cuillerée à thé de vanille
1 pincée de sel

Faire bouillir le sucre, l'eau et crème de tartre, 5 minutes. Fondre le chocolat à la vapeur et verser le sirop dessus. Aromatiser, refroidir et en couvrir la crème.

•

Cocktail Créole Frappé

3 tasses de jus de tomates
1 petit oignon
1 feuille de laurier
Quelques feuilles de céleri
2 cuillerées à table de sauce Chili
2 cuillerées à thé de sauce anglaise
1 cuillerée à thé de raifort
Le jus de 1 citron
1 cuillerée à table de sucre, sel et poivre au goût

Mêler tous les ingrédients au jus de tomates, et laisser mariner quelques heures. Couler et faire congeler comme un sorbet, i.e. déposer dans un tiroir du réfrigérateur et brasser toutes les 10 minutes, ou dans une sorbetière, ou bien placer simplement au froid et agiter durant la congélation. Servir garni de cresson et de tranches d'olives farcies.

•

Sorbet au Citron

1 pinte d'eau
2 tasses de sucre
¾ de tasse de jus de citron

Faire bouillir eau et sucre 5 minutes. Ajouter le jus de citron. Couler, refroidir et faire congeler. Sitôt que les bords commencent à prendre, agiter avec une fourchette pour éviter que cela prenne en glace.

•

Salade Suprême

6 tomates moyennes
½ tasse de céleri
½ tasse de pois verts



Salade Mexicaine

1 tasse de céleri
1 tasse de pois verts
1 petite branche d'échalote finement hachée
½ botte d'asperges
½ tasse de piment vert
1 concombre taillé en petits cubes
œufs cuits durs

Couper tous les légumes en dés, assaisonner avec de la bonne mayonnaise. Déposer dans des feuilles de laitue bien croquantes et placer sur le dessus en garniture, des ½ tomates joliment découpées et garnies de boulettes de fromage à la crème.

Vider les tomates et les bien égoutter. Les farcir avec les légumes ci-haut mentionnés bien assaisonnés de mayonnaise. Les parer joliment avec des filets de blancs d'œufs et servir sur une belle feuille de laitue.

•

Poires à la Mauresque

Faire cuire des poires séparées en deux dans un sirop vanillé, les dresser dans un plat, et faire cuire de même des demi-bananes. Séparer les poires avec les bananes, couvrir d'une sauce au chocolat. Garnir de crème fouettée et de pralin.

•

Sauce au Chocolat

1 carré de chocolat non sucré
1¼ tasse de sucre
2 cuillerées à table de beurre
2 cuillerées à table de sirop de maïs
½ tasse d'eau bouillante
Quelques grains de sel
⅛ de cuillerée à thé de cannelle

Fondre le chocolat à la vapeur ; ajouter le sucre, le sirop de maïs puis l'eau bouillante. Laisser cuire 5 minutes. Ajouter le beurre et battre, Refroidir un peu avant de verser sur les fruits.

•

Sirop Vanillé

2 tasses de sucre
2 tasses d'eau
1 cuillerée à thé de vanille

Fondre le sucre ; monter au point d'ébullition, et y faire cuire les poires, puis les bananes.

•

Punch Cardinal

3 tasses de jus d'orange
1 tasse de jus de citron
1 tasse de jus d'ananas
1 tasse de sirop de framboise
1 tasse de sucre
2 tasses de thé noir
1 pinte d'eau gazeuse

Faire une forte infusion de thé noir en versant 3 tasses d'eau bouillante sur ½ tasse de feuilles de thé. Laisser reposer 5 minutes. Couler et verser sur le sucre. Ajouter tous les autres ingrédients et laisser macérer environ 1 heure. Si l'on a un bol à punch, on peut verser le tout sur un bloc de glace et y ajouter des tranches d'oranges et de citron. Juste au moment de servir, ajouter l'eau gazeuse. Si l'on sert dans des verres, on pourra déposer dans chaque verre un cube de glace dans lequel on aura fait geler une cerise. Servir très froid.

CANADIENNES
—*vous pouvez aider!*



L'INDUSTRIE canadienne du homard fait face à une situation critique par suite de la perte de débouchés d'outre-mer du fait de la guerre.

Le Canada a pris des mesures pour tenir le coup... mais nous avons besoin de votre secours. Tout achat de homard canadien en conserve aidera à surmonter les difficultés de l'industrie en temps de guerre... un service au pays et un régal pour la table!

Le homard est à la portée de toutes les familles. Proposez-vous maintenant d'en servir à *votre* famille au moins une fois par semaine. Ne manquez pas d'en acheter au moins une boîte chaque fois que vous faites vos achats de provisions.

Si toute ménagère achetait maintenant au moins une boîte de homard... ce serait un grand pas de fait pour saveur cette importante industrie canadienne.

Ménagères canadiennes—nous avons besoin de votre secours! Nous savons que nous ne serons pas désappointés.

J. E. Michaud

MINISTRE DES PÊCHERIES, OTTAWA.





LE HOMARD est un aliment délicieux... vous l'apprécierez! Il se prête à la préparation de salades, de sandwichs, de goûters tentants ou de repas complets... sa saveur particulièrement agréable plaira à toute la famille.

En vertu des nouveaux règlements du gouvernement, le homard de la "Marque Canada" doit être inspecté et mis en conserve suivant des procédés qui assurent une stricte qualité. Vous pouvez donc vous procurer du homard de première qualité, parfaitement conservé... la crème de la pêche dans nos eaux côtières.

Le Canada compte sur votre aide! Vos achats de homard canadien en conserve aident les pêcheurs de homard du pays ainsi que le Canada. Assurez-vous que c'est du homard canadien en conserve que vous achetez!

Ministère des Pêcheries, Ottawa.

Veuillez m'envoyer votre nouvelle brochure: "Le Homard—Recettes Économiques". 91

Nom .....

Adresse .....

.....

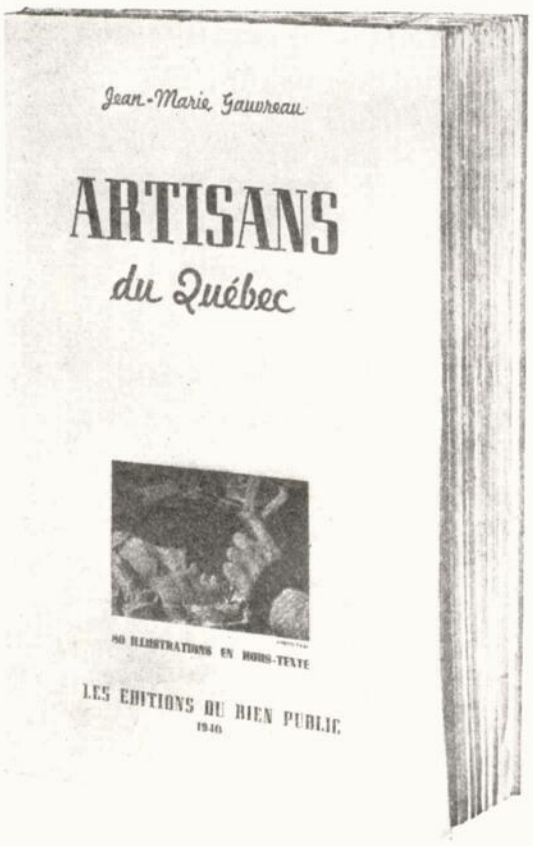
Mesdames:

Demandez la brochure gratuite.

Le Ministère des Pêcheries a préparé une nouvelle brochure intitulée: "Le homard Recettes économiques". Faites aujourd'hui la demande de votre exemplaire gratuit.

L'Industrie Canadienne du Homard a Besoin de votre Support

ARTS & LETTRES



ARTISANS DU QUEBEC

par Jean-Marie Gauvreau,

directeur de l'Ecole du Meuble

Le livre attendu du M. Jean-Marie Gauvreau sur les artisans du Québec vient de paraître. Il est magnifique. Un texte solide et d'une lecture agréable. De très belles photos et à profusion. Bref, un livre de grand luxe pour le prix d'une édition courante. On n'a jamais vendu chez nous un livre aussi riche pour la modique somme d'*un dollar*. Si nous en parlons tout particulièrement dans *La Revue Populaire*, c'est que nous aimerions que tous nos lecteurs et lectrices lisent ce livre. *Artisans du Québec*, $1.00, est en vente dans toutes les bonnes librairies. Le livre a été édité par le *Bien Public*, des Trois-Rivières.

Si vous ne pouvez le trouver dans votre localité, nous nous ferons un plaisir de comm niquer votre commande à qui de droit. Envoyez tout simplement un dollar ($1) au *Directeur de La Revue Populaire*, 975, *rue de Bullion, Montréal,* et vous recevrez aussitôt votre exemplaire par la poste.

•

GRAMMAIRE ET LINGUISTIQUE

par M. Charles Bruneau,

de la Sorbonne

La Société Radio-Canada, répondant aux vœux et aux instances de ses auditeurs, vient de publier aux Editions Bernard Valiquette, *Grammaire et Linguistique*, comprenant les causeries prononcées aux postes du réseau français par M. Charles Bruneau, de la Sorbonne.

M. Bruneau dans ses causeries s'est tout d'abord demandé quelle était exactement la qualité du français que nous parlions normalement. Il a décrit ce qui avait frappé son oreille, c'est-à-dire notre façon d'articuler. Puis, passant à la lexicologie et à la syntaxe, il tient à nous rassurer car ces études présentées comme il convient n'ont rien de rebutant. En vérité, il nous fait pénétrer d'une façon très agréable dans le domaine de la grammaire, dans les études de l'article, du nom, du pronom, du verbe, de l'adverbe, du subjonctif, du participe, de la préposition, etc. Il termine en parlant de la clarté française. Toutes ces questions de grammaire, comme il l'a dit lui-même, ont « leur charme, un charme austère, mais qui n'en est pas moins un charme ». Ajoutons qu'un art enveloppe la prose pittoresque et savante à la fois de l'éminent conférencier de Radio-Canada.

« Savoir écrire, savoir employer le terme juste, connaître la règle des accords, voilà ce qui dans la formation du style, — ou de l'écriture tout simplement, confine à la fois à la science et à l'art. Et cette science et cet art ont chez nous leurs adeptes enthousiastes, de pieux fidèles, parfois de redoutables défenseurs. Aussi y a-t-il lieu de croire que l'ouvrage de M. Bruneau sera très favorablement accueilli. Il enrichira la bibliothèque de l'étudiant comme celle de l'homme de culture qui croit à la valeur génératrice des lettres, à la discipline du langage, à la vertu de l'expression propre. »

L. H.

Grammaire et Linguistique, par M. Charles Bruneau, se trouve en vente aux Editions Bernard Valiquette, 1534, rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les bonnes librairies, au prix de 75¢ l'exemplaire.

•

LE SAULT DU GOUFFRE

par Maxine

Editions Beauchemin, Montréal, 1940

René Josselin est à la recherche d'un vieux document légué, jadis, par son ancêtre à un pieux missionnaire du pays des Iroquois.

Le 27 mai 1939, René Josselin se rend à Calgary, en Alberta, où les Indiens donnent une grande fête en l'honneur du passage de nos gracieux souverains.

A cette fête sont présents les principaux chefs. Et c'est en interrogeant les plus vieux que Josselin fini par découvrir la trace du fameux document lequel est un vieux manuscrit relatant l'histoire de Clément Josselin venu avec M. de Maisonneuve, en 1653, et qui . . . mais lisez le livre de Maxine, vous ne perdrez pas votre temps.

L'auteur a le don de nous faire aimer les choses de notre histoire, car il peint si bien ses images historiques que jamais la fiction n'en atténue les couleurs.

Le Sault du Gouffre est artistiquement illustré par Louis Archambault. La typographie et l'impression de ce livre sont dignes des Editions Beauchemin.

L'ARSENAL DE LA RUE CRAIG, A MONTREAL

Cet arsenal fut construit en 1885. Des travaux de restauration s'imposant le ministère fédéral des Travaux Publics décida d'en reconstruire la façade. L'entreprise fut confiée à M. Antoine Monette et le plan fut établi chez MM. G.-A. Monette, Antoine Monette et Marcel Parizeau, architectes. MM. Antoine Monette et Marcel Parizeau sont tous deux anciens élèves de l'Ecole Polytechnique de Montréal et de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. Tous les matériaux de cette façade sont de provenance canadienne. Le parement extérieur est en granit de la Rivière-à-Pierre (granit éclaté et granit au petit pic pour encadrements, corniche et base). Maquette d'Emile Brunet, sculpteur, aux armes canadiennes (20' x 24') et, sur chacune des trois portes d'acier émail cuit, un écusson de bronze (maquettes d'Emile Brunet) aux armes de l'Artillerie Royale Canadienne, de la Province de Québec et du Régiment de Maisonneuve. La corniche, d'inscription toscane, a une saillie de 4'0''.

Photo *La Revue Populaire*



(Suite de la page 43)

mettrez d'être heureuse et vous n'avez nul motif de souhaiter le contraire ?

Michel Vincent, en prononçant ces paroles, fixait sur le jeune homme un regard scrutateur. On eut dit qu'il voulait aller chercher dans cette pauvre âme le secret de sa véritable nature et peser ce qu'on pouvait encore en attendre de bien et de bon.

Mais il ne vit qu'une raillerie sceptique luire dans le regard qui se levait vers lui.

— Si je vous comprends bien, ma femme aurait des raisons de désirer cette liberté . . . sans doute pour l'aliéner à nouveau ? Et elle ne veut pas la reprendre d'elle-même, alors elle a compté sur moi pour la lui rendre ?

— Exactement, dit Michel avec force.

Un instant le silence pesa sur eux. Puis d'un ton sec, agressif, le jeune homme déclara après avoir secoué sa cigarette :

— Ma foi, ce n'est pas mal imaginé. Il n'y a qu'un seul empêchement à ce petit programme, c'est que, à moi non plus il ne plaît pas de me poser en demandeur !

Vincent tressaillit malgré son empire sur lui-même.

— Vous refusez ?

— Energiquement, fit l'autre en se levant.

Posément alors, le romancier reprit :

— J'ai du mal à me faire comprendre ; vous pensez bien qu'en échange de votre attitude qui rendrait service à . . .

— A ma femme et à vous, si je ne me trompe ! acheva-t-il sarcastique.

Mais Michel Vincent ne se laissait pas désarmer aussi facilement. Avec son flegme hautain il reprit, les yeux toujours fixés sur le visage de son interlocuteur :

— En effet, à votre femme et à moi . . . nous vous consentirions des avantages pratiques . . .

Mais d'un mouvement de révolte Antoine Raveau se leva, pâli.

— Oh ! fit-il blessé, je ne suis pas à vendre . . . ni ma femme à acheter!

Il fixait sur Michel un regard indigné, plein de provocation. Mais cette attitude bien loin de décourager l'écrivain sembla le soulager.

Brusquement il laissa tomber de ses traits le masque de dédain qu'il y tenait accroché jusqu'ici et, tendant la main au jeune homme.

— Je suis heureux de constater que Jacquemine avait raison, dit-il. Vous êtes un honnête homme ! Excusez-moi, Monsieur.

Cette attitude sembla pétrifier d'étonnement Antoine. Il regarda un instant sans oser y toucher cette main qui se tendait, loyale. Enfin, dominé par la personnalité du romancier il baissa le front et murmura stupéfait :

— Jacquemine vous a dit que j'étais un honnête homme ?

— Oui, reprit-il avec force. Malgré . . . certaines circonstances qui ont conduit tant de gens à vous mépriser, elle persiste à le croire, et je viens d'éprouver qu'elle ne se trompe pas !

Sans répondre il tenait le front bas, songeant peut-être à ce soir où, en quelques instants, il avait dépouillé l'innocente créature qui s'était confiée à lui.

Profitant de cet instant, Michel reprit doucement.

Soudain, relevant la tête, le jeune homme prit cette main qu'on lui tendait et, la serrant :

— Merci ! dit-il simplement.

Mais Vincent ne s'y trompait pas. Cette poignée de main c'était celle qu'échangent avant la lutte deux ennemis loyaux. Dans le regard éclairci ; mais aussi, affermi de son rival il venait de lire la résolution de se battre. Cependant l'honnêteté réveillée dans un sursaut chez le malheureux dévoyé lui semblait réceler une ressource suprême. Il tenta d'y avoir recours.

— Vous ne voudrez pas répondre à cette confiance que Jacquemine garde en la décevant, n'est-ce pas ? dit-il d'un ton adouci.

Mais, brusquement l'autre retira sa main, la passa sur son front.

— Je viens de me laisser attendrir comme un gamin et vous voulez déjà en profiter ! Mais c'est inutile. Ni par pitié, ni par intérêt, ni par . . . faiblesse, je ne céderai. Ma décision est prise. Qu'elle fasse ce qu'elle voudra, qu'elle profite des avantages que mon attitude a pu lui laisser jusqu'ici si tel est son désir ; mais personnellement je ne ferai *rien* pour que Madame Raveau redevienne Jacquemine Bernier, avant de prendre un autre nom.

Ils échangèrent un regard de défi.

— Vous dites « jusqu'ici » remarqua Michel pris d'une crainte soudaine. Avez-vous donc l'intention de changer d'attitude à son égard ?

— Peut-être ! fit-il avec un regard de provocation. C'est mon droit et j'ajouterai même que . . . ce serait mon devoir !

La colère à cette menace agita la voix de Vincent :

— Un tel devoir aussi tardivement compris deviendrait une mauvaise action ! Ne vous y trompez pas. Si vous refusez de lui rendre la liberté que je sollicite pour elle, Jacquemine est résolue à vivre à l'écart de tout et de tous, retirée en quelque communauté.

— Mon autorité maritale peut s'y opposer !

— Mais dans quel but le feriez-vous ? Que vous importe ce que peut faire l'innocente créature dont vous avez volontairement repoussé et ignoré l'existence depuis plus d'un an.

— Admettez que j'y prenne intérêt soudain ? fit-il goguenard.

— Le seul intérêt que vous puissiez lui témoigner serait de lui rendre la liberté.

— Pour qu'elle puisse l'offrir à un autre, n'est-ce pas ? lança-t-il la voix sifflante.

— En vérité, reprit Michel qui gardait son calme par un effort surhumain. Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

Pris d'une colère subite il s'énerva, frappa du pied, secoua les épaules.

— Est-ce que je me le demande moi-même ! En vérité, à qui m'eut parlé de tout cela hier, j'aurais répondu en riant ; mais aujourd'hui . . .

Mais Michel Vincent n'était pas impunément le plus fin psychologue de la littérature contemporaine. A force d'étudier le cœur humain il commençait à le connaître. Lentement il dit :

— Aujourd'hui vous refusez de rendre la liberté à votre femme . . . uniquement pour qu'elle ne puisse pas devenir celle d'un autre !

Il eut un rire contraint.

— Peut-être ! Vous connaissez l'histoire du chien du jardinier qui, quoique ne voulant pas manger sa soupe, ne peut supporter qu'un autre s'en approche ?

Une soudaine révolte secoua l'être tout entier de Michel.

— Vous ne pouvez pas, non, pour un tel motif, condamner tout l'avenir de Jacquemine, de cette créature de bonté, de dévouement, de devoir sur laquelle nous ne sommes dignes, ni l'un ni l'autre de lever les yeux, sans respect et sans admiration . . .

Il sourit avec toujours cette intention de se moquer en provoquant :

Pour suivre la tendance moderne de la décoration d'intérieur, Crane a conçu des radiateurs où la . . .

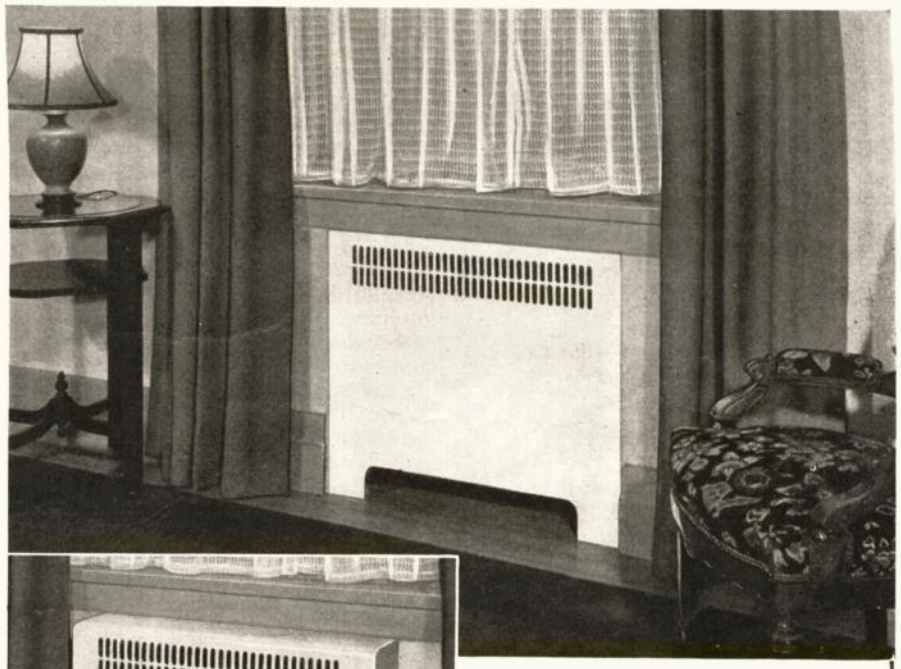
Beauté remplace le VOLUME

dans le chauffage central des résidences

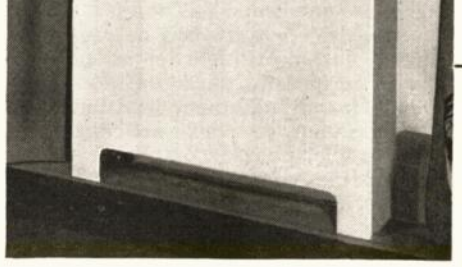
Les nouveaux radiateurs si attrayants et si compacts sont d'un prix à la portée de *tout* propriétaire.

Nous illustrons ici trois des nouveaux radiateurs Crane bien jolis et peu volumineux. Ils sont fabriqués et garantis pour vous donner le maximum de chaleur et un très long service sans ennui.

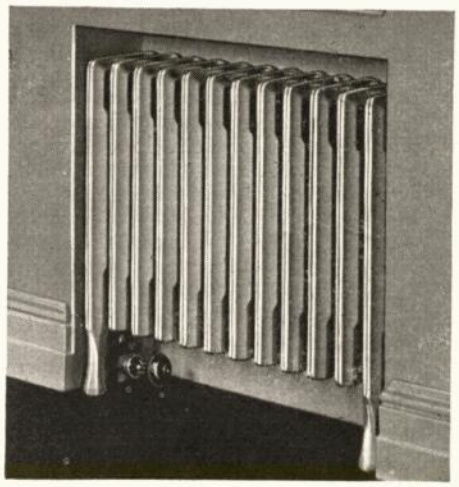
Les radiateurs Crane sont *idéals* pour votre demeure. Dans l'assortiment complet Crane, vous trouverez le type que vous désirez pour *chaque* pièce de votre maison.



1—Radiateur dissimulé avec panneau. Un type d'installation très populaire.



2—Radiateur dissimulé avec cabinet. Là où il n'est pas possible de faire un enfoncement, ce genre d'installation est pratique.



3—Un radiateur type "Convection" placé dans un enfoncement du mur, économise de l'espace tout en fournissant de la chaleur par radiation.

Types d'installation pour tout besoin

Tout type d'installation peut être obtenu de deux genres de radiateurs: radiateur "Convection" Crane et radiateur "dissimulé" Crane.

Les radiateurs Convection Crane peuvent être installés dans un enfoncement ou laissés visibles. Ils sont sans pareil pour leur efficacité de chauffage; ils occupent une superficie de 1/5 moindre que tout autre radiateur d'égale capacité.

Les radiateurs dissimulés Crane sont entièrement fabriqués en fonte — le métal le plus efficace pour la transmission de la chaleur. Ils peuvent être posés en des enfoncements de n'importe quelle largeur. Ils seront tout aussi efficaces, même s'ils sont employés dans la même installation avec d'autres types de radiateurs.

Votre architecte, votre maître-plombier ou toute succursale Crane vous fournira avec plaisir tout renseignement que vous désirez.

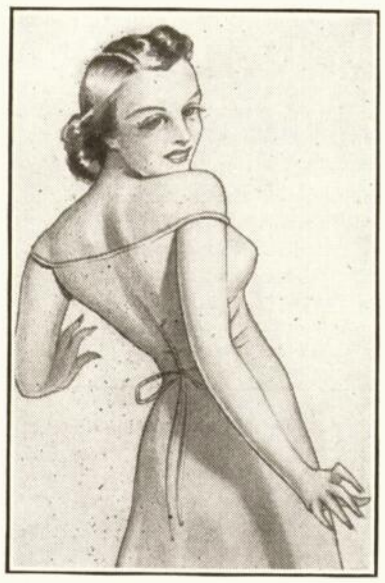
Faites venir notre dépliant gratuit *"Radiateurs pour tout genre de décoration"*. Il contient tout ce que vous devriez savoir au sujet des radiateurs Crane, ainsi que nombre d'illustrations d'installations auxquelles ils conviennent.

CRANE

CRANE LIMITÉE, SIÈGE SOCIAL : 1170, SQUARE BEAVER HALL, MONTRÉAL

Succursales dans 18 villes du Canada et de Terre-Neuve

FORTIFIEZ VOTRE SANTE



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

•

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5941, Avenue Delorimier
Boîte Postale 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

Crème Orientale

GOURAUD

La Crème qui protège la peau avant une partie longue et dure. Coups de soleil et teint luisant ne sont plus à redouter



Blanc Chair. Rachel. Sun-Tan.

EN VENTE AUX PHARMACIES

Généreux échantillon expédié par la poste contre cinq cents.

D. WATSON & CO.,
286 ouest, rue Saint-Paul, Montréal.

— Elle est assez charmante en effet pour être admirée par des hommes de goût, cette petite.

— Ah ! Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous ne connaissez pas celle qui porte votre nom ! Non, vous ne la connaissez pas et c'est moi qui, ce soir, vais vous la faire connaître ! Et peut-être que lorsque vous saurez jusqu'où peut aller son sens du devoir et du dévouement, vous comprendrez qu'il n'y a nul mérite à faire le sacrifice d'une vanité passagère et mensongère au bonheur d'un tel être!

Monsieur Raveau jusqu'ici, je vous ai parlé de mon propre chef et Jacquemine n'est au courant ni de ce que je vous ai demandé, ni de ce que j'ai espéré de vous ! Ayant promis solennellement à la mémoire de sa mère qu'elle ne romprait jamais et dans quelque condition que ce soit l'union qu'elle contractait avec vous elle se considère liée pour la vie. D'elle-même, elle a renoncé à toute chance de bonheur auprès d'un autre qui l'aime et... qu'elle aime aussi !

Les sourcils froncés, les poings serrés soudain il fit un pas en avant :

— C'est vous !

— C'est moi, dit calmement Michel. Mais je connais trop le sens de l'honneur de cette enfant pour savoir qu'elle ne faillira jamais à la parole donnée. C'est pourquoi j'ai songé à faire appel à votre honneur à vous, en vous demandnt de réparer dans la mesure du possible le tort qu'une telle union a causé à celle que vous avez épousée. Si vous refusez, c'est son bonheur condamné à jamais...

— Et si je vous disais que je ne tiens pas du tout à ce qu'elle soit heureuse avec un autre ?

— Mais pourquoi ? Puisque vous n'avez pas voulu qu'elle le fût avec vous ?

Soudain, un nuage passa sur les yeux du jeune homme et son visage pâlit :

— Savez-vous, sait-elle, sais-je moi-même ce que j'ai voulu ?

— Mais ce que vous ne savez pas non plus, reprit Michel ardemment, c'est ce qu'est cette enfant dont vous sacrifiez si facilement l'existence, ce qu'elle vaut, ce qu'elle est capable de faire, elle, pour accomplir ce qu'elle considère comme un devoir ? Pour que vous en soyez enfin convaincu il me reste à accomplir près de vous la mission dont elle m'avait chargé. Monsieur, une main inconnue a adressé à celle qui porte encore votre nom, la lettre que voici, il y a deux jours... veuillez en prendre connaissance en même temps que du contenu de cette enveloppe que Jacquemine m'a chargé de vous remettre.

Surpris du ton solennel, il lut rapidement les quelques lignes de la lettre anonyme, puis, décachetant d'un coup d'ongle l'enveloppe de Jacquemine il en sortit à demi les billets de banque qu'elle y avait insérés. Une rougeur subite envahit son front et tout son visage. Ses yeux se relevèrent pleins d'éclairs vers Vincent qui l'observait.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Elle me fait l'aumône ?

— Elle vous rend simplement un service.

— Mais, fit-il absolument suffoqué. A quel titre, pourquoi ?

— Pour essayer de sauver l'honneur du nom qu'elle partage avec vous et envers lequel elle considère garder un devoir impérieux.

— Ça, fit-il de plus en plus stupéfait en regardant les billets qui palpitaient encore dans ses doigts, ça, par exemple ! C'est...

Mais soudain il releva le front, amer.

— Mais, était-ce bête ! C'est tout simplement une manière d'acheter mon consentement ! Ah ! Décidément, elle ne me juge pas d'une façon flatteuse... Il est vrai que c'est ma faute... si je...

Mais Michel le coupa vivement.

— Il n'est nullement question de cela. Je vous répète que le début le notre conversation est inconnu de Jacquemine qui n'est venue ici, elle, que dans l'espoir de vous sauver sur la dénonciation de cette lettre qui vous montrait en fâcheuse posture.

— Allons donc ! Elle n'a aucune raison de s'intéresser à moi, cette petite ! fit-il incrédule.

— Mais, ne croyez-vous pas que celle qui a le courage de renoncer au bonheur de toute son existence par respect d'un serment fait à la mémoire de sa mère, peut être capable de sacrifier beaucoup moins en réalité, quoique ces quelques pauvres billets représentent actuellement toute ce qui reste de sa fortune, pour la tranquillité d'une autre mère : la vôtre ?

Michel se tut. Il sentait soudain son interlocuteur à bout de forces. Déjà aux mots accusateurs « tout ce qui reste de sa fortune » il l'avait vu pâlir terriblement, jusqu'aux lèvres. A l'évocation de sa mère il vacilla légèrement et dut s'appuyer au dessier d'un fauteuil.

Mais cette faiblesse ne devait être que de courte durée. Très vite, il se ressaisit et, passant sur son front où perlaient quelques gouttes de sueur, une main agitée de tressaillements nerveux, il tendit l'autre encore fermée sur l'enveloppe d'où sortaient les billets de Jacquemine.

— Reprenez cela ! Ah ! Reprenez-le ! fit-il presque égaré comme si cet argent lui brûlait les doigts.

Paisiblement Michel remarqua :

— Vous refusez son aide ?

— Je refuse sa pitié, sa charité ! Dites-lui que je n'en ai que faire et Pour la bien persuader que ce n'est pas moi qui lui ai adressé cet appel honteux, que, tout de même je n'en suis pas arrivé là encore... dites-lui également que, bien au contraire, je suis en mesure de lui rendre le montant de... l'emprunt que je lui avais fait jadis.

Michel tressaillit à son tour. Que projetait donc cet homme pour qu'il se décide ainsi à se libérer ? Mais il dissimula son inquiétude soudaine sous un calme apparent.

— Je n'y manquerai pas.

— Et... poursuivit-il très vite, comme pressé d'en finir, dites-lui aussi que, puisqu'elle se trouve ici, c'est demain, à elle-même que je veux faire cette restitution.

Cette fois Vincent ne put retenir un mouvement de violente contrariété. Pourquoi recherchait-il l'occasion de revoir Jacquemine ?

— Je ne pense pas, dit-il sèchement, qu'il entre dans l'intention de Mademoiselle Bernier, de vous accorder un entretien en tête-à-tête.

— Si je l'en priais, cependant, fit-il menaçant.

— Je me verrai obligé de le lui déconseiller ! Vous ne pensez pas que je suis assez niais pour lui laisser échapper la seule chance de reconquérir un jour sa liberté. Jacquemine ne peut et ne doit en aucune façon avoir seulement l'air de reprendre avec vous des habitudes d'intimité que vous n'avez pas voulu contracter !

Furieux de voir ses intentions déjouées, il protesta les dents serrées :

— Et cependant je veux, avant de prendre aucune décision concernant notre séparation, avoir avec elle un entretien. Je veux la voir, lui parler, savoir si tout ce que vous venez de me dire est vrai ! On ne peut tout de même exiger que je prenne d'aussi sérieuses résolutions sans en avoir pesé la nécessité.

— Vous ne refusez donc plus ? demanda-t-il soulagé.

Mais Antoine le regarda profondément avec des yeux presque hagards.

— Je ne sais pas... Il faut que je voie Jacquemine, que je lui parle ! Tout ce que vous venez de me dire m'a troublé. Je ne sais plus...

Longuement Michel le regarda, en silence. Un combat douloureux se livrait en lui. Autoriser cet homme à recevoir Jacquemine, à lui parler, n'était-ce pas courir un risque grave ? Il se souvenait de certaines paroles menaçantes. Antoine n'avait-il pas dit « Les avantages que mon attitude a pu lui laisser jusqu'ici... » que ce jusqu'ici était gros de menaces ! Signifiait-il que le malheureux était décidé à changer d'attitude « à présent » et à reprendre vis-à-vis de sa femme, celle que la loi lui conférait, lui indiquait ? Il y avait aussi cette histoire du chien du jardinier... Pourquoi un tel être se soucierait-il soudain de reconquérir une femme dédaignée jusqu'ici ? Nul ne pouvait le savoir ; mais la crainte en demeurait permise après ces quelques allusions. Michel devait-il en courir le risque, y exposer la jeune innocence de Jacquemine ?

D'autre part, il sentait le jeune homme ébranlé, profondément secoué par l'attitude si crâne et élégante de sa femme légale. S'il n'y avait qu'une chance de lui arracher le consentement à son bonheur, avait-il le droit de l'entraver par une jalousie peut-être vaine ?

Michel ne connaissait-il pas le cœur de Jacquemine tout entier à lui maintenant ? Comment pouvait-il redouter qu'elle songeât un seul instant à revenir à l'autre ?

Cette pensée reconfortante décida de son attitude.

— Je ne puis prendre aucun engagement, pour elle, dit-il froidement. Toutefois si elle devait consentir à cet entretien, il ne pourrait avoir lieu que dans un endroit public, aux yeux de tous.

Il fronça tout d'abord les sourcils visiblement contrarié dans ses desseins, puis, un sourire sardonique détendit ses lèvres minces comme s'il venait de trouver la solution à un calcul compliqué.

— C'est facile. Voulez-vous lui dire de venir me retrouver ici, demain soir à pareille heure ? Je pense que vous ne pouvez demander mieux comme endroit public. Même dans ce petit salon ou nous sommes seuls, nous nous trouvons en vue de plus de cinquante personnes par les portes vitrées.

Il ricana soudain, les poings serrés.

— Croyez bien que c'est cela qui m'a arrêté ce soir au bord des gestes extrêmes où me poussait votre insolence à vous mêler des affaires de mon ménage ! C'est vous donner l'assurance qu'il en sera de même demain au cours de l'entretien... d'un tout autre genre, que j'aurai avec *ma femme !*

Les poings serrés aussi Michel se dressa devant lui menaçant.

— J'en accepte l'augure. Cependant sachez que de toutes manières je serai là, prêt à lui porter secours à la défendre contre vous...

D'un nouveau ricanement il le défia.

— Et... contre elle-même ?

— Aussi ! acheva Michel avec force. S'il en était besoin. Mais je ne crains pas cette nécessité. Demain si à pareille heure vous n'avez pas vu venir Jacquemine Bernier, c'est qu'elle n'aura pas consenti à vous voir. Adieu, Monsieur.

Chapitre III

MICHEL, dès le lendemain matin, raconta tout au long leur entretien à Jacquemine, stupéfaite.

— Oh ! murmura-t-elle très rouge, vous lui avez demandé cela ? Vous l'avez prié de réclamer lui-même l'annulation de notre mariage ?

— Mais, fit-il inquiet un peu, n'était-ce pas le seul moyen de vous libérer, puisque vous ne pouvez la demander vous-même. Vos scrupules ne vous interdiraient pas de l'accepter sollicitée par lui, je pense ?

Mais toutes ses craintes s'envolèrent bien vite devant le regard de joie lumineuse qu'elle levait vers lui.

— Oh ! dit-elle en frappant des mains comme une enfant comblée, la bonne idée que vous avez eue là ! La bonne idée ! Elle ne m'était pas venue à moi . . . Et qu'a-t-il répondu ?

— Il doit donner sa réponse ce soir, dit-il d'un ton qui était peut-être un peu plus détaché qu'il n'eut fallu pour sembler absolument sincère.

Cela suffit à alarmer Jacquemine dans sa joie pleine d'espoirs.

— Il a donc demandé un délai ? murmura-t-elle navrée. Ne pouvait-il accepter tout de suite ? Pourvu qu'il consente !

Il sourit au petit visage apeuré qui se tendait vers lui en un geste de confiance et de supplication.

— Mais oui, il consentira, ma chère toute petite. Ne vous tourmentez pas avec ces craintes. Il consentira parce que, nul intérêt ne l'empêche de consentir . . .

Puis, avec son visage violent, autoritaire, il acheva les poings serrés, la voix sifflante :

— De toutes manières je saurai bien l'obliger à consentir !

Effrayée davantage, elle jeta les mains vers lui et, haletante elle supplia :

— Oh ! Michel, quel visage vous avez pour dire cela ? Vous n'allez pas vous colleter avec ce misérable ? Le provoquer ? Michel, il faut que vous sachiez que, contrairement à beaucoup de jeunes gens de sa génération il est très fort aux armes . . . A la boxe aussi, d'ailleurs . . . et puis, c'est un être sans scrupules, sans honneur, il est capable de tout, Michel ! De tout !

Et, brusquement, oubliant toutes les petites réserves qui la retenaient encore, trop récente secrétaire du maître respecté pour devenir immédiatement la fiancée libre et confiante qu'il souhaitait cependant de toutes ses forces :

— J'ai peur pour vous, Michel ! cria-t-elle en se jetant sur son cœur, entre ses bras. Si vous saviez comme j'ai peur !

Une joie merveilleuse irradia le beau visage mâle de Michel. Tendrement, d'un geste protecteur et passionné à la fois il serra contre lui le petit corps abandonné tout frémissant. Du nid blond et parfumé que formaient les boucles de la jeune fille montait la senteur fraîche et grisante à la fois qu'il aspira d'une lente, d'une religieuse caresse de ses lèvres.

Cette fois elle ne se reculait pas, blottie contre lui, rendue hardie et plus femme par l'inquiétude qui la bouleversait pour lui.

— Chérie ! . . . murmura-t-il enfin d'une voix rendue plus sourde par l'émotion. Chérie petite Mienne, rendue plus mienne, si complètement, si merveilleusement mienne, je n'ai plus peur de rien, maintenant ! L'autre peut venir essayer de vous reprendre, je ne le crains plus ! Je sais que je suis le plus fort puisque j'ai votre cœur.

— Oh ! murmura-t-elle en levant un visage surpris. Vous avez craint cela, Michel ? Encore ? Mais que faut-il faire pour vous convaincre que seul vous comptez pour moi au monde ?

— Ma chérie, j'ai honte de ma faiblesse devant une telle confiance, une tendresse si merveilleuse !

— Honte ! Oh !

— Si, il me faut vous l'avouer. Oui, j'ai un pauvre cœur tremblant qui n'ose pas croire à sa merveilleuse aventure. J'ai peur perpétuellement de vous voir regretter un mari tout jeune, très séduisant . . . moi qui serais vieux plus vite que lui. Car Jacquemine, Jacquemine . . . j'ai plus de trente ans !

— Si vous saviez comme vous me faites mal en me disant ces choses ! murmura-t-elle doucement avec tristesse.

— Moi ? C'est vrai ? Oh ! Je suis impardonnable ! Mais c'est une situation étrange que la mienne. Vous ne pouvez vous rendre compte. On n'aime jamais sans crainte celle qui fut la fiancée d'un autre. On redoute ses comparaisons, ses regrets . . . On les imagine ! S'il voulait vous reprendre ?

Alors, d'un geste fort et calme, surprenant chez cette frêle créature, elle s'écarta de lui.

— Et moi, je ne veux pas que vous conceviez ces craintes. Je veux que vous sachiez ce que je ferai s'il voulait me reprendre. Je veux le voir et me rendre au rendez-vous demandé par lui. Je ne veux pas qu'en me tenant à l'écart comme je le souhaitais, vou puissiez penser que je le crains.

Il eut un cri, se souvenant des menaces déguisées de l'autre.

— Jacquemine, vous ne savez pas à quoi vous vous exposez !

— Tout de même, fit-elle calme et souriante, il ne va pas me battre ou m'enlever au milieu des joueurs du casino ? D'ailleurs vous serez à proximité . . .

Brusquement il comprit qu'en luttant davantage il se diminuait. Il courba la tête. Il acceptait la lutte inégale pendant laquelle, spectateur sourd et impuissant, il ne pourrait même pas se défendre.

— Soit, dit-il, je dois cette preuve de confiance à votre amour. Allez à lui, parlez-lui, écoutez-le. Je sais, et je dois vous en prévenir que, pour quelque raison obscure il est bien capable de tenter de vous reconquérir, de vous imposer ses droits de mari. Votre cœur décidera !

— Mon cœur, Michel ?

Et dans le magnifique regard qu'il recevait en réponse, il comprit bouleversé d'espoir et de tendresse ; qu'elle le lui avait donné tout entier et pour toujours.

Leur journée fut un long émerveillement. D'un tacite accord ils ne parlaient pas de l'entrevue du soir et dont devait dépendre tout leur avenir, on eut dit même qu'ils voulaient en chasser la pensée.

Une gaîté enfantine, puérile animait leur entretien, les tenait joyeux et tendres comme si vraiment il leur eut semblé que leur commun amour ne pouvait rien craindre ou bien, les les malheureux comme si, ne connaissant que trop la réalité et la possibilité des menaces qui pesaient sur lui, ils s'efforçaient à en retarder l'accomplissement en les oubliant.

Peut-être après tout, dans l'ardeur qui les jetait sur les gourmandises de leur déjeuner pris à Menton, en face de la mer impassible et bleue, qui les émerveillait à chaque beauté, découverte sur cette côte bénie, qui les rapprochait mains jointes et épaules proches, regards extasiés et lèvres frémissantes, n'y avait-il que l'appétit désespéré de ceux qui se savent condamnés et veulent profiter de leurs dernières minutes de liberté et de bonheur ?

L'après-midi, appuyés l'un à l'autre, dans un vertige de tendresse et de confiance, ils gravirent ensemble le chemin qui monte de Monte-Carlo à Monaco, de la cité de plaisirs vers la calme petite ville, blottie sur son rocher abrupt, aux pieds de sa cathédrale, entre un minuscule palais orangé et une mer indigo.

Ils oubliaient ! Pour Jacquemine qui voyait réellement pour la première fois ce pays enchanteur qu'elle n'avait pas aperçu à travers ses larmes lors de son premier séjour, tout était sujet d'émerveillement.

Lorsqu'ils eurent gravi la pente qui conduit à la ville seigneuriale en passant devant le musée océanographique et son merveilleux jardin, entre la cathédrale et le palais de justice, elle eut, en débouchant sur la place d'armes un cri ravi :

— Oh ! L'exquise chose !

C'était, cette petite ville plantée toute de guingois comme un décor d'opérette sur la scène du chatelet, une chose exquise en effet, et qui semblait irréelle, féerique. Ses ruelles étroites bordées de maisons roses ou ocrées, que rejoignent parfois des voutes étroites, des arc-boutants débordants de fleurs et de feuillages légers, avaient la grace reposée et un peu mystérieuse, avec les façades percées de très rares fenêtres de certains quartiers espagnols ; mais tout cela si net, si propre, si gentil qu'on eut plutôt cru à un jouet, un tableau charmant et tendre . . .

Cependant le bijou, la perle de cette petite merveille, est certainement sa place d'armes avec son ravissant château princier.

Dans le couchant qui déjà rosait toute la ville de son aile incendiée, il apparaissait ce château, théâtral et charmant avec ses tours crénelées blanches posées sur l'ocre rose des murailles tellement irréel que Jacquemine ne put retenir un cri :

— Mais c'est une ville joujou et voici la forteresse de carton pâte, les canons de plomb, les petits soldats de bois !

Il faut faire un effort en effet pour se rappeler que cette demeure ravissante, malgré son aspect d'enluminure enfantine est vraiment celle d'un prince authentique et que ces soldats empanachés qui montent à la porte une garde souriante font partie cependant d'une armée régulière et non des cadres d'un régiment de bois . . .

Il y a trop de grâce, vraiment dans ce décor familier et puéril ! Derrière le palais, les Alpes grandioses ont beau monter elles, une garde austère, toute la joliesse de la ville regimbe contre leur âpre grandeur et se montre d'autant plus futile et féerique que les montagnes apparaissent majestueuses et sévères.

Oublieuse de la gravité de l'instant proche qui allait décider de sa vie, Jacquemine, émerveillée joignait les mains, murmurait avec ferveur :

— Que c'est charmant ! Michel, quand on s'aime on voudrait vivre toujours ici. Dans cette lumière rose, devant cette mer de saphir, parmi ces choses exquises, il semble vraiment que le malheur ne puisse vous atteindre jamais! Michel, si nous nous marions il faudra revenir souvent . . .

Mais soudain sa voix s'étrangla dans sa gorge, ces simples mots l'avaient rappelée à la cruelle réalité.

Grave soudain, devinant son angoisse, Michel posa sur son épaule une main protectrice.

— Oui, ma chérie, murmura-t-il tout bas, nous reviendrons . . .

Mais lui non plus n'eut pas le courage d'en dire davantage.

Ils venaient de penser tous deux, ensemble, que peut-être ils ne reviendraient jamais !

Chapitre IV

Lorsque Jacquemine vint rejoindre Michel dans le hall de son hôtel où il l'attendait, il eut un mouvement



ENLÈVE LES GRAISSES ET SALETÉS

Fabrication canadienne



LES renvois d'eau obstrués sont vite dégagés avec la Lessive Gillett Pure en Flocons. Celle-ci enlève la graisse, la saleté et les obstructions. Garde les renvois libres. Versez-en pure dans les renvois et bols de cabinet. Employez-la en solution* pour tous les gros travaux de nettoyage. Commandez-en une boîte aujourd'hui même!

*Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

BROCHURETTE GRATUITE — Demandez une copie de la brochurette de la Lessive Gillett à la Standard Brands Ltd., Fraser Ave & Liberty St., Toronto, Ont.



Améliorez votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à **votre poitrine** cette **rondeur** et cette **fermeté** si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou **expédiées franco par la malle,** sur réception du prix. 1

Société des Produits Persans
406, rue Notre-Dame, Est, Montréal



Voici quelque chose de nouveau et de différent ! Des perles de beauté — petites capsules remplies d'une nouvelle crème faciale homogénéisée qui rajeunit et adoucit la peau. Et pouvez-vous imaginer une méthode plus pratique de présenter un traitement de beauté ? Très pratiques pour le voyage puisqu'elles ne prennent pas plus de place qu'une boîte de pilules ; de même dans votre sac à main, et au bureau, de sorte que vous pouvez employer n'importe quand cette méthode propre et efficace. Vous n'avez qu'à presser ces jolies petites perles roses pour en faire sortir la crème que vous étendez ensuite avec vos doigts. Le jour, on enlève la crème avant de se maquiller. Mais on la laisse en place toute la nuit. En vous en servant souvent, vous aurez sûrement un teint doux et bien vivant.

FAITES VOTRE PROPRE

Viyella REGD.

JUPE

BRITANNIQUE — IRRÉTRÉCISSABLE — INDÉLÉBILE

36 ou 54 pouces de large. Dans tous les magasins ou chez Geo. L. Holland, 1011, édifice New-Birks, Montréal

LA BEAUTE PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE



Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT

SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront plus fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A».

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

HEURES DE BUREAU

Le samedi, de 9 heures à 6 heures

Mme CLAIRE LUCE

LES PRODUITS SANO ENRG.
5920 Avenue Durocher

Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom _____

Votre adresse _____

de jalousie désespérée en la voyant si belle mais si pâle, si blanche dans la blancheur de sa robe liliale et de sa cape assortie.

Comment un homme pourrait-il se résoudre à rendre la liberté à ce cygne admirable alors qu'il peut le garder captif. Il faudrait pour cela qu'il soit aveugle ou fou . . .

Aveuglé, affolé par sa maudite passion du jeu Antoine avait pu ne pas avoir jadis le trésor qu'il avait repoussé ; aujourd'hui, averti par l'admiration d'un autre, garderait-il les yeux fermés et le cœur inerte devant l'apparition de jeunesse et de beauté ?

Il ne voulut pas cependant faire part de ses craintes à Jacquemine dont il devinait l'affreux émoi. Presque en silence ils firent le trajet du casino. Il y avait grand gala ce soir-là et ils arrivèrent au milieu d'une cohue élégante et frivole.

Tout de suite, la beauté plus remarquable d'être inconsciente de la jeune fille causa une sensation parmi les habitués. L'élégance, la distinction de Michel Vincent dont bientôt quelques personnes eurent reconnu le profil altier popularisé par les photographies littéraires achevèrent d'attirer l'attention sur leur couple qui, sans paraître se douter le moins du monde de la curiosité admirative dont il était l'objet avançait parmi la foule cosmopolite, cherchant du regard celui qu'ils étaient venus retrouver.

Mais, tandis qu'ils le cherchaient, Antoine Raveau, du poste d'observation qu'il avait choisi, les avait vus s'avancer accompagnés d'une boule d'admiration et d'intârêt et il était demeuré stupéfait et frappé devant la radieuse apparition de celle qu'il avait le droit d'appeler « sa femme ». Lentement, sans la perdre des yeux il exécuta un mouvement tournant qui soudain l'amena en face d'eux, à quelques pieds.

— Il est là ! balbutia Jacquemine les lèvres tremblantes en pâlissant encore, ce qui eut pu sembler impossible.

Elle s'était immobilisée comme privée de forces soudain. Penché vers elle, Michel mesura son émotion et se demanda dans un éclair jaloux — le dernier — de quelle nature exacte elle était. Etait-ce la crainte qui rendait Jacquemine ainsi frémissante devnt celui qui tenait sa liberté entre ses mains, ou le réveil soudain de quelque autre sentiment lointain ?

— Il est là, répétait-elle, tremblante.

Mais dans le regard qu'elle levait vers lui, Michel lut une si lumineuse tendresse qu'il se reprocha cette crainte irraisonnée. Elle lui dit seulement avec une douceur apitoyée en serrant davantage contre lui son bras nu :

— Vous sentez-vous vraiment le courage nécessaire à cet entretien, ma pauvre petite ? Ou préférez-vous que j'aille seul m'entretenir avec ce . . . monsieur ?

— Non, non, dit-elle doucement en se dégageant, pour conquérir ma liberté et notre bonheur je me sens tous les courages ! Je lui parlerai, et je le convaincrai !

Il s'inclina :

— Allons donc, chérie. Moi, je demeurerai ici, prêt à répondre à votre premier appel . . .

Appuyé du mur contre une colonne de stuc, il la regarda s'éloigner de son allure reposée et souple qui la faisait reine entre toutes, même dans cette assemblée élégante.

De son côté Antoine avait fait quelques pas dans la direction d'un petit salon qui apparaissait vide derrière les vitres de ses larges portes. Ils se rencontrèrent sur le seuil.

Michel éprouva une telle angoisse à cet instant qu'il ferma instinctivement les yeux. Quand il les rouvrit les silhouettes des deux jeunes gens, debout en face l'une de l'autre, s'affrontaient dans le petit salon.

Et l'attente crispée, énervante commença pour Michel qui les voyant parfaitement ne pouvait cependant entendre une seule des paroles qu'ils échangèrent et se trouvait réduit au jeu cruel et décevant des conjectures.

Là-bas, Antoine, après s'être incliné avec une sorte de déférence empressée devant Jacquemine, lui tendait la main.

— Mais que vous êtes jolie ! s'exclamait-il avec une désinvolture pleine d'aisance, tandis qu'elle feignait de ne pas voir cette main tendue et crispait la sienne sur son petit sac de perles. Avez-vous tellement changé depuis notre séparation ou est-ce moi qui fus aveugle jadis ?

Et sans vouloir remarquer le mouvement de dénégation contrariée dont elle voulait suspendre ce flux admiratif, il poursuivit d'une voix plus basse, comme étouffée, avec un regard qui l'emprisonnait toute.

— Non, non . . . c'est bien vous qui n'êtes plus la même ! Comment aurais-je pu soupçonner dans la délicieuse enfant naïve, la petite pensionnaire timide, l'éclatante beauté qui se révélerait chez la femme accomplie ! Ah ! Jackie, si je vous avais connue sous ce jour ensorcelant, jamais je n'aurais eu le courage de vous fuir !

Cette fois, la jeune fille coupa net ce discours qui l'effrayait tout en l'offensant. Une sorte de frayeur indignée la soulevait toute en l'entendant prononcer avec cette câlinerie insolente le diminutif que jadis il lui avait donné quelquefois pendant leurs courtes fiançailles. Elle protesta sèchement :

— Assez ! Comment pouvez-vous oser me tenir de tels propos, me jouer une si indigne comédie. J'ai tenu à venir vous parler moi-même comme vous en aviez manifesté le désir . . .

— Et ce que je vous en suis reconnaissant ! lança-t-il avec une chaleur feinte. Jamais je n'aurais attendu une telle générosité de votre part après ma conduite, si odieuse en apparences !

Elle haussa les sourcils :

— En apparences ?

— Oui, je ne voudrais pas avoir l'air de plaider une cause sans doute perdue d'avance, mais excusez-moi si je tiens à préciser certains points de mon attitude. Mettons que ce soit ma dernière coquetterie vis-à-vis de vous . . .

Jacquemine, impassible en apparence se sentait vaguement détendue, rassurée par ce préambule rassurant ; les mots qu'il disait semblaient annoncer une capitulation certaine : aussi fut-ce d'un ton moins dur qu'elle protesta :

— Pourquoi ces explications inutiles ?

— Peut-être pour vous laisser un souvenir moins empoisonné, une impression moins fausse . . . sur le compte de celui que vous devez haïr; mais qui souffre de se sentir méprisé.

Jacquemine secoua les épaules :

— Il faut se croire bien parfait soi-même pour oser mépriser.

— Mais n'êtes-vous pas la perfection accomplie ? Comment tout ce qui fut le passé ne vous laisserait-il pas indignée ?

Très nette, mais déjà pleine de confiance dans l'issue de leur conversation, elle dit :

— Ne parlons pas du passé, voulez-vous ; mais de l'avenir ! et surtout du présent.

— Mais votre mépris, fit-il de plus en plus ardent, n'est-ce pas le présent aussi ? M'auriez-vous envoyé cette aumône hier si vous ne m'eussiez pas jugé bien indigne ?

— Je n'ai pas voulu vous offenser par une aumône, dit-elle très douce ; mais vous rendre un service.

— Vous avez surtout voulu, je le sais, éviter à ma famille la honte de ce que la lettre anonyme appelait « une dernière folie » . . . de quoi m'avez-vous donc jugé capable pour avoir si peur ? Ah ! Jacquemine, comment avez-vous pu croire que je me laisserais entraîner à quelque faute irrémissible par le jeu . . . alors que je ne jouais plus que pour effacer la faute de jadis ?

Stupéfaite, hésitant à comprendre, elle demanda, suffoquée :

— Comment ? Que dites-vous ?

— Je dis que si j'ai joué et perdu malencontreusement presque tout votre avoir, le soir même de notre mariage c'était par scrupule d'homme oisif, honteux de n'apporter rien dans une union où vous donniez tout : grâce, jeunesse, beauté et fortune ! Oui, j'ai été gaspilleur et dissolu pendant ma jeunesse mais du jour où je vous ai connue, du jour où vous avez accepté de m'épouser, j'ai compris combien j'avais été insouciant et coupable. J'ai regretté mon oisiveté et je me suis juré d'apporter à mon tour la fortune dans notre mariage. Seulement à ce moment j'étais encore aveuglé par mes erreurs passées. Le moyen de trouver une fortune rapide, je ne le voyais que dans le jeu où je croyais avoir trouvé une martingale merveilleuse. Si j'ai trompé votre confiance, si j'ai réalisé une partie de votre fortune, c'était, il faut me croire . . . c'était uniquement pour pouvoir en quelques heures la décupler et vous apporter triomphalement à votre réveil le luxe et l'opulence conquis pour vous ! Comprenez-moi: quand j'ai emporté cet argent au casino c'était, Jacquemine, un emprunt que je croyais vous faire ! . . . Je n'étais pas plus coupable en somme que l'industriel qui place la dot de sa femme dans son usine . . . ce qui m'est arrivé ressemble beaucoup à certaines faillites ! Mais moi, j'ai perdu la tête, je n'ai plus osé affronter vos reproches, je me suis juré de ne reparaître devant vous que lorsque j'aurais regagné ce que je vous avais . . . emprunté et, vous l'avoir rendu.

Il la regarda fixement et, très lentement il laissa tomber ces mots stupéfiants :

— Aujourd'hui, c'est fait ! Je ne vous dois plus rien.

Absolument ahurie, Jacquemine balbutia :

— Je . . . je ne comprends pas très bien . . .

— C'est très simple, fit-il avec une crânerie qui ne manquait pas d'élégance. J'ai joué, j'ai gagné, j'ai gagné et ce matin j'ai envoyé à votre banque pour être versée à votre compte, la somme que je vous avais empruntée il y a deux ans . . . augmentée des intérêts : voici le reçu !

Derrière ses cils abaissés il épiait le désarroi visible de la jeune fille et l'espèce d'effarement dans lequel la plongeait cette révélation. Une lueur d'ironie triomphante glissa dans ses yeux et il reprit la voix insinuante :

— Je ne vous dois plus rien, Jacquemine. C'est pourquoi je me reconnais maintenant le droit de revendiquer tout . . .

Soudain, elle perçut le danger dans la caresse de la voix étouffée, dans l'audace du regard conquérant. Le cœur affreusement étreint, bien que voulant garder son calme, elle fit un pas en arrière et posa la main sur le dossier d'un fauteuil pour s'y retenir car elle sentait ses jambes fléchir.

— Tout ? répéta-t-elle le front hautain, la lèvre méprisante.

Il fit lui aussi un pas pour se rapprocher d'elle et de plus en plus pressant.

— Oui, dit-il, tout ce que la loi m'accorde, tout ce que ma folie m'avait fait perdre : votre vie et votre affection, votre présence et votre confiance, Jacquemine . . . ma femme!

Elle frémit toute au ton de possession et soudain, reprit tout son courage. Il lui fallait défendre, non seulement son bonheur mais sa paix, sa liberté . . . Eh bien ! elle combattrait, le front haut, courageusement.

— Ces droits que la loi vous donne, vous les avez tous perdus volontairement. Rien au monde ne peut vous les donner aujourd'hui !

— Rien ? fit-il doucement ironique. oubliez-vous que vous êtes toujours ma femme ? Légalement rien n'est venu changer la situation puisque vous n'avez pas demandé la séparation . . .

Elle eut un élan désespéré.

— Et vous savez que je ne la demanderai jamais ! Alors comment pouvez-vous arguer de droits que votre conscience même doit reconnaître avoir perdus !

Il secoua la tête :

— Je n'écoute que mon cœur qui, lui, se sent les droits de celui qui aime le plus.

— Oh ! fit-elle indignée, comment pouvez-vous dire une chose pareille, un si odieux mensonge ; comment osez-vous jouer une telle comédie ? Me croyez-vous assez bête pour m'y laisser prendre ? Vous vous trompez parce que vous me connaissez bien mal ! Je ne suis pas de celles qui se laissent prendre aux compliments comme les alouettes aux miroirs ! Je ne veux pas chercher le mobile secret de votre attitude plus odieuse ce soir qu'elle ne le fut il y a deux ans, le jour où vous m'avez abandonnée, mais je dois vous dire ceci afin de faire cesser toute équivoque entre nous.

Lentement, gravement elle scanda les mots :

— Je ne demanderai jamais la séparation, ni l'annulation de notre mariage, parce que je l'ai juré et que moi, je respecte mes serments ; mais je ne serai jamais non plus votre compagne.

Il se rapprocha encore et la voix caressante, le regard enjôleur :

— Vous me détestez donc bien ? soupira-t-il.

Les beaux yeux si francs, si droits de Jacquemine se posèrent sur les siens.

— Non, dit-elle loyale et brave ; mais j'en aime un autre !

Il pâlit un peu, serra les mâchoires, respira plus vite.

— Vous . . . vous osez me dire cela ?

— Je dois vous le dire ! reprit-elle fermement, afin que vous sachiez bien que je ne puis plus jamais, en aucune façon être votre femme . . . Si vous vous entêtez à demeurer de nom et légalement mon mari, je me retirerai dans quelque communauté religieuse, puisque ma fortune reconquise me permet de vivre en faisant le bien autour de moi maintenant. Mais vous ne me reverrez jamais !

Un frémissement agita le jeune homme de la tête aux pieds.

— Soit, fit-il la voix sifflante. C'est la lutte ouverte, j'aime mieux cela ! Ou lui, ou moi . . . Mais je vous préviens à mon tour que je ne suis pas décidé à renoncer à mes droits, à vous céder à cet homme.

— Pourquoi ? demanda-t-elle douloureusement.

Il l'enveloppa d'un regard de feu.

— Pourquoi? Eh bien! je vais vous le dire, mon orgueil dut-il en souffrir . . . Parce que je vous aime, moi aussi, maintenant . . .

Elle chancela sous la révélation terrible. Malgré toutes ses défiances et ses doutes elle sentait que cet homme disait vrai aujourd'hui et elle le connaissait assez pour savoir qu'il ne reculerait devant rien pour faire triompher cet amour qu'il avouait et que ses regards criaient.

Elle voulut cependant lutter encore et haussant les épaules.

— Amour bien soudain pour être réel et profond. Vous me permettez d'en douter ?

— Raillez, fit-il les dents serrées et le regard mauvais. Raillez . . . C'est vrai pourtant, abominablement vrai ! Jadis, je n'avais pas compris ce qui se passait en moi et cependant votre souvenir me poursuivait comme un remords comme un reproche, comme un regret lancinant . . . Et en apprenant hier de la bouche de cet homme que vous désiriez votre liberté pour l'offrir à un autre, j'ai connu le sursaut de la jalousie qui devait m'éclairer . . . Quand je vous ai vue tout à l'heure si belle, si séduisante, mienne encore de nom et cependant perdue . . . j'ai mesuré exactement à quelles extrémités pourrait m'entraîner cette perte . . .

Elle demanda hautaine ; mais tremblante déjà pour Michel.

— Vous menacez, je crois ? Eh bien ! écoutez-moi . . . Jamais je ne serai votre compagne, je vous le jure; mais je vous jure aussi que si vous tentez quoi que ce soit contre celui qui a su conquérir le cœur que vous avez dédaigné, plus rien ne m'arrêtera alors de reprendre cette liberté que vous refusez de me rendre !

Avançant vers lui, elle continua, calme et froide :

— Si vous vous obstinez à me laisser votre nom, je saurai le respecter mais vous ne me reverrez jamais, et celui qui attend votre décision non plus ! Si vous consentez à me rendre la liberté, vous n'aurez pas d'amie plus dévouée que moi. Choisissez : l'amitié ou la haine ! répondant à la justice ou à la cruauté.

— Ainsi, railla-t-il, vous appelez cruauté mon désir légitime de vous empêcher d'en épouser un autre ?

— Ce désir ne peut rien avoir de légitime étant donnée votre conduite envers moi. La seule chose légitime dans votre cas serait l'effacement qui rachèterait votre faute passée. Réfléchissez à la vie de renoncement et de tristesse à laquelle vous me condamnez . . .

Un instant il la contempla en silence. Il semblait hésiter, lutter, enfin, il ferma les yeux et exhala péniblement :

— Non ! Je ne peux pas ! Même si j'étais convaincu que là sont la justice et le devoir . . . je ne pourrais pas ! Même devant la menace et la mort . . . je ne pourrais pas !

— Mais pourquoi, enfin, pourquoi ? demanda-t-elle presque suppliante.

— Parce que je vous aime, dit-il sourdement. Oui, je sais bien que mon entêtement est fou et que jamais vous ne consentirez à devenir ma compagne surtout . . . après ce soir ; mais je ne peux pas me résoudre à vous donner moi-même la facilité d'être à un autre ! Cela, je ne le peux pas !

— C'est bien, dit Jacquemine avec un calme affreux. Adieu.

Il la regarda sortir, raide comme un automate et eut un geste ébauché pour la retenir. Mais, ses yeux tombèrent à cet instant sur Michel qui s'avançait au devant de la jeune fille et s'inclinait vers elle avec un air tendrement protecteur, et il se raidit brusquement, le corps rejeté en arrière avec un regard de haine.

— Non ! Ah !. Non . . . je ne la lui donnerai pas !

Ils feront profiter
VOTRE BÉBÉ

Depuis plus de 80 ans, les Spécialistes des Villes et les Médecins de Campagne ont recommandé les Biscuits d'Arrowroot Christie à cause de leur pureté et de leur qualité strictement maintenue. Recherchez le nom CHRISTIE sur les biscuits d'Arrowroot que vous achetez, et procurez-vous les premiers biscuits d'Arrowroot du Canada. Ils feront profiter votre bébé.



Recette d'Aliment pour Bébé

Ecrasez finement au rouleau deux biscuits d'Arrowroot Christie, versez assez d'eau dessus pour faire une pâte, délayez avec du lait. Ajoutez du sucre, si vous le désirez.

Christie's Arrowroots

DÉBILITÉ
FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP
Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale. Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

Nos Solliciteurs d'Abonnements

TOUS nos solliciteurs d'abonnements sont munis de reçus officiels imprimés au nom de **Poirier, Bessette & Cie, Limitée,** et aussi d'une lettre d'introduction signée du gérant de la circulation, **M. Odilon Riendeau.**

NOUS METTONS ainsi le public en garde contre les faux solliciteurs qui pourraient se réclamer de notre maison sans y avoir droit.

Le Samedi, La Revue Populaire et **Le Film** sont édités par **Poirier, Bessette & Cie.** Ce sont les trois seuls magazines que nous possédons.

Faites votre propre

Viyella REGD. ROBE

Le tissu britannique de longue durée
IRRÉTRÉCISSABLE — LAVABLE — GARANTI
36 ou 54 pouces de large. Dans tous les magasins ou chez Geo. L. Holland, 1011, édifice New-Birks, Montréal

Souffrez-vous d'Indigestion?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO
(SE VENDENT AUSSI EN POUDRE)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Aussi une boîte de 35 tablettes au bas prix de 25 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.
5920, Avenue Durocher
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P. Q.

20 VERGES D'ÉTOFFES À ROBES $2.98

Spun crêpe anglais, imprimé, broadcloth, rayon. Ecoulement de manufacturiers. Longueur: 4 verges. Nouveaux dessins, nuances à la mode. Notre valeur régulière jusqu'à 75c la vg. 20 vgs. pour $2.98. Envoyé payable sur livraison plus quelques sous pour frais de poste. Garantie de remboursement.

Dépt. 54 TEXTILE MILLS Montréal, P.Q.

Coupon d'abonnement
LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2 pour 2 ans. (Etats-Unis : $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada.

Car le malheureux n'avait pas menti cette fois . . . En retrouvant Jacquemine si jolie, en la voyant recherchée, aimée par un homme célèbre, il avait senti s'éveiller en lui le fatal amour qui devait faire leur malheur à tous.

— Venez ! avait simplement dit Jacquemine en entraînant Michel.

En silence il l'avait accompagnée et ils étaient sortis sans prononcer une parole. Ce fut seulement lorsqu'ils se furent enfin écrtés des clartés trop vives répandues par le Casino, que Michel, s'arrêtant, osa demander :

— Alors, ma pauvre petite ?

D'un geste désespéré elle enfouit son visage entre ses mains.

Il avait compris. Droit devant elle, une main posée sur son épaule pour lui faire sentir sa protection, il laissa s'écouler le premier flot de larmes. Il lui semblait ces larmes, les sentir retomber sur son cœur qu'elles brûlaient. Tout était-il donc perdu ? Quand elle parut un peu calmée, il écarta doucement les petites mains, et répéta avec une tristesse navrée :

— Alors ?

— Alors ? répéta-t-elle d'une voix égarée. Alors, tout est fini pour nous ! Je vais prendre le train de minuit et nous ne nous reverrons jamais, Michel . . . tant que je serai la femme de cet homme ! Adieu !

Il y avait comme un peu de folie dans ce ton et il jeta un cri de protestation en essayant instinctivement de la retenir dans ses bras.

— Jacquemine ! Oh ! Non, non . . . pas ainsi, pas tout de suite . . . plus tard !

Mais elle l'écarta toujours du même air hagard.

— Non, pas plus tard ! Tout de suite, maintenant, ou je n'en aurais plus le courage. Tachez de m'oublier, soyez heureux ! Adieu, Michel, mon seul amour !

Et comme un taxi passait elle s'élança dedans avec une ardeur désespérée, sans vouloir voir son geste de supplication, sans écouter son cri.

— Adieu ! cria-t-elle encore comme l'auto s'éloignait ! Oubliez-moi... Moi, je ne vous oublierai jamais !

Chapitre V

Voici du courrier pour vous, ma petite Jacquemine, dit affectueusement Mademoiselle Vincent.

Car Jacquemine était revenue à Kersac ! Lorsque, après des mois de séparation douloureuse, la guerre avait éclaté, Michel avait écrit à celle qu'il aimait toujours, par l'entremise de Maître Lureau.

« Je suis appelé comme les autres, Jacquemine. Vous pouvez donc revenir à Kersac sans craindre de m'y rencontrer. Et puisque votre cœur généreux est avide de se dévouer, il y a une belle tâche à remplir auprès de ma pauvre vieille tante désemparée, seule, abandonnée à ses inquiétudes. Ne vous sentirez-vous pas le courage de l'accomplir, vous, la courageuse entre toutes ? Peut-être vous sera-t-il pénible de revivre au milieu des souvenirs du passé ? Et cependant, je partirai l'âme tellement plus sereine et l'esprit tranquille si je vous sens auprès de celle qui fut ma seconde mère . . . Jacquemine, je compte sur vous comme vous pouvez compter sur moi pour respecter votre volonté. Je ne me présenterai pas devant vous et je saurai vous avertir à temps de mes brefs passages dans la maison familiale . . . si toutefois les événements me permettent d'y revenir . . . Mais si cela devait m'être interdit, Jacquemine, j'éprouverai une grande douceur à songer que la place que je laisserai vide, sera toujours occupée par celle que j'avais élue, choisie comme la compagne de ma vie ! »

Et Jacquemine était venue. Elle avait répondu à l'appel de Michel, comprenant peut-être confusément que ce qu'il avait voulu aussi, c'était la protéger, elle, la petite sans-famille dans la tourmente qui s'abattait sur le monde ; c'était lui donner un refuge sûr, une tendresse sur laquelle elle put s'appuyer, une raison de vivre, de se dévouer, mais aussi de se ménager puisque son existence devenait utile à quelqu'un.

Et la vie avait repris à Kersac, résignée et toute bercée de prières et d'espoir entre les deux femmes dont la pensée étaient accrochée au même nom, à la même crainte.

Par Tante Vincent, Jacquemine avait des nouvelles de Michel, officier observateur dans une escadrille de ligne. Elle savait qu'il « tenait le coup » protégé miraculeusement jusqu'ici parmi tous les dangers affrontés. Elle priait pour lui ; lui, pensait à elle ; mais ils avaient tenu rigoureusement leur parole et ils ne s'étaient pas revus une seule fois depuis le jour où Antoine avait affirmé ses droits de maître sur la jeune fille.

De celui-ci, elle n'avait eu aucune nouvelle, ignorant même s'il était mobilisé. D'ailleurs la scission entre son passé et Jacquemine s'était faite plus profonde encore. Personne ne connaissait sa présence à Kersac, sauf maître Lureau, aussi regardait-elle avec stupéfation l'enveloppe que lui tendait Tante Vincent.

— « Madame Antoine Raveau » . . . fit-elle un peu inquiète. Qui donc peut m'écrire ainsi ?

Qui donc en effet pouvait lui donner encore ce nom abhorré, ce nom oublié de tous . . .

Enfin elle se décida à ouvrir l'enveloppe. Une exclamation lui échappa, tandis qu'elle pâlissait.

— Tante, dit-elle d'une voix émue. Lisez ce qu'on m'écrit.

Car maintenant, elle donnait à la douce vieille fille le même nom que le neveu qu'elle remplaçait. Inquiète à son tour de la voir si pâle, Mademoiselle Vincent assujettit ses lunettes, vit l'en-tête de la lettre « Hôpital auxiliaire No . . . »

— Dieu ! fit-elle affollée. Il est arrivé quelque chose à Michel ?

Puis, aussitôt avec soulagement.

— Ah ! Non . . . merci Seigneur ! C'est . . . de l'autre qu'il s'agit ?

Tranquillisée, elle lut jusqu'au bout la missive officielle avertissant madame Antoine Raveau que son mari, le sergeant Raveau était en traitement dans un hôpital situé à l'arrière du front pour une blessure extrêmement grave, et qu'il réclamait sa présence.

Quand elle eut fini de lire, elle releva un front soucieux et plein de pitié sur cette enfant qu'elle aimait.

— Eh bien, ma chère petite, dit-elle doucement, qu'allez-vous faire ?

Jacquemine n'hésita pas une minute.

— Mais, partir, dit-elle avec un visage calme et grave. Je ne puis m'en dispenser, n'est-ce pas votre avis ?

— C'est mon avis . . . fit-elle bougonne, sans l'être tout à fait. Réfléchissez, généreuse enfant, avant de vous exposer à quelque nouvelle mésaventure. N'est-ce pas un moyen exploité par ce misérable pour vous attendrir ? Ne courez-vous pas à une lutte pénible, à des marchandages ? . . .

— Qu'importe, dit-elle fermement. Je ne redoute rien. Et je n'ai pas le droit, il me semble de rester sourde à l'appel d'un mourant, et de ne pas lui porter une consolation dernière, peut-être une chance suprême de salut . . .

— Mais malheureuse enfant, si ce mourant a été votre bourreau ?

— Mon sacrifice n'en aura que plus de mérites appliqués à sa mort. Je sais que cette démarche me réserve bien des souffrances ; mais je sais aussi que je dois l'accomplir ! et qu'elle sera utile. Cela prouve peut-être que j'ai beaucoup d'orgueil . . .

— Cela prouve surtout que vous êtes mille fois meilleure que moi, ma chère petite, fit Mademoiselle Vincent en venant l'embrasser avec élan. Allez, ma mignonne, où votre devoir vous semble, allez . . .

Puis, plus bas, elle ne put retenir un cri de son affection inquiète :

— Mais pensez un peu à mon pauvre Michel !

•

— Le sergent Raveau ? demandait, vingt-quatre heures plus tard, Jacquemine au bureau de l'hôpital auxiliaire.

— Il est très mal, Madame, je ne sais si vous pourrez le voir.

Jacquemine frissonna d'horreur en même temps qu'un véritable soulagement moral détendait tout son être. Ainsi il n'avait pas menti encore cette fois. C'était bien vrai . . . Et elle se félicitait d'avoir écouté son cœur qui lui commandait de venir.

Derrière l'infirmière elle avançait dans le couloir blanc dont chaque porte ouverte laissait apercevoir les lits de douleur. Son cœur était à la fois affreusement serré et comme soulevé, soutenu par un souffle irréel. Quand elle approcha du lit où reposait celui dont elle portait le nom, toute rancune abolie, elle ne ressentit qu'une immense pitié.

Le blessé était sans connaissance. Un râle glissait sur ses lèvres. L'infirmier expliqua :

— Il a subi trois opérations consécutives . . . Le major pense que seule une transfusion massive et immédiate pourrait peur-être le sauver. Mais notre donneur de sang a la grippe et le temps qu'on en trouve un autre . . .

Tandis qu'il parlait, Jacquemine s'était absorbée en une courte prière. Sereine et calme elle se tourna vers lui.

— Si mon sang peut le sauver, dit-elle avec fermeté, je suis toute prête à le donner ! Faites vite.

•

Le lendemain, Antoine semblait avoir retrouvé avec un sang nouveau, la force de vivre. Reprenant connaissance il fit appeler à son chevet Jacquemine dont on lui avait annoncé la présence.

Encore faible et étourdie, la jeune fille quitta précipitamment la petite chambre qu'avait bien voulu lui offrir dans le village une brave femme d'épicier et elle accourut.

En la voyant paraître, le blessé se souleva sur un coude et les yeux agrandis, comme émerveillés, il murmura :

— C'est vous ! C'est bien vous . . . vous êtes venue !

Très douce elle dit :

— Il ne faut pas vous agiter ainsi, pour guérir.

— Guérir ? fit-il d'un ton insouciant. Pourquoi ? A quoi et à qui servirait ma vie ? Maman est morte depuis trois mois et vous . . . Oh ! vous, reprit-il douloureusement, je sais bien que si vous êtes venue c'est uniquement par pitié pour le moribond que votre âme généreuse n'a pas voulu abandonner ! Parce que vous êtes un ange de bonté et de dévouement . . .

D'un geste léger elle repoussa les éloges et voulant cependant établir nettement une vérité sans équivoque.

— Je suis venue, dit-elle toujours aussi douce, simplement parce que c'était mon devoir !

Il la contemplait toujours du même air ébloui et incrédule. Il insista :

— Oui . . . pour cela, pour cela uniquement, je le sais. Et il est déjà si beau, si admirable que vous apportiez de la compassion là où tant d'autres ne montreraient qu'une hâte à me voir mourir, que le désir de s'en assurer de leurs propres yeux !

— Oh ! fit-elle indignée. Personne au monde . . .

— Mais si, reprit-il haletant. Est-ce que je ne suis pas le vivant obstacle à votre bonheur ? Est-ce que seule ma mort ne peut vous délivrer ? Car cet homme . . . l'autre, dites-moi, vous l'aimez toujours ?

Elle voulut éluder la réponse cruelle.

— Je vous en prie, soyez calme. Nous reparlerons de tout cela plus tard !

— Trop tard ? Non, non . . . il y a des paroles qu'il faut dire. Répondez à ma question si brutale soit-elle.

Alors, aussi gravement que tout à l'heure elle avait dit « Je suis venue parce que c'était mon devoir » elle murmura :

— Quand un cœur s'est donné, il ne peut se reprendre !

Le blessé se laissa retomber sur l'oreiller. On eut dit que cette réponse l'atterrait et qu'il avait presque attendu autre chose. Affaissé, il soupira avec déception.

— Elle l'aime encore ! Mais alors, alors je ne comprends pas . . . Voyons, voyons . . . Lui ? Est-ce que lui aussi est fidèle ?

Toujours aussi douce et ferme elle dit simplement.

— Ma réponse vaut pour tous les cœurs sincères.

— Lui aussi ! Lui aussi . . . et pourtant . . .

Incapable de se soulever maintenant, il leva cependant la tête et sembla tout entier tendu vers elle pour crier :

— Et pourtant, vous m'avez sauvé ! Pourquoi ?

— Oh ! dit-elle contrariée, on vous a dit . . .

— On m'a dit que vous aviez donné votre sang pour que je ne meure pas cette nuit ! Si j'en réchappe ce sera grâce à vous ! Et cependant, puisque vous vous aimez toujours, je reste l'obstacle, la barrière qui vous sépare ! En sauvant ma vie vous condamniez votre bonheur ? Pourquoi ? Pourquoi ?

— Parce que c'était mon devoir, redit-elle aussi simplement. On ne discute pas ces choses. Le bonheur, l'amour ne comptent pas seuls dans la vie, il y a des choses plus hautes, plus exigeantes ! Je ne pouvais pas accepter que vous glissiez doucement de la vie à la mort sans avoir même repris connaissance, sans avoir pu vous préparer au départ suprême et l'âme si lourde ! J'en suis sûre . . . En sauvant votre vie j'ai obéi à la simple morale humaine. Si j'ai pu, en le faisant, vous permettre de sauver votre âme, j'aurai satisfait aussi à la justice divine . . . Croyez-vous que le bonheur égoïste puisse compter beaucoup en face de cela ?

— Ainsi, soupira-t-il très bas, il y a des êtres pour sacrifier tout au devoir ? Et pendant ce temps, moi, je m'entêtais à empoisonner votre vie, sans objet, par un stupide orgueil, une jalousie irraisonnée . . . puisque même si vous ne pouvez épouser l'autre, vous ne m'aimerez jamais, moi !

Doucement toujours, elle murmura comme une excuse :

— Vous ne saviez pas . . .

— Non, je ne savais pas ; mais maintenant que «je sais», maintenant que votre admirable conduite a décillé mes yeux, quel misérable ne serais-je pas si je m'obstinais dans cette attitude ? Jacquemine, que je vive ou non, vous serez heureuse, si je guéris, mon premier acte sera de vous rendre la liberté ! Si je ne guéris pas . . .

Elle arrêta d'un geste de la main les fantômes :

— Vous guérirez puisque déjà votre âme est en convalescence ! Je sais que vous venez d'accomplir un sacrifice, il vous en sera tenu compte!

Il eut un demi sourire :

— Un sacrifice qui me coûte peut-être beaucoup plus que vous ne pensez . . . et cependant, cependant, j'ai beau vous donner à l'autre, je garde maintenant quelque chose de vous en moi . . . c'est ce sang généreux et vif que vous m'avez librement offert! Voyez, vous pouvez partir maintenant . . . moi, je regarde cette veine bleue, gonflée à mon poignet de votre vie même, je lui parle, je la baise . . . et c'est un peu de vous que rien, ni personne au monde, ne pourra m'arracher, que je garderai ou que j'emporterai avec moi !

Chapitre VI

Ce fut à sa permission suivante seulement que Michel connut l'espoir qui maintenant leur était permis.

Afin qu'il éprouvât une surprise heureuse, Tante Vincent ne lui avait parlé de rien dans ses lettres. Aussi, croyant toujours Jacquemine dans les mêmes résolutions, il s'était empressé de télégraphier de Paris :

« Arriverai après-demain neuf heures ».

Il pensait lui laisser ainsi le temps de s'éloigner. Et c'est le cœur bien lourd qu'il arriva à la petite gare qui desservait Kersac. Là, il fut surpris de ne pas trouver l'auto, l'attendant.

Mais Jacquemine l'avait voulu ainsi afin que leur rencontre au seuil du domaine fût sans témoin.

Chargé seulement de sa légère valise de soldat, la taille bien prise dans l'uniforme aux galons d'or, le visage comme virilisé par le contact du danger, sous la casquette plate, l'aviateur qui n'avait jamais reculé devant aucune mission périlleuse, marchait cependant bien lentement et comme à contre-cœur sur le chemin du retour qui lui semblait long.

Irrésistiblement un refrain mis à la mode depuis la guerre lui revint à l'esprit et il sourit amèrement :

«Qu'il est long le chemin qui conduit à ma belle,
Qu'il est long le chemin qui conduit à l'amour.
Mais c'est un beau chemin puisqu'il mène à ma belle,
Mais c'est un beau chemin puisqu'il mène à l'amour . . . »

Hélas son chemin, à lui, ne le conduisait pas à l'amour, et sa belle l'avait fui bien avant qu'il ne s'y engageât lui-même ! Que venait-il donc chercher ici, si ce n'était une aggravation à sa peine, une revigoration de ses regrets ?

Peut-être aurait-il mieux fait de ne pas venir, de rester là-bas, près des camarades qui respectent toutes les peines, même s'ils ne les comprennent pas, et dont les silences sont si compréhensifs et secourables . . .

Ici, Tante Vincent allait vouloir parler de l'absente . . .

Et pourtant, c'était bien cela qu'il était venu chercher, Michel . . . quelqu'un qui pût lui parler d'elle . . . des choses parmi lesquelles elle eut vécu, respiré . . . un peu d'elle-même resté accroché partout aux buissons de

harmonieux



$1.00 livrera 300 Sweet Caps ou 1 livre de tabac à pipe Old Virginia aux Canadiens en service dans le Royaume-Uni
Adresse—"Sweet Caps"
B.P. 6000, Montréal, P.Q.

comme une
sweet caporal

• Les cigarettes Sweet Caporal s'harmonisent à n'importe quelle humeur. Car en elles les meilleurs tabacs virginiens sont mélangés et balancés en un orphéon de saveur et d'arome parfaits. Elles sont donc partout accueillies avec des "Encore! Encore!"



"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."

Pour Économiser, Buvez le GIN de KUYPER

avec Ginger Ale, Bière de Gingembre, Citron, Eau Tonique



• Vous paierez de bon coeur votre tribut au pays — car le gin de Kuyper est marqué encore à bas prix pour une boisson aussi bonne, aussi moelleuse.

GIN de KUYPER

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.
Maison fondée en 1695

10 onces $1.05
26 onces $2.40
40 onces $3.45

337 F

Voulez-vous être au courant de ce qui se passe au cinéma ? Achetez chaque mois

LE FILM

qui en plus de ses nombreux articles du cinéma renferme un ROMAN complet.

EN VENTE DANS TOUS LES DEPOTS DE JOURNAUX . . . 10 cents LE NUMERO

roses et aux haies d'épines... son fantôme, son ombre, son reflet...

Et soudain il tressaillit, s'immobilisa, lâcha sa valise.

Au bout du chemin béait grand ouvert le portail de Kersac. Et sur le seuil, une mince silhouette de femme... une petite silhouette menue, noire et couronnée d'or l'attendait, avec, comme au premier jour où il lui avait confié son désir d'en faire la compagne de sa vie, une moisson de glaïeuls roses dans son petit tablier blanc !

Dans un éclair, Miche comprit et, laissant là sur le chemin valise, regrets, hésitations et douleurs, il s'élança en courant les bras tendus vers le bonheur qui, sur le seuil, souriait à son cœur enchanté.

FIN

LES DISQUES DU MOIS

•

Notre chroniqueur musical s'est amusé, tous ces jours derniers, à jouer chez lui les plus récents disques Victor. Ce ne sont peut-être pas les disques du mois d'août, mais plus précisément les derniers qu'il s'est procurés. Voici, en quelques mots, ce qu'il en pense :

- Quatre valses de Johan Strauss, jouées par l'Orchestre Boston « Pops » :
  New Vienna Waltz ; Loves of the Poet ; Cagliostro Waltz et Lagoon Waltz. A recommander aux amateurs de valses, qui se font de plus en plus nombreux. (Victor).
- Chansons de Lionel Daunais :
  Bien que la voix de Daunais ait passé par toutes sortes d'avatars depuis quelques années, elle reste agréable. Ce baryton a tellement d'école et d'intelligence que même, sans voix aucune, nous l'écouterions volontiers... Mais il lui en reste, et d'une belle qualité encore ! Ces quatre disques Victor Blue Bird en témoignant :
  — Balalaïka (de la revue musicacale du même nom).
  — Chanson de ma mie (paroles de Jean Gillet).
  — Dans mon cœur (du film « Retour à l'Aube»),
  — Comme à vingt ans.
- Deux disques français, genre léger, que nous recommandons tout particulièrement, pleins d'esprit et d'un rythme très vivant :
  La Petite Américaine (fox-trot).
  Swingalero (nouvelle danse).
  Chantés tous deux par Janette Armand, un nom à retenir.
- La bonne chanson :
  Albert Viau, baryton, chante deux disques émouvants :
  La Petite Eglise.
  La Rose effeuillée (deux disques Victor Blue Bird).
- Misha Elman, violoniste :
  Cela veut tout dire pour qui aime le violon :
  Song without words (Mendelssohn) — La hora staccato.
- Deux chansons de Jean Lalonde (Jean Lalonde et les Trois Harmoniques, disque Blue Bird) :
  L'Amour perdu ne revient plus.
  Sur le pont d'Avignon.
- Les deux derniers disques de ce brave Maurice Chevalier :
  Ça fait fait d'excellents Français (marche chantée).
  Ça s'est passé un dimanche.
- Enfin, pour les amateurs de belle musique classique, 5 disques de MAZURKAS, de CHOPIN, jouées par le pianiste Artur Rubinstein.



Mme PIERRE F. CASGRAIN



Honorable ADELARD GODBOUT,
premier ministre de la Province de Québec



Mlle IDOLA SAINT-JEAN

LES ARTISANS DU SUFFRAGE FÉMININ

La Revue Populaire a toujours été en faveur du suffrage féminin et n'a pas hésité à le déclarer à maintes reprises. Dans le passé, elle a consacré plusieurs articles à ce sujet brûlant et même organisé un concours afin de connaître l'opinion de ses lecteurs. C'est donc avec grand plaisir et en toute sincérité qu'elle félicite aujourd'hui les femmes du Québec d'avoir obtenu, grâce à leur persévérance, le double droit de vote et d'éligibilité.

C'est en 1922 que le premier projet de cette loi a été présenté devant l'Assemblée Législative par M. Henry Miles, député de Saint-Laurent. Une délégation féminine, ayant à sa tête Mme Henri Gérin-Lajoie, s'était rendue à Québec pour la circonstance. Rappelons aussi que Mme John Scott est la pionnière du féminisme dans notre province puisqu'elle lutte pour cette cause depuis 1884. Les ministres et les députés qui ont été tour à tour les parrains du bill en faveur du droit de suffrage féminin sont : les honorables William Tremblay, Irénée Vautrin et Edgar Rochette, les docteurs Anatole Plante, Gaspard Fauteux et C.-E. Pouliot, messieurs Henry Miles, J.-H. Dillon, F.-A. Monk, Grégoire Bélanger et P.-A. Lafleur.

Nous ne saurions montionner ici les noms de toutes celles qui se sont dépensées sans compter pour cette cause qui, on aurait pu le croire à certains moments, semblait bien être une cause perdue. Il serait cependant injuste de ne pas rendre hommage à l'œuvre accomplie par deux associations féminines canadiennes-françaises dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs : l'Alliance Canadienne pour le Vote des Femmes du Québec, devenue depuis les récents événements, l'Alliance Canadienne des Electrices, et la Ligue des Droits de la Femme. La présidente de l'Alliance Canadienne des Electrices est Mlle Idola Saint-Jean qui, dès 1921, prenait une part active à la campagne électorale, alors que toutes les femmes canadiennes exerçaient pour la première fois le droit de vote qui leur avait été accordé en 1918 par le gouvernement de l'honorable Arthur Meighen. Mme Pierre Casgrain, femme du nouveau secrétaire d'Etat, est présidente de la Ligue des Droits de la Femme en même temps que directrice de l'émission radiophonique Fémina qui traite, sous des formes variées, de questions d'intérêt plus spécialement féminin.

Enfin, le 25 avril dernier, la persévérance et le dévouement des femmes de chez nous recevaient leur juste récompense puisque le Conseil Législatif sanctionnait le bill qui avait été présenté à l'Assemblée Législative, deux semaines auparavant, par le Premier-Ministre lui-même. Voici, en résumé, comment la chose se passa :

Dès l'ouverture de la session, ce projet de loi figurait au programme de l'honorable Adélard Godbout, et ceux qui ont pu, à certains moments, croire qu'il ne s'y conformerait pas scrupuleusement connaissaient mal le caractère de celui qui dirige les destinées de notre province. C'est pourquoi le 9 avril, M. Godbout présentat aux députés le bill qui avait pour but d'accorder le droit de vote et d'éligibilité aux femmes du Québec. Après discussion, ce projet de loi subit sa première lecture et fut renvoyé à la prochaine séance, celle du 11 avril qui restera à jamais mémorable dans les annales du féminisme canadien. Toutes les galeries de l'Assemblée Législative avaient, pour la circonstance, été aimablement réservées aux dames et demoiselles, de sorte qu'une dizaine de messieurs, tout au plus, peuvent s'y faufiler. Le Premier-Ministre rappelle d'abord que la femme est l'égale de l'homme, rend hommage aux mère canadiennes, rassure de son mieux ceux qui craignent que ce nouveau droit éloigne la femme de son foyer, rappelle l'importance du rôle joué par elle dans la vie économique et dans les œuvres sociales. Ce plaidoyer débité sur un ton de parfaite dignité, ainsi qu'il convenait à un sujet aussi grave, rallie presque tous les suffrages et obtient un vote de 67 contre 9, ce qui est, m'a-t-on assuré, la plus forte majorité qu'une loi ait jamais remportée au Parlement de Québec.

Deux semaines plus tard, soit le 25 avril, le bill, présenté cette fois par l'honorable Philippe Brais, faisait son apparition devant les conseillers législatifs. Après une opposition assez forte de la part de quelques-uns d'entre eux, notamment des honorables Thomas Chapais et Médéric Martin, le bill était adopté en troisième lecture par une majorité de 13 voix contre 5.

Les Canadiennes reconnaissantes remercient ceux qui ont lutté pour faire reconnaître leurs droits et en particulier l'honorable Adélard Godbout qui a su faire triompher leur cause en la prenant en mains, sans doute parce que, avoue-t-il lui-même: « J'ai autant de confiance au jugement des femmes qu'à celui des hommes ; elles voient plus loin et plus juste parce que jugeant de façon plus objective. » Il n'appartient qu'à nous, mesdames, de nous montrer dignes de la bonne opinion qu'a de nous le chef de notre province.

Thérèse Fournier

PARIA D'HIER, PRINCE DE LA TABLE AUJOUR'DHUI

Je crois qu'une bonne soupe aux champignons, ou bien encore un plat de champignons convenablement préparés est un des plus savoureux régals que l'on puisse faire ; autrefois, les gourmets connaisseurs pouvaient seuls se le permettre parce que la culture du champignon ne se faisait que sur une base très réduite et les amateurs devaient se fier à leur science . . . ou à leur flair pour faire la récolte du précieux cryptogame dans les champs ou les bois. Et il y en a tant de dangereux !

Il faut en effet bien connaître les champignons qui poussent d'eux-mêmes en pleine nature pour se hasarder à en faire la cueillette; presque chaque année des imprudents risquent ainsi l'empoisonnement ; ils ont été tentés par des espèces dont les séduisantes couleurs étaient à leurs yeux une garantie de qualité et ils ne se sont pas dit que les champignons sont comme bien des hommes : il ne faut pas les juger uniquement par leur belle apparence.

Ce n'est certes pas d'aujourd'hui ni même d'hier que l'on consomme des champignons car c'est un des plus anciens végétaux qu'il y ait sur terre ; peut-être même le plus ancien et ceux que l'on a trouvés à l'état fossile ne sont assurément pas les premiers de l'espèce. Il est donc raisonnable de penser que l'on en mange depuis bien longtemps, sans doute depuis les origines de l'humanité, mais nous n'avons pas de documents pour nous fixer à ce sujet.

Il fallut un certain courage, ou pas mal d'insouciance, au premier homme qui inscrivit les champignons à son menu quotidien. Comment distinguer les bons des mauvais ? Il n'y avait qu'un seul moyen c'était d'en manger et d'attendre ensuite les événements. J'imagine que plus d'un gourmet ou d'un simple gourmand des lointaines époques paya de sa vie l'expérience qu'il voulut faire ; cela servit à l'instruction des autres et, avec le temps, il fut possible d'établir une liste de ce qui était bon et de ce qui ne l'était pas.

Il fallut d'ailleurs la reviser souvent, cette liste, car elle comporta naturellement bien des erreurs basées sur de simples déductions.

Ainsi les anciens s'imaginaient volontiers qu'un champignon qui avait poussé près d'une plante vénéneuse était forcément mauvais, tandis qu'un autre auquel les limaces avaient commencé de s'attaquer était bon à manger ; ils se trompaient dans les deux cas. On connaît, par exemple, l'agaric caustique auquel s'attaquent souvent les limaces qui ne s'en portent pas plus mal, bien que ce soit un poison violent.

D'autres prétendaient qu'on pouvait manger n'importe quel champignon si l'on avait la précaution de le faire bouillir avec une forte proportion de sel et de vinaigre ; il ne faudrait jamais se fier à un tel conseil et surtout le suivre ; il a dû causer bien des empoisonnements.

Les accidents ainsi arrivés à bien des imprudents ou à des gens trop sûrs d'eux-mêmes se font heureusement très rares aujourd'hui et cela tient à deux choses : la crainte salutaire d'un comestible pouvant contenir un poison redoutable et la facilité avec laquelle il est possible de se procurer des champignons auxquels il est possible de se fier entièrement parce qu'ils sont bien connus, domestiqués en quelque sorte et surtout garantis bien indemnes de tout élément nocif.

La culture du champignon comestible se pratique depuis assez longtemps déjà dans les pays d'Europe mais il n'y a guère qu'une cinquantaine d'années qu'elle a été commencée sur ce continent.

Vers l'année 1890, quelques fleuristes demeurant à Chester County, en Pennsylvanie, se mirent dans l'idée de cultiver quelques champignons dans leurs serres ; ils le faisaient pour leur usage personnel mais il arriva que nombre de leurs clients s'intéressèrent à cette nouvelle culture et voulurent en goûter les produits. Ce fut le commencement d'un succès qui, dès lors, ne fit que prendre continuellement de l'extension.

Les fleuristes firent de si bonnes affaires dans cette nouvelle branche de commerce que plusieurs fermiers des environs suivirent leur exemple. Quelques années plus tard la culture des champignons se répandait un peu partout dans les Etats-Unis et aujourd'hui il y a des exploitations champignonnière d'un bout à l'autre du territoire, depuis la Californie jusqu'aux côtes de l'Atlantique.

Le total de la production annuelle est estimé à une moyenne de trente millions de livres dont vingt pour cent sont mises en conserves, vingt pour cent également transformés en soupes dites « crèmes de champignons » et le reste livré au commerce pour consommation immédiate.

Il va de soi que le mouvement a été suivi au Canada et que nombreux sont ici les établissements ou les particuliers qui se livrent à la culture rationnelle du succulent cryptogame.

Nous sommes donc loin des temps où la prudence la plus élémentaire commandait aux amateurs de champignons de faire leur testament avant de goûter à leur plat favori.

Le progrès, qui complique parfois tant la vie humaine, a réussi, tout au moins avec les champignons, à lui donner un comestible de plus qui est non seulement délicieux mais compte parmi les plus nutritifs et les plus bienfaisants.

ACCESSOIRES DE BEAUTE

Aussi pimpant que les dessins roses ou rouges d'un bonbon à la cannelle, Bâton de Sucre (Sugar Cane) convient à toutes celles qui ont le cœur jeune, à celles qui aiment aller au cirque, boire de la citronnade rose ou sucer un sucre d'orge. Ce nouveau rouge gai, brillant, aux teintes rosées, va avec tout. Il est aussi indispensable que l'empois à une audacieuse robe de cotonnade.

La mode de l'été suit un drapeau à rayures blanches et rouges. Qu'elles soient d'un pouce de large ou pas plus grosses qu'un cheveu, vous les voyez partout : sur les tissus imprimés des robes, les ruchés qui se portent autour du cou ou sur les chapeaux. Le crayon à lèvres offert par Elizabeth Arden est contenu dans un étui émaillé assorti. Des rayures rouges et blanches le décorent.

Avec le crayon à lèvres Bâton de Sucre (Sugar Cane) il y a de la poudre légère et une tabatière avec compact. Son couvercle ovale ressemble à une gigantesque pastille de cannelle comme en peuvent rêver les enfants. Le crayon à lèvres et tout ce qui est joint présentent un ensemble pimpant et très chic. En ville, on le porte avec une toilette noire ou marine ; à la campagne, avec des vêtements de sport ou d'attrayantes robes de cotonnade.

SHAVEMASTER
est si rapide et si pratique
IL N'IRRITE NULLEMENT LA PEAU

Vous pouvez vous raser au bureau, au club, à la maison — n'importe où et n'importe quand. Pas besoin d'aller dans la salle de bain, pas besoin de savon ni de serviette. Vous n'avez pas à vous entraîner pour manier le SHAVEMASTER — dès la PREMIÈRE fois, vous avez un rasage parfait.





Modèle "R" (CA-CD) $16.75 Winnipeg et dans l'Ouest $16.95
Fonctionne avec le célèbre moteur Universal, type à balais, avec bobine à enroulement série, pour CA et CD de 25 ou 60 cycles. Si vous devez employer votre rasoir sur l'un ou l'autre courant, vous choisirez le Shavemaster Modèle "R".



Modèle "M" (CA) $8.75
A Winnipeg et dans l'Ouest $8.95
Muni du nouveau moteur magnétique type CA. Moteur très fort. Si vous employez votre rasoir sur CA de 60 cycles seulement, vous vous raserez parfaitement et rapidement avec ce Shavemaster de $8.75 seulement.

1 La flèche indique le peigne ultra-mince qui a presque trois fois plus d'ouvertures que de métal. Les poils s'y introduisent aisément. Chaque ouverture a un rebord bien tranchant.

2 Le peigne (ou passe) est fait d'un acier spécial, d'une épaisseur de deux millièmes de pouce seulement. Tranche la barbe bien ras tout en protégeant la peau. La peau ne peut être coupée — *Mais tous les poils le sont.* Les lignes arrondies et sans angles du peigne glissent sur tout le visage. Vous déplacez le rasoir à votre aise, sans avoir à surveiller les rebords, des dents ou des angles.

3 La lame évidée est à deux tranchants très aiguisés. S'appuyant sur la face intérieure du peigne, la lame oscille à très grande vitesse. Elle rase plus vite et plus ras — sans irriter la peau.

Les deux modèles ont la même tête brevetée Sunbeam. Tous deux sont munis d'un moteur puissant. Vous choisissez votre modèle suivant les endroits où vous voulez vous en servir. L'un fonctionne sur courant alternatif *et* courant direct . . . l'autre sur courant alternatif de 60 cycles seulement.

Sunbeam SHAVEMASTER

Par les fabricants des célèbres MIXMASTER, IRONMASTER, COFFEEMASTER, GRILLE-PAIN Sunbeam, etc.

Dans tous les magasins d'appareils électriques.

FAITES LES VÊTEMENTS DE VOS ENFANTS AVEC **Viyella** REGD. IRRÉTRÉCISSABLE LAVABLE—DURE TRÈS LONGTEMPS
36" ou 54" de large. Dans tous les magasins ou demandez des échantillons à Geo. L. Holland, 1011, édifice New-Birks, Montréal



Le roman d'août a pour titre :

•

La revanche de Daniel

•

par
S. MOUREU

AVIS IMPORTANT

LE FILM

Le magazine de cinéma le plus en vogue est maintenant en vente le premier vendredi du mois

Coupon d'abonnement
LE FILM

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM, $1.00 pour 1 an ou $1.50 pour 2 ans.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____



"Et dites à maman que je m'ennuie !

L'ENFANT a grandi sans le soutien du bras maternel. Elle entre dans la vie comme dans une pièce froide et sans soleil . . . Il y a sept ans, elle a été le centre d'un drame silencieux entre les murs d'une chambre d'hôpital. La vie de cette fillette a coûté une vie. Mais pourquoi ? Dans plusieurs cas, une soumission rigoureuse aux conseils du médecin et un traitement suivi aux pilules FEMOL éviteraient ces conséquences douloureuses . . .

FEMOL n'est *pas* un simple calmant: ce concentré végétal tonifie les organes particuliers au sexe féminin et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. Depuis près de vingt-cinq ans, des milliers de femmes heureuses ont recours à FEMOL pour franchir sereinement les étapes pénibles de leur vie. Pourquoi pas *vous ?*

POUR LA JEUNE FILLE POUR LA MAMAN
POUR LE RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PURement VÉGÉTAL
INSTITUT CAZO
637, rue Craig ouest, Montréal.



MAUX DE TÊTE,
MIGRAINE,
NERVOSITÉ,
MAL DE DOS,
DOULEURS PÉRIODIQUES

Soulagés promptement et efficacement avec les capsules Antalgine.
Pour connaître les causes des maux de tête lisez la circulaire incluse dans chaque boîte de capsules Antalgine.
23 *En vente partout* 25c *et* 75c

ANTALGINE

Coupon d'Abonnement
LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

NOS VIEILLES FAMILLES CANADIENNES

PAR ÉMILE FALARDEAU

Maranda

Mme E. M., Lévis, P.Q.

Il y a deux souches distinctes de familles Maranda au Canada. Comme on vous l'a dit, il se peut que les deux colons venus de France fussent apparentés l'un à l'autre, mais je serais plutôt porté à croire le contraire par la constatation suivante: Le premier venait de l'ancienne province de l'Aunis tandis que le second venait de l'Anjou.

1er. Jean Maranda et son épouse Jeanne Cousin se sont mariés en France. Quand ils arrivèrent en la Nouvelle-France vers 1664 ils étaient accompagnés de leurs enfants. Ils venaient de la paroisse de La Flotte, diocèse de LaRochelle, en Aunis (Département de la Charente-Inférieure).

2e. Etienne Maranda, huissier, naquit vers 1645, du mariage de Benoit Maranda et de Marie Foureau, de la paroisse de Saint-Pierre de Saumur, diocèse d'Angers.

Le 26 novembre 1671 à Québec, il épousait Marie LeSaint. Celle-ci était la fille de Pierre LeSaint et de Martine Rouleau.

•

Pesant-dit-Sanscartier

Mme A. S., Fall-River, Mass., E.-U.

L'origine des familles Pesant-dit-Sanscartier est : Antoine Paysan-dit-Sansquartier, capitaine dans la compagnie du sieur du Buisson.

Né vers 1682, il était le fils d'Antoine Paysan et de Marie-Jeanne Marchand, demeurant dans la paroisse de Saint-Germain, ville de Poitiers, en ancienne province du Poitou. Poitier est le chef-lieu de département de la Vienne.

A Saint-Laurent, Ile de Montréal, le 3 novembre 1722, il épousait Marie-Elisabeth Tessier-dite-Lavigne. Celle-ci était la fille de Jean-Baptiste Tessier-dit-Lavigne et de Elizabeth Renaud.

•

Gauthier-dit-St-Germain

Mlle T. G., Montréal.

Puisque vous avez eu la bonne idée d'ajouter le surnom attaché à votre nom de famille je puis vous en donner l'origine. Autrement, vu le grand nombre de colons du nom de Gauthier, j'aurais été forcé d'ignorer votre demande.

Tiré d'un ancien nom d'origine étrangère : Galt-Here en anglais Walter.

Germain Gauthier, dit Saint-Germain, naquit vers 1647 du mariage de Germain Gauthier et de Louise Violard, de la paroisse de Beaubec-la-Rivière, en ancienne province de Normandie (département de la Seine Inférieure) et comprise dans le diocèse de Rouen.

Le 19 juillet 1677, à la Pointe-aux-Trembles de Montréal, il épousait Jeanne Beauchamp. Celle-ci était la fille de Jacques Beauchamp et de Marie Dardeinne.

Gauthier

Voici la liste des autres surnoms attachés au nom de Gauthier.

Exemple : Gauthier-dit-Coquet ; de Comporté ; DelaChenaye ; Boisverdun ; de la Vérandrye, Sanguigoira ; Larose ; Landriault ; Larouche.

Chartrand

Mme J. C., Montréal.

A la page 53, dans le travail sur les pionniers de Longueuil par votre humble serviteur, vous trouverez l'origine de votre famille qui se lit ainsi:

Thomas Chertren. Né vers 1647 du mariage de Louis Chertren et d'Hermine Quéval de la paroisse « d'Ectôt-les-Bains », diocèse de Rouen.

Il arriva à Ville-Marie en automne 1665 ; l'année suivante il était domestique chez Gilbert Barbier.

Son premier mariage eut lieu le 29 janvier 1669 à Montréal. Son épouse est Thècle Hunault (a). En 1671 il était propriétaire d'une concession à Longueuil où il dut demeurer jusqu'à vers 1673.

Il se maria une seconde fois le 17 avril 1679 à Montréal avec Jeanne Matou, fille de Philippe Matou et de Marguerite Doucinet.

(a) Thècle Hunault, baptisée le 23 septembre 1665 à Montréal. Elle était la fille de Toussaint Hunault-dit-Deschamps et de Marie Lorgueil. Inhumée le 12 mars 1674.

•

Delorme

M. W. D., Woonsocket, E.-U.

Ce nom actuel de famille était autrefois un surnom tiré d'une indication de lieu servant à influencer la parole. Encore de nos jours nous nous surprenons nous-mêmes lorsque nous pointons du doigt un endroit, à une demande de renseignements.

Pour ce cas-ci, le surnom Delorme indiquerait qu'un individu quelconque demeurait près d'un orme.

•

Raza

M. J. R., Montréal, P.Q.

L'ancêtre des familles du nom de Raza l'est aussi d'une lignée de familles portant le nom de Gascon.

En voici l'origine :

Pierre Raza-dit-Gascon — surnom tiré de son lieu d'origine — naquit vers 1695, du mariage d'Antoine Raza et de Marguerite Sézanne, demeurant dans la paroisse de Saint-Astof, diocèse de Bordeaux en ancienne province de Gascogne (département actuel de la Gironde).

Le 2 mai 1721, à Montréal, il épousait Marie-Françoise Riquet. Celle-ci était la fille de François Riquet-dit-Laverdure (ancien soldat de la compagnie du sieur de Longueuil) et de Marie-Anne Renault.

De ce mariage naquirent huit enfants : deux filles et six garçons.

•

Surprenant-dit-Sansçoucy

Mme J. S., New-York, E.-U.

L'ancêtre des familles Surprenant-dit-Sansçoucy était un soldat du régiment de Carignan. Né vers 1645, il était le fils de Jacques Supernant et de Louise Boquet, demeurant dans la paroisse de Saint-Martin au Perche. Comme son père il s'appelait Jacques.

Le 16 août 1678, à Laprairie, il épousait Jeanne Leduc. Celle-ci était veuve d'André Robidoux. Elle était la fille d'Antoine Leduc et de Catherine Denote.

Il décéda à Laprairie où il fut inhumé le 16 juillet 1710.

Bleau

Mme A. B., Montréal, P.Q.

Voici l'origine de votre famille :

François Blot était un boulanger. Né vers 1641 du mariage de François Blot, greffier de la vicomté au baillagé (sic) et d'Anne Soitin, demeurant dans la paroisse de la Trinité, à Falaise, diocèse de Sée.

Le 22 février 1672, à Montréal, il épousait Elisabeth Benoit-dit-Livernois et le 1er décembre 1685 il convolait en secondes noces avec Catherine Campeau.

Il décéda à Montréal où il fut inhumé le 22 décembre 1717.

•

Jodoin

Mlle J. J., Sorel, P.Q.

Voici l'origine de votre famille.

Claude Jaudoin-dit-le Poitevin — surnom tiré de son lieu d'origine — naquit vers 1636 du mariage de Barnabé Jaudoin et de Michelle Duplez, demeurant dans la ville de Poitiers, en ancienne province de l'ouest de la France ; le Poitou.

Le 27 mars 1666, à Montréal, il épousait Anne Thomas. Celle-ci était la fille de Jean Thomas et de Madeleine Platon.

Il est mort de blessures causées par une décharge de fusil tirée accidentellement par un compagnon de travail (13 octobre 1686).

•

Lemay-dit-Delorme

Mlle M. T. L., rue Casgrain, Montréal, P.Q.

Je me permets d'attirer votre attention sur le nom Delorme dans ce même courrier.

Il y a eu plusieurs colons du nom de Lemay qui tous ont fait souche en ce pays mais puisque vous avez eu la bonne idée d'ajouter dans votre demande un surnom qui lui est propre, il m'est possible de donner vos origines qui se lisent ainsi :

Michel Lemay naquit vers 1628 du mariage de François Lemay et de Marie Gaschet, demeurant dans la paroisse de Chennehutte-les-Touffeaux comprise dans le canton Saumur, diocèse d'Angers (département actuel de Maine et Loire).

Aux Trois-Rivières, le 15 juin 1659, il épousait une Française nouvellement arrivée au pays : Marie Dutost (Duteau). Celle-ci était la fille de Pierre Dutost et de Jeanne Perrin, (Peirin) du diocèse de LaRochelle, en Aunis.

Ce n'est que vers la seconde génération canadienne que le surnom de Delorme semble avoir été attaché à celui de Lemay.

•

Chicoine

Mlle A. C., Saint-Hyacinthe, P.Q.

Voici l'origine de votre famille :

Pierre Chicouane naquit vers 1641 du mariage de Gilles Chicouane et de Perrine Boisaubert, demeurant dans la paroisse de « Géné », diocèse d'Angers, en ancienne province de l'Anjou.

Le 20 octobre 1670, à Montréal, il épousait Madeleine Chrétien. Cette dernière était la fille de Toussaint Chrétien et de Françoise Bertault

demeurant dans la paroisse de « St-Eustache, Ville de Paris ».

Sa veuve se remaria le 19 juin 1702, à Contrecœur, avec Louis Audet de Pierre-Cot, sieur de Bailleul.

Pour plus de détails, voir « Les Pionniers de Longueuil et leurs origines », par Emile Falardeau.

•

Gélinas

Mme C. G., Trois-Rivières, P.Q.

Autrefois le nom Gélinas s'inscrivait d'une manière différente. C'était plutôt : Gélinaud. Il nous semble que le changement est dû à une mauvaise prononciation.

Un contrat de mariage en date du 1er octobre 1667, passé au Cap-de-la-Madeleine, district des Trois-Rivières, par le notaire-royal Jacques de la Touche, nous donne les informations nécessaires sur les origines de votre famille.

Sans ce contrat il nous aurait été impossible de vous donner satisfaction parce que le desservant du Cap-de-la-Madeleine qui a célébré ce mariage ne s'est pas conformé à une ordonnance du roi de France. Cette ordonnance exigeait que les célébrants mentionnent toujours dans un acte civil les noms des parents des conjoints ainsi que les noms des endroits.

Voici les origines :

Jean Gélinaud naquit vers 1645 du mariage d'Etienne Gélinaud et d'Huguette Robert demeurant dans la paroisse de Saint-Eutrope, ville de Saintes, en ancienne province de la Sainte-Onge (Département de la Charente-Inférieure:.

Etienne Gélinaud et son épouse Huguette Robert vinrent aussi s'établir en ce pays et demeuraient au Cap-de-la-Madeleine. Etienne Gélinaud convola en secondes noces avec la veuve de Sébastien Langelier : Marie de Beauregard.

Tel que dit précédemment, Jean Gélinaud passa un contrat de mariage au Cap-de-la-Madeleine, district des Trois-Rivières, le 10 octobre 1667 (greffe de la Touche) et se maria au même endroit dix jours plus tard, soit le 17 octobre 1667 avec une Française demeurant au Cap : Françoise-Charlotte Desmeni (nom actuel Dumesnil). Celle-ci était la fille de Robert Desmeni et de Marie Denis, demeurant dans la paroisse de Saint-Maclou, diocèse de Tours, en ancienne province de la Touraine.

•

Lavigne

Mlle Y. L., Ottawa, Ont.

Le nom actuel Lavigne était autrefois un surnom qui était attaché à un nom propre de famille. Ce surnom avait été attaché par une circonstance de lieu ou d'incident.

Au Canada plus de vingt colons venus de différentes parties de la France avaient le surnom de Lavigne attaché à leur nom. Dans ces circonstance il nous est impossible de dire à une personne quelle est la souche de sa famille. Il nous faudrait auparavant faire la recherche de génération en génération en passant par le père, le grand-père, l'arrière-grand-père, et ainsi de suite jusqu'à la souche. Mais ceci est plutôt commercial.

Cependant pour vous donner quelques informations qui pourraient vous donner une idée quelconque, voici la liste des noms qui avaient le surnom Lavigne attaché au nom principal :

Exemples : Bernard-dit-Lavigne ; Bibeau-dit-Lavigne ; Bourcier ; Brodeur (familles du district de la Rivière Richelieu) ; Doutre ; Fily et Philie ; Lachaise ; Lamy ; Levasseur ; Nadeau ; Poudret (devenu par la suite : Poutré) ; Rivard ; Sauviot ; Soucy (source d'une lignée de familles du nom : Soucisse) ; Tessiez (concessionnaire d'une terre située à la Place d'Armes de Montréal, une des belles figures de Ville-Marie héroïque) ; etc.

•

Casabon

Mlle J. C., Sorel, P.Q.

Le premier colon qui a fait souche en ce pays est :

Martin Casaubon. Il était sergent et dut arriver faisant partie des troupes de 1687. Né vers 1659, il était le fils de Jean Casaubon et de Françoise Maisonneuve demeurant dans la paroisse de Saint-Jean, diocèce de Bayeux, en ancienne province de Normandie en France.

Le 14 février 1689, à Champlain, district des Trois-Rivières, Martin Casaubon épousait Françoise LePellé. Cette dernière était la fille de Jean LePellé, sieur des Marais, et de Jeanne Isabelle.

Sans toutefois le certifier, il est fort probable que d'autres colons du même nom aient fait souche.

•

Delorme

(Lemay-dit-Delorme ou Delorme-dit-Lemay)

M. L. De., Montréal, P.Q.

L'ancêtre de votre famille est :

Michel Lemay-dit-Delorme (indication de lieu ; c'est-à-dire une personne demeurant près d'un Orme). Il était le fils de François Lemay et de Marie Gaschet (Gauchet) demeurant dans la paroisse de Chesnebutte, diocèse d'Angers, (c'était un Angevin). Né vers 1625, il se maria aux Trois-Rivières le 15 juin 1659 avec Michelle Dutost (nom actuel Duteau). Celle-ci était la fille de Pierre Dutost et de Jeanne Peivin (ou Perrin) demeurant dans une paroisse du diocèse de LaRochelle, en ancienne province de l'Aunis, patrie du fondateur de Québec, le sieur de Champlain.

•

Valade

M. J.-B. V., Coaticooke, P.Q.

Il y a deux souches distinctes de familles Valade. La première semble avoir adopté le district de Québec tandis que la seconde a fait souche dans le district de Montréal.

1er Guillaume Valade, né en France vers 1640 du mariage d'André Valade et de Jeanne Cousseau demeurant dans la paroisse de Saint-Sauveur, ville de LaRochelle, en ancienne province de l'Aunis, (département de la Charente-Inférieure).

Le 10 novembre 1668, à Québec, il épousait Françoise Ancelin (et Asselin). Celle-ci était la fille de Gilles Ancelin et de Catherine Clément demeurant dans la paroisse de Saint-Martin, Ile du Rhé, diocèse de La-Rochelle.

2e Jean Valade-dit-Lajeunesse, (ancêtre des lignées de familles Valade et Lajeunesse) était soldat dans la compagnie du sieur de Tonty. Né vers 1685 du mariage de Pierre Valade et de Marguerite (.....) de la paroisse de Saint-Vanne-de-la-Rochefoucauld, diocère d'Angoulesme.

A Montréal, le 18 décembre 1712, il épousait Marie Godeau. Celle-ci était la fille d'Etienne Godeau et de Marie Françoise Simon.

•

Perrault & Perreault

Mme A.-L. P., Woonsoket, E.U.

Il nous est impossible de donner l'origine d'aucune famille actuelle des noms sus-mentionnés parce qu'il y a eu plus d'une douzaine de colons français ayant souche en ce pays.

Cependant je tiens à vous faire signaler que ce n'est que vers la seconde et même la troisième génération canadienne que ces noms ont été inscrits ainsi. Avant cette période on inscrivait Perrot et Perrau.

Un surnom ou peut-être la mention d'un endroit nous permettrait de de vous donner plus de satisfaction.

1er. Jacques Perrot-dit-Vildaigre, marié en 1654 à Québec avec Michelle LeFlot.

2e. Paul Perrot-dit-Laforce, meunier, s'est marié à Montréal en 1670 avec Marie Chrétien.

3e. François-Marie Perrot, seigneur de Sainte-Geneviève en l'île de Montréal, marié en France avec Madeleine LeGuide.

4e. Nicolas Perrot, capitaine de la côte de Bécancourt, marié en France avec Marie Raclot.

5e. Jean Perau, marié à Repentigny avec Françoise Bourgeois en 1688.

6e. François Perrot, marchand, marié à Québec en 1715 avec Suzanne Pagé.

7e. Jacques Perrot, chirurgien, maré à Lachenaie en 1724 avec Marie-Elizabeth Navers.

8e. François Perrot, marié, à Montréal en 1725 avec Agnès Rascaud.

9e. Jean Perrot-dit-Poitevin (titre de l'endroit d'où il venait de France: le Poitou), marié avec Jeanne Guérinet.

10e. Blaise-Etienne Perrot, marié à Québec avec Marie-Anne Guénet en 1729.

11e. Pierre Perrot-dit-St-Pierre, marié en 1730 à Montréal avec Marie-Françoise Ethier.

12e. Bernard Perrot, marié en 1735 à Québec avec Marguerite Talon.

HEINZ ET LES PETITS REFUGIES DE GRANDE-BRETAGNE

M. Howard Heinz, président de la Cie canadienne H. J. Heinz, limitée, dont le plus grand établissement se trouve à Leamington, Ontario, vient d'annoncer qu'il a offert aux employés de la Cie Heinz, limitée, en Grande-Bretagne, lesquels se chiffrent à quelques milliers, d'envoyer leurs enfants au Canada et aux Etats-Unis pour la durée de la guerre, et aux frais de la compagnie.

M. Heinz voudrait, autant que possible, que les enfants anglais évacués soient reçus comme invités dans les foyers des employés de la compagnie canadienne. Quant aux enfants qui ne trouveraient pas de place au Canada, ils seraient les bienvenus chez les employés de Heinz aux Etats-Unis. Tout le personnel de la compagnie approuve et encourage l'idée de M. Heinz avec le plus grand enthousiasme.

M. Heinz est membre du Comité américain de l'Aide aux réfugiés européens. Le maréchal Field en est le président.

"Le soleil de l'été vous a basanée—

il faut changer la nuance de votre poudre!"

dit Lady Esther



Vous êtes hâlée, brunie par le soleil . . . votre poudre ne doit donc pas être d'une tonalité plus claire que votre épiderme. Rien de plus déplaisant qu'une poudre d'une nuance imprudemment choisie. *Harmonisez!*



Ne vous laissez pas tromper par des poudres coûteuses! La Poudre Lady Esther est d'une telle *finesse* qu'elle adhère quatre heures durant. Poudrée après dîner, vous serez encore ravissante à minuit.

LA POUDRE LADY ESTHER ne contient pas de particules sableuses. Essayez (*à mes frais*) toutes mes nuances de poudre. Envoyez-moi le coupon et vous recevrez dix nuances charmantes et nouvelles.

"L'épreuve des dents" est révélatrice. Mettez-en un peu entre vos dents supérieures et inférieures, et un léger mouvement de frottement vous apprendra bientôt si cette poudre renferme quelque trace de sable.

A l'analyse, bien des poudres de $2.00, $3.00 ou même plus contiennent jusqu'à 20.44 pour 100 de ces particules, *mais vous n'en trouverez pas dans la Poudre Lady Esther!* Mettez le coupon à la poste!

(*Vous pouvez coller ceci sur une carte postale*)
LADY ESTHER, Toronto, 12, Ontario.

GRATIS! Veuillez m'envoyer, GRATIS ET FRANCO, vos 10 nouvelles nuances de poudre, et un tube de votre Creme-4 Fins. 7-26

Nom_____

Adresse_____

Municipalité_____ Province d_____



NE SOUFFREZ PLUS GRACE AU

Traitement Médical F. Guy

C'est le remède connu contre les *périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.*

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

•

BUREAU:
Jeudi et Samedi de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 (Place d'Armes)
5941, Avenue Delorimier
Montréal, P. Q.

Coupon d'abonnement

La Revue Populaire

Poirier, Bessette & Cie. Limitée
975, rue de Bullion.
Montréal, P. Q.

Ci-joint veuillez trouver $2.00 pour un abonnement de DEUX ANS à la REVUE POPULAIRE.

(Pour le Canada seulement)

Nom .....

Adresse .....

Localité .....

Province .....



Le sous-marin — Photo Associated Screen News

LA NAGE DE FANTAISIE

PAR MADELEINE KENT

LA NATATION est un sport aux aspects changeants et variés. Elle va du facile au périlleux, de l'infiniment gracieux à l'acrobatie, de l'endurance à la vitesse. C'est un sport aux nombreuses facettes dont la plus brillante est la Nage de Fantaisie.

Le nom de Nage de Fantaisie donné à cette forme de la natation est évocateur et descriptif, captivant l'imagination, car il suggère le pays du sourire, ce monde chimérique aux caprices absurdes et charmants, et aux rêves extravagants et flous. La Nage de Fantaisie représente tout cela, et plus. Avec justesse, on la désigne également : Nage scientifique. C'est, en effet, toute une science. Chaque mouvement est une étude spéciale. Chaque geste calculé, chaque figure s'exécute suivant une méthode précise. Certaines évolutions sont simples, d'autres deviennent de véritables tours de force acrobatiques.

Cependant, d'exécution facile ou ardue, elles doivent s'accomplir avec une aisance apparente ; c'est le secret de leur charme. Les nageuses glissent dans l'eau comme des ombres, sans effort visible, complètement maîtresses de l'onde qui semble être leur élément naturel. En terme de natation, le nageur de vitesse est un athlète, le joueur de polo un sportif, et la nageuse de fantaisie une artiste.

La Nage de Fantaisie, comme le plongeon et le patin de fantaisie, diffère des autres sports, car l'apparence est aussi importante que le mouvement lui-même. Par exemple, la joueuse de tennis ou de golf peut faire des grimaces, des contorsions laissant voir l'effort, l'énergie qu'elle dépense. Dans la Nage de Fantaisie au contraire, tout doit paraître facile et simple. Le mouvement importe peu, c'est l'exécution qui prime tout.

Cette forme de la natation est sœur de la danse, car elles tendent vers un but identique : la beauté du mouvement rythmé. La Nage de Fantaisie est en somme de la danse aquatique. Il y aura, sans doute, bientôt une chorégraphie de la nage, comme il en existe une de la danse.

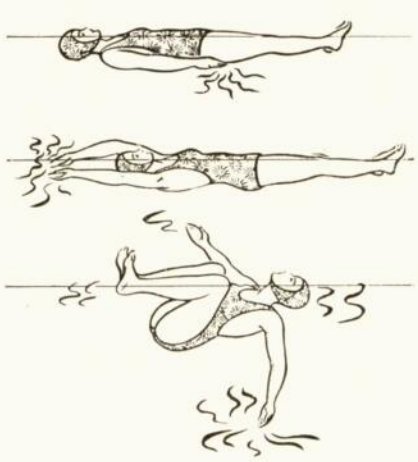
La ballerine nous enchante par son agilité voltigeante, ses arabesques dessinés en plein vol, au défi des lois de la gravité. La nageuse de Fantaisie nous ravit par sa grâce, l'élégante insouciance avec laquelle elle tournoie, ondule, glisse à travers l'onde, exempte, nous semble-t-il, de cette obligation imposée aux simples mortels, celle de respirer.

Cette nage rythmée dépasse le sport, car elle se prête à des spectacles vraiment artistiques. Les nageuses évoluant, tantôt seules, tantôt par groupes, exécutent un nombre inépuisable de figures, charmantes ou étonnantes, ou présentent des séries de formations compliquées dont le dessin varie à l'infini.

Dans l'arrangement des diverses figures, la Nage de Fantaisie donne libre cours à l'imagination. L'on invente constamment de nouvelles figures, et ces improvisations sont une source d'attrait irrésistible. A l'originalité des figures, la variété des formations, viennent s'ajouter le rythme de la musique, l'extravagance des costumes de toutes les nuances rehaussées par le jeu des lumières colorées, tout cela se fondant en une symphonie de son, de mouvement, de couleurs d'un effet féerique.

Les différentes figures se divisent en deux groupes. Les premières s'exécutent à la surface, les secondes sous l'eau. Evidemment, ces dernières sont de beaucoup les plus difficiles.

Par contre, celles du premier groupe sont faciles. Elles ne présentent aucun problème de respiration, car la nageuse flotte sur le dos dans une position horizontale, ou si la position est verticale, la tête est maintenue hors de l'eau. C'est la « godille » qui fait la base, et elle est d'exécution simple. La nageuse flottant sur le dos, avance à reculons, par l'action rapide des mains seulement, les bras étant maintenus près du corps. Vient ensuite « l'hélice », avec le même mouvement des mains ; mais cette fois, les bras sont étendus au-dessus de la tête, et l'on avance ainsi les pieds les premiers. Il y a ensuite le « bicycle » où la nageuse, flottant sur le côté, tourne en cercle imitant avec les jambes le mouvement de la bicyclette. Presque identique, mais sur le dos, devient « la marche », et la nageuse paraît marcher sur l'eau.



La godille. — L'hélice. — La culbute, en avant et en arrière.

Le « requin » est un mouvement sur le côté, exécuté avec un bras, l'autre étant plié sur la hanche et formant l'aileron du poisson. Descriptif aussi est la « bûche roulante ». Le corps rigide et les bras au-dessus de la tête exécutent un mouvement de rotation, absolument comme un billot de bois tournant dans l'eau.

Ensuite, ce sont les culbutes, soit en boule, ou avec le corps maintenu droit et très arqué, puis les plongeons de surface. Ceci est déjà un peu plus compliqué. Le dauphin, le marsouin imitent le poisson qui, surgissant soudainement à la surface, nage un instant puis disparait. Tantôt, c'est « l'huître ». Le corps se plie brusquement, les mains touchant les pieds, imitant ainsi le coquillage qui se referme.

Des plus difficiles, le sous-marin est particulièrement intéressant. Une jambe levée imite le périscope, qui descend au fond de l'eau, remonte et redescend. Ceci demande beaucoup de force musculaire, comme l'exige aussi la nage la tête en bas. Cette figure est une version aquatique d'une personne marchant sur ses mains. La nageuse avance dans une position verticale, mais la tête en bas. Pour les expertes, il y a le mouvement de pendule où le corps se balance lentement dans l'eau, mû simplement par l'aspiration et l'expiration de l'air dans les poumons.

Notons encore la « toupie », le « tire-bouchon », la « torpille », «l'échelle », tous noms pittoresques représentant des évolutions non moins originales. Toutes ces évolutions individuelles s'exécutent aussi en groupe, ajoutant à leur intérêt. Il y a aussi les formations flottantes. Les nageuses, par des alignements variés, forment des dessins sur l'eau, tels que l'étoile, la pyramide.

La Nage de Fantaisie est le seul sport qui soit entièrement féminin. La raison en est simple. Cette nage exige de flotter facilement. Les hommes à cause d'une charpente osseuse plus lourde n'arrivent pas à flotter suffisamment. La Nage de Fantaisie est pour les femmes de tout âge, non seulement un passe-temps amusant, mais une occasion de développer leur élégance naturelle.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Un Nouveau Livre de Sarah Larkin

(écrit directement en français)

Un nouveau livre de la poétesse américaine Sarah Larkin vient de paraître aux Editions du Bien Public. Il s'agit, cette fois, d'un ouvrage consacré aux bêtes de la forêt canadienne. On ne doit pas s'attendre à des pages de naturaliste. Ce serait en même temps beaucoup et trop peu. Sarah Larkin a traité le sujet en poétesse et aussi en romancière. Point de méticuleuses descriptions, ni de considérations d'un caractère sèchement scientifique. L'auteur qui possède, en pleine forêt mauricienne, un des plus beaux domaines lacustres de la province, connaît bien les bêtes sauvage dont elle a fait les héroïnes des récits émouvants qu'elle nous offre dans DIMO.

Elle nous les peint avec amour. Son inspiration épouse toutes les formes d'un monde intuitif et nerveux, le monde des bêtes.

Le nouveau livre de Sarah Larkin a été écrit directement en français. Et ce français est loin d'être laborieux. Le lecteur, au contraire, dès les premières pages, sera conquis par ce style alerte et cursif qui se joue avec aisance de toutes les difficultés. On aura peine à croire que cet auteur peut écrire autrement qu'en français.

Ce mérite serait encore d'une importance secondaire s'il n'était étayé de dons de conteuse qui se manifestent et se renouvellent à chaque chapitre de ce livre frais et embaumé, que nous fait vivre pendant quelques heures dans l'intimité de toutes ces bêtes que nous connaissons mal et qui pourtant souffrent et luttent comme nous pour le privilège de la vie.

Dimo et autres histoires de bêtes, récit par Sarah Larkin. Publié aux Editions du Bien Public, Trois-Rivières. Prix : $1.00.

•

Charmants Voisins (1)

Après avoir écrit *Nos animaux chez eux* (mammifères) et les *Poissons de nos eaux,* Claude Mélançon, journaliste et naturaliste, nous présente sous le titre de *Charmants voisins,* les oiseaux qui vivent dans notre horizon familier.

En ces heures lourdes de menace, c'est bien de « charmants voisins » que nous avons besoin pour nous faire oublier, ne serait-ce que quelques minutes, nos ennemis et nos angoisses.

Et ces voisins ailés que Claude Mélançon connaît si bien et, à son exemple, veut nous faire aimer, sont aussi sympathiques que séduisants. Ils sont aux antipodes de la tragédie moderne et donc tout près de nos désirs de paix et de notre conception de la vie. L'auteur les a étudiés et décrits dans la période heureuse de l'avant-guerre et s'il se décide aujourd'hui à publier des pages, vieilles de plus d'un an, c'est sans doute parce qu'elles peuvent apporter un apaisement à nos cœurs et une saine distraction à nos esprits. Ce serait alors pour M. Mélançon, dont les services ont été prêtés à l'Etat depuis septembre dernier, une autre façon de servir son pays puisque le moral d'une population en guerre est le principal souci des propagandistes.

Son dernier livre est une invitation à se tourner vers la nature, maîtresse de la sérénité, qui dure et endure en beauté, donne régulièrement ses fleurs et ses fruits, nourrit chaque jour ses enfants et jette sur toutes choses son sourire divin.

Etudier l'oiseau, pénétrer dans son intimité avec, pour guide, un naturaliste doublé d'un écrivain, c'est laisser derrière soi un monde qui nous fait honte et découvrir celui où règnent le naturel, la musique, la couleur et la grâce ; un monde où le poête aime puiser des symboles et sur lequel la Providence, nous dit l'Evangile, veille d'une façon particulière.

Dans le livre de M. Mélançon, l'oiseau, créature hautement spécialisée, vit comme dans la réalité, une vie indépendante. Chaque espèce est traitée individuellement et apporte son tribut à la curiosité du lecteur. Mais prenons garde que, sous cette forme ingénieuse, se cache une science savamment masquée et une compréhension de la nature, dont le philosophe comme le simple flâneur peuvent tirer profit.

Chacune des notices biologiques consacrée à l'un de nos « charmants voisins » est illustrée d'un dessin en noir (quel dommage que le coût des planches en couleur soit prohibitif chez nous) par notre jeune artiste animateur, Jacques Bédard, dont les illustrations pour les *Poissons de nos eaux* ont déjà suscité une flatteuse critique. Cette fois encore, et si possible avec plus de succès, l'illustrateur a triomphé de nombreuses difficultés. Il a livré au graveur des dessins qui aident, non seulement à l'identification des sujets, mais aussi à la haute tenue du livre.

(1) " CHARMANTS VOISINS " — Vol. de 286 pages — Granger Frères, éditeurs.

•

Dans le Bois

par le docteur Auguste Panneton



Le docteur Auguste Panneton, des Trois-Rivières, qui vient de publier, sous le pseudonyme de Sylvain, un recueil de récits et de nouvelles empruntés à la vie forestière. *Dans le Bois* intéressera tout spécialement les amateurs de la vie au grand air. L'ouvrage est illustré par Henri Beaulac. Sylvain est le frère aîné de Ringuet, l'auteur de 30 *Arpents.*



PARTOUT ! on fait l'éloge de ce breuvage delicieux. Cette lager blonde et mousseuse fait des amis en tous lieux.

LA LAGER Frontenac 'Bleue'

Un Breuvage SEC et LEGER

D-4

Le Samedi 10c

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

coupon d'abonnement

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.



MERLE OBERON

Suggestion pour Cadeau d'Anniversaire

●

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

●

Un abonnement à nos trois magazines : quel cadeau merveilleux ! Il s'adresse à l'esprit, dure toute l'année et apporte une lecture instructive et divertissante.

Si vous avez l'intention de lui offrir à sa fête un cadeau de cinq dollars, envoyez-nous cette somme et nous lui adresserons régulièrement ces trois magazines. Remplissez tout simplement le coupon ci-dessous.

Cette offre exceptionnelle de $5.00 est pour le Canada seulement.

COUPON D'ABONNEMENT POUR CADEAU

Poirier, Bessette & Cie. Limitée
975, rue de Bullion,
Montréal, P. Q.

Ci-joint $5.00 prix d'un abonnement d'une année à vos trois grands magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film* que vous voudrez bien faire parvenir à la personne suivante :

Nom .....

Adresse .....

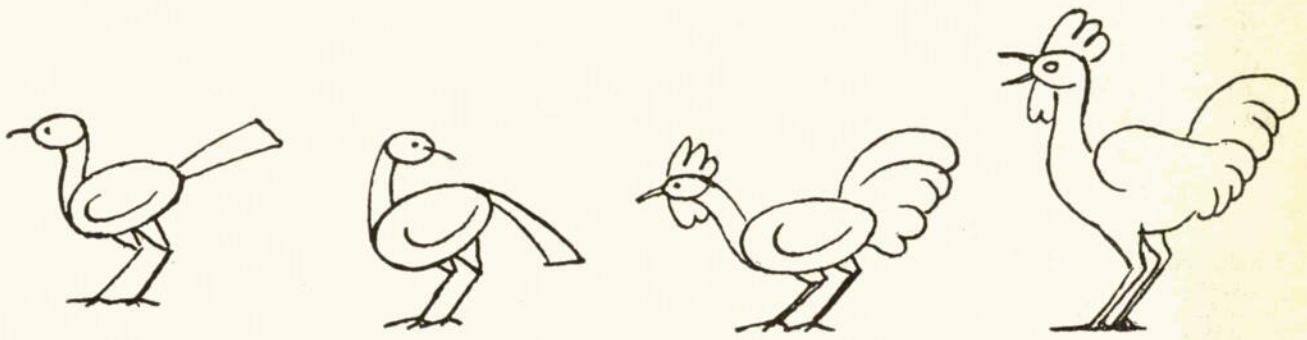
Envoi de .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

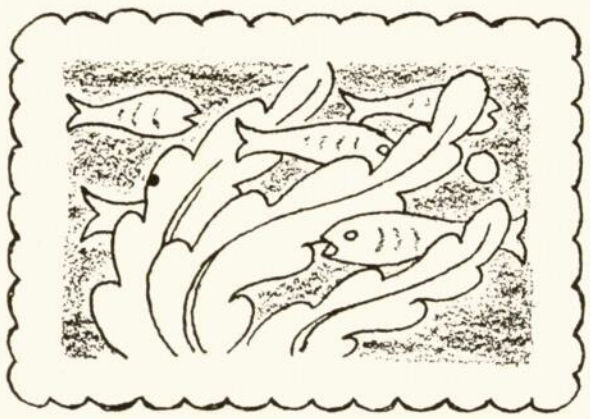


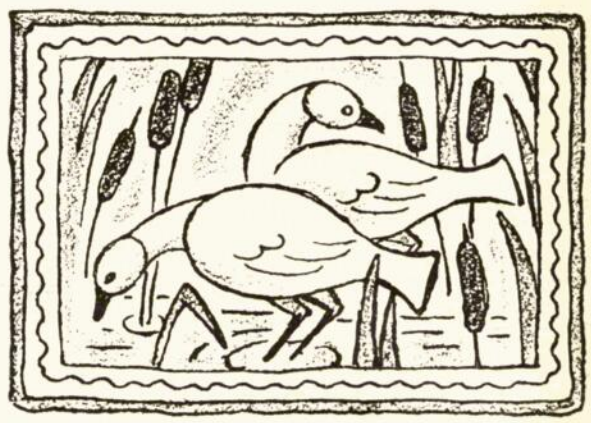
Comment sont représentés, au moyen de lignes élémentaires, le poisson et l'oiseau. (Voir explications ci-dessous).

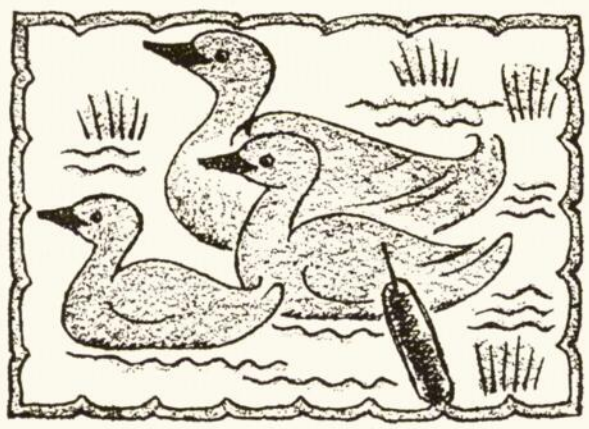


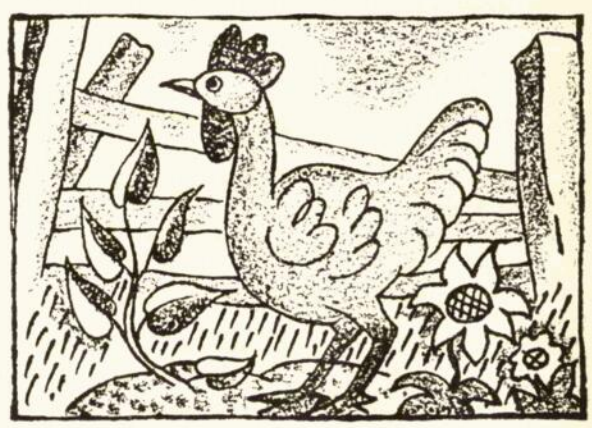
NOS ARTS DOMESTIQUES

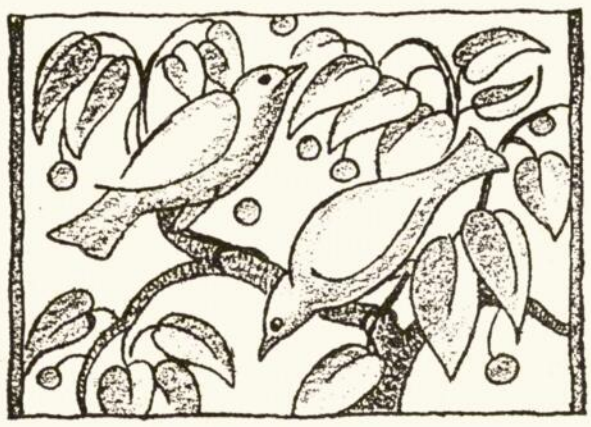
QUATRIÈME LEÇON











DANS ce quatrième entretien sur le dessin tel qu'employé pour les tapis crochetés nous vous proposons d'étudier les oiseaux, les poissons et certains aspects de la vie animale susceptibles de fournir des motifs attrayants pour un tapis destiné à un foyer canadien. Nos forêts sont remplies d'oiseaux variés, nos rivières abondent en poissons et bien que nous soyons moins riches en fait d'animaux, nous en avons plusieurs dont l'espèce est propre à notre continent.

Prenons, par exemple, le poisson le plus ordinaire. Deux lignes en forme de S servent à en représenter le corps ; les écailles et les nageoires peuvent être suggérées par des festons ou des lignes entrecroisées.

(Voir dessins du premier cliché).

Le dessin donne au corps d'un oiseau la forme d'un œuf. La tête, le cou, la queue et les pattes sont tracés séparément et le mouvement de l'oiseau est indiqué par les positions respectives des diverses parties de son corps.

(Voir dessins du deuxième cliché).

Outre les oiseaux domestiques, les oiseaux aquatiques, comme les oies sauvages du Canada, les mouettes et les grands hérons bleus, peuvent être avantageusement utilisés si on les place dans un décor approprié de roseaux ou de rochers, pourvu qu'on garde un constant souci des dimensions et de la perspective.



Cours de modes sous la direction de Madame Desroches.

L'ÉCOLE MÉNAGÈRE PROVINCIALE

(Suite de la page 9)

ORGANISATION DES COURS

a) Cours régulier de deux années exigeant une préparation équivalente à la 8e année du Programme de l'Instruction publique et donnant droit, après examen satisfaisant, à un diplôme supérieur de science ménagère accordé par l'Université de Montréal et approuvé par le Conseil de l'instruction publique.

b) Cours de trois années comprenant une année de formation pédagogique pour l'obtention du diplôme professoral.

c) Cours familial offert à toute jeune fille qui veut compléter son éducation en science ménagère.

d) Cours spéciaux comprenant art culinaire, confiserie, coupe et couture, raccommodage, ouvrages de fantaisie, modes, art décoratif, offert aux jeunes filles de toutes les classes de la société.

Des bourses sont offertes aux cours de cuisine et de couture donnant droit à une année de cours gratuits. Les concurrentes doivent suivre leurs cours avec assiduité et application.

Les cours spéciaux commencent le premier lundi d'octobre et se terminent à la fin de mai.

PROGRAMME DU COURS RÉGULIER

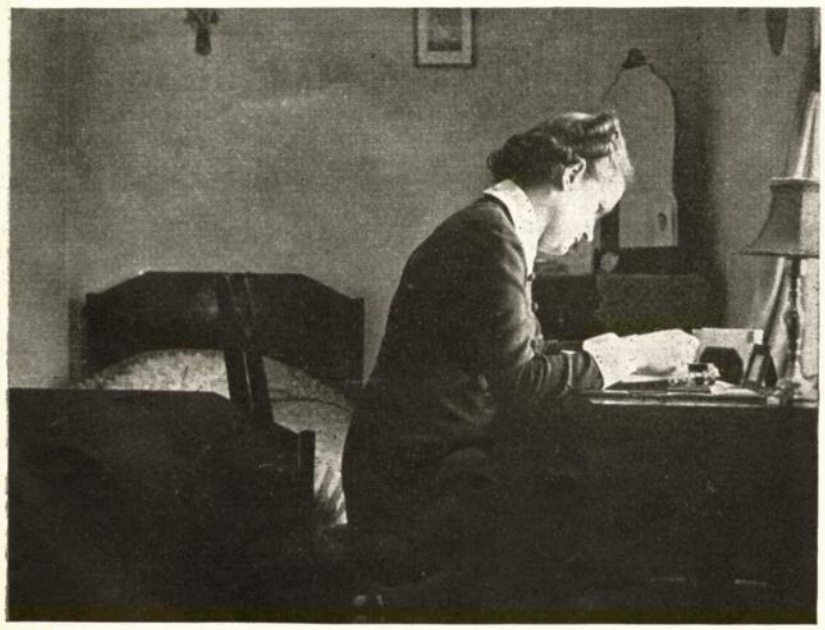
Religion et morale : Explication des grands devoirs de la vie chrétienne, réfutation d'objections courantes. Réponses aux questions posées par les élèves sur différents cas de conscience. *Ce cours est confié à un prêtre.*

Nutrition, 1ère année : Etude sommaire de la classification des substances alimentaires (glucides, lipides, protides, eau, sels minéraux, vitamines), leur composition, leurs sources, leurs effets sur le métabolisme, leur nécessité, inconvénients et dangers de la déficience et de l'abus.

Nutrition, 2e année : Etude plus détaillée des problèmes alimentaires et des difficultés que présente la préparation de menus rationnels et économiques. Préparation de menus pour toutes les saisons et pour des budgets différents.

Théorie culinaire : Différentes méthodes de cuisson appropriées aux aliments pour les présenter le plus avantageusement possible.

Art culinaire pratique. Coupe, dessin des patrons. Coupe et couture. Modes. Tissage. Méthodologie. Economie domestique. Comptabilité domestique. Physiologie et anatomie. Puériculture. Education familiale. Hygiène et médecine pratique. Dessin.



Mlle Jacqueline Morvan dans sa chambre. Les pensionnaires de l'école ont chacune sa chambre qu'elles ornent à leur fantaisie.

Max Factor ★ HOLLYWOOD

VIENT AU CANADA!

★

avec les secrets de maquillage des jolies vedettes de l'écran

★ *et de nouveaux bas prix!*



MAX FACTOR ★ HOLLYWOOD vient d'ouvrir une succursale canadienne à Toronto. Nous sommes heureux de pouvoir maintenant offrir aux Canadiennes le même service d'analyse du teint de Max Factor dont nous faisons bénéficier les étoiles de cinéma de Hollywood — c'est-à-dire un maquillage composé d'une poudre, d'un fard et d'un rouge à lèvres créés par Max Factor ★ Hollywood en des teintes s'harmonisant parfaitement à chaque type.

Irene Dunne

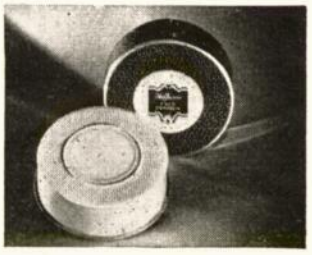
ETOILE DE LA RADIO — RKO

ROUGE À LÈVRES TRU-COLOR...

Création originale de Max Factor ★ Hollywood pour le maquillage des lèvres. Notez bien ces quatre remarquables particularités:

1. ***Confère aux lèvres une carnation naturelle.***
2. ***N'assèche pas, mais indélébile.***
3. ***N'irrite pas les lèvres sensibles.***
4. ***Ne laisse pas de trace révélatrice.***

65¢ et $1.15



POUDRE, création Max Factor★ Hollywood, vous faisant paraître à votre mieux. De texture satinée, elle adhère mieux et plus longtemps..... 65¢ et $1.15

FARD, création Max Factor★ Hollywood, en tons naturels — chaque nuance s'harmonisant à la perfection à chaque type. 65¢

Nécessaire à maquillage pour le sac.



Nouvelles teintes s'harmonisant à chaque type.

En vente partout dans les principaux magasins



Postez pour recevoir poudre, fard et rouge à lèvres à vos nuances

MAX FACTOR ★ HOLLYWOOD, 30 Spadina Ave., Toronto.

Veuillez m'envoyer boite poudre (grandeur sacoche), échantillon fard et bâtonnet rouge à lèvres "Tru-Color" de la nuance appropriée à mon teint. Ci-inclus 10 cents pour frais de poste et d'emballage. Veuillez ajouter un tableau de maquillage qui me convient et brochurette illustrée intitulée: *"Le nouvel art du maquillage"*, GRATIS.

NOM_____

RUE_____

LOCALITÉ_____ PROV._____

TEINT	YEUX	CHEVEUX
Très clair ☐	Bleus ☐	BLONDS
Clair ☐	Gris ☐	Clair ☐ Foncé ☐
Crémeux ☐	Verts ☐	CHATAINS
Médium ☐	Brun clair ☐	Clair ☐ Foncé ☐
Vermeil ☐	Bruns ☐	BRUNETTE
Jaunâtre ☐	Noirs ☐	Clair ☐ Foncé ☐
Rousseâ ☐	CILS (Couleur)	ROUX
Olivâtre ☐	Claire ☐	Clair ☐ Foncé ☐
PEAU Sèche ☐	Foncée ☐	Si vos cheveux sont gris, marquez type ci-haut et ici ☐
Huileuse ☐	AGE	
Normale ☐		

MES ENQUÊTES

(Suite de la page 20)

ADRIEN ROBITAILLE

« Celui que je voudrais être si je n'étais pas moi ?

... Un Jacques Bainville ou un Jules Romains, inépuisables d'observation, si pénétrants et si finement sceptiques. Un de ceux-là qui ont toujours été à l'affût de la raison plus claire, de l'aveu plus sincère. Si leurs cerveaux suivent tous les phénomènes, du même œil puissamment lucide et calme, leurs cœurs ne sont pas secs, mais vibrent au contraire, à toute nuance neuve, qu'ils saisissent avant toutes les autres. De faux blasés qui, comme tous les hommes, sont grands amoureux de ce qu'ils essaient de considérer avec sagesse. Et le miracle est qu'ils sont à la fois sages et amoureux, et qu'une passion ne semble pas troubler l'autre. Ce qu'ils aiment le plus, c'est cela même qu'ils étudient avec la loupe la plus impitoyable. Un tel amour du fait peut seul seconder les mots, ces neutres personnages. S'il s'agit de littérature canadienne, je préfère, à tout autre, un Robert Choquette, sous ses deux aspects de poète, et de radiographe. Il y a là la plus riche floraison de pensées justes et nouvelles.

En résumé, mademoiselle, je préfère mes contemporains, puisque nous avons les mêmes soucis, et que la solution de l'un peut convenir à l'autre.

A tous les marbres d'une pureté classique, je préfère la chair vivante et frémissante ! »

Edouard Baudry n'est pas parti

Nous avons parlé, en page 20, du départ de M. Baudry pour le front allié. Comme nos lecteurs ont dû s'en rendre compte, c'est une erreur, et comme à toutes les erreurs il y a une excuse, voilà la nôtre.

Lorsque nous avons posé cette question à M. Baudry, son départ pour le front n'était qu'une question de jours, d'heures même... Mais la capitulation belge et l'armistice français étant survenus, son départ n'était plus nécessaire, et c'est pourquoi nous avons le plaisir de l'avoir encore parmi nous. Quant à nous, il était trop tard pour supprimer ce passage, la chronique étant sous presse. Nous prions donc nos lecteurs de rectifier cette erreur.

PRÉSERVEZ VOS YEUX

Dès que le rayonnement du soleil prend une acuité intense, les yeux ont à souffrir de sa clarté trop vive, car ils sont souvent amoindris par notre vie de termites et certaines considérations d'ordre héréditaire. La nature avait bien fait les choses en dotant les nordiques d'yeux pâles pour les demi-teintes et les méridionales d'yeux foncés pour l'éclat du soleil. Et pour toutes : un nerf optique fort, des prunelles résistantes, capables de s'adapter aux conditions d'une existence libre. Maintenant que tout le monde a la bougeotte, les blondes aux yeux bleus passent l'hiver dans le Sud, tandis que les brunes aux yeux noirs se dirigent vers le Nord où il leur faut s'acclimater au brouillard.

C'est l'été surtout, au moment de l'exode annuel vers le sable éblouissant de la plage ou le vert cru des prairies qu'il faut songer à préserver vos yeux. Les lunettes vous permettent de ne pas cligner des yeux dans la grande lumière, c'est une vilaine grimace qui laisse des rides appelées pattes d'oie, d'autant plus visibles au retour des vacances que leurs traces ne sont pas hâlées. Mais comment choisir parmi tant de modèles divers ? Nous allons vous le dire ?

Vous êtes blonde? Prenez des verres bleus, si jolis et si doux. La monture peut être bleue également, ou blanche, ou transparente. *Vous êtes brune ?* Alors, les verres jaunes vous seront plus seyants avec monture légèrement plus pâle, ou rouge. Les verres gris-bleu avec monture à reflets d'acier sont réservés aux cheveux blancs. Quant aux verres roses, ne semblent-ils pas tout indiqués pour les jeunes filles et les enfants. Pour ces derniers, exigez des verres de sécurité que les chocs peuvent abîmer sans dangereux éclats. Certains verres enfin sont teintés en dégradé : foncés en haut, ils cachent la paupière supérieure ; incolores en bas, ils laissent l'œil parfaitement visible. Pour les vacances à la campagne avec randonnées en forêt, dans les sous-bois, il existe des verres spéciaux d'un jaune bouton d'or qui diffuse la lumière sans crainte d'éblouissement.

Les nouveaux modèles de lunettes ne reposent plus uniquement sur le nez et leurs branches solides assurent un appui général sans peser. Leur matière doit être incassable et ininflammable.

— Si votre visage est large, choisissez des verres de forme ovale. S'il est étroit et anguleux, adoptez au contraire ceux de forme ronde. Les verres de forme pantoscopique peuvent couper court à toute hésitation, car ils s'harmonisent avec tous les visages.

Mais avant toute chose, pensez à préserver réellement vos yeux. Depuis quelques années, les verres dits travaillés remplacent de plus en plus les verres simplement teintés, ceux-ci ne répondant pas à ce qu'on en attend ; indépendamment de la couleur même, les défauts de surface qu'ils peuvent présenter donnent lieu à des déformations optiques comparables à celles des vitres ordinaires. Cet inconvénient explique la fatigue et les maux de tête souvent ressentis par les personnes qui portent des lunettes achetées sans discernement.

La forme de la monture, déterminée par celle du verre, répond également à une nécessité d'ordre pratique. Faites attention aux points de contact avec le visage pour éviter les marques douloureuses sur le nez et obtenir, par l'éloignement du verre de l'œil, une aération qui supprime toute sensation de chaleur et de transpiration. Vos verres doivent alors être grands, afin de rester dans le champ du rayon visuel ; il faut que votre regard puisse se mouvoir dans toutes les directions sans être gêné d'une façon quelconque. Voici pourquoi les modèles nouveaux sont adaptés aux traits du visage auquel ils sont destinés.

Mme ALPHONSE DAUDET

(Suite de la page 11)

« Dans l'assemblée brillaient les uniformes glorieux de Baratier et de Hourst. Pendant deux heures les gens d'esprit furent au-dessus d'eux-mêmes et les jolies femmes plus jolies que jamais.

« Coppée disait : c'est dommage que notre cher Alphonse ne voit pas cela. Rochefort taquinait les uns et les autres. L'étincelante beauté de la jeune Mme Henri Rochefort prouvait que tout fauve est, comme tout polémiste, apprivoisable. De temps en temps, il se tournait vers elle, la prenait à témoin : « N'est-ce pas, Marguerite ? puis au premier signe de contradiction d'un auditeur, son œil devenait courroucé. »

Pierre Mille dit qu'Henri Rochefort est peut-être le plus spirituel et le plus grand polémiste qui ait jamais existé. Il fonda *La Lanterne*, dont le premier numéro fut vendu à 80,000 exemplaires. Il parut sous le Second Empire, le premier juin 1868. Ce numéro débutait par la phrase restée célèbre : « La France compte trente-six millions de sujets sans compter les sujets de mécontentements. »

Dans son hôtel de la rue de l'Université « où plane l'ombre d'Alphonse Daudet », Mme Daudet, qui s'exprimait avec une délicatesse exquise, recevait avec affabilité et tous étaient attirés par l'atmosphère si accueillante de la maison. Edmée (7) aidait à faire les honneurs du salon de sa mère ; ses fils, Léon, le grand écrivain, et Lucien, l'artiste et l'ami de Marcel Proust mettaient de l'animation dans ce salon.

Avec Mme Alphonse Daudet s'éteint la dernière survivante des grands salons français. Elle suivait avec attention le mouvement des idées et son œuvre lui assure une place dans les lettres contemporaines.

Les véritables salons ont disparu. Il y a encore certainement des réunions d'intellectutels qui savent apprécier les plaisirs de la conversation, mais ils n'ont plus le prestige de ceux d'autrefois, ils ne dictent plus l'opinion, ils n'appartiennent plus à l'histoire, car leur influence ne s'étend plus au-delà de leur propre cercle.

(7) Elle épousa en 1913 M. Robert Chauvelot.

LITTÉRATURE

ARTISANS DU QUEBEC

par Jean-Marie Gauvreau

directeur de l'Ecole du Meuble

Le livre attendu de M. Jean-Marie Gauvreau sur les artisans du Québec vient de paraître. Il est magnifique. Un texte solide et d'une lecture agréable. De très belles photos et à profusion. Bref, un livre de grand luxe pour le prix d'une édition courante. On n'a jamais vendu chez nous un livre aussi riche pour la modique somme d'*un dollar*. Si nous en parlons tout particulièrement dans *La Revue Populaire*, c'est que nous aimerions que tous nos lecteurs et lectrice lisent ce livre. *Artisans du Québec*, $1.00, est en vente dans toutes les bonnes librairies. Le livre a été édité par le *Bien Public*, des Trois-Rivières.

Si vous ne pouvez le trouver dans votre localité, nous nous ferons un plaisir de communiquer votre commande à qui de droit. Envoyez tout simplement un dollar ($1) au *Directeur de La Revue Populaire, 975, rue de Bullion, Montréal*, et vous recevrez aussitôt votre exemplaire par la poste.

•

LE SAULT DU GOUFFRE

par Maxine

Editions Beauchemin, Montréal, 1940

René Josselin est à la recherche d'un vieux document légué, jadis, par son ancêtre à un pieux missionnaire du pays des Iroquois.

Le 27 mai 1939, René Josselin se rend à Galgary, en Alberta, où les Indiens donnent une grande fête en l'honneur du passage de nos gracieux souverains.

A cette fête sont présents les principaux chefs. Et c'est en interrogeant les plus vieux que Josselin fini par découvrir la trace du fameux document, lequel est un vieux manuscrit relatant l'histoire de Clément Josselin venu avec M. de Maisonneuve, en 1653 et qui... mais lisez le livre de Maxine, vous ne perdrez pas votre temps.

Le Sault du Gouffre est artistiquement illustré par Louis Archambault. La typographie et l'impression de ce livre sont dignes des Editions Beauchemin.

LE CHARME FÉMININ

Le désir de supprimer du corps humain toute odeur de transpiration n'est pas une exigence moderne. Bien au contraire, l'histoire nous apprend qu'elle remonte aux temps les plus reculés. On employait alors les déodorants comme substituts du bain et autres soins hygiéniques indispensables. Ainsi que chacun sait, le savon n'était pas alors en usage, ce qui annulait en partie l'efficacité de l'eau pour tout ce qui regardait le lavage et le nettoyage. C'est pourquoi on enduisait le corps d'huiles, de baumes et d'onguents. Les parfums furent également, et cela dès leur origine, destinés à masquer une odeur déplaisante et même à la remplacer par une odeur agréable.

On aurait tort de croire qu'il est facile de détruire complètement l'odeur désagréable qui se dégage du corps humain quand il transpire. Il est évident que si le bain quotidien est essentiel pour parvenir à ce résultat, il n'est tout de même pas suffisant. Il arrive qu'une femme quitte son foyer le matin, pimpante et fraîche comme une rose, mais qu'au bout de quelques heures l'atmosphère lourde et renfermée de la pièce où elle travaille ne tarde pas à la mettre en nage. Impossible de retourner chez elle prendre un bain, ni même de quitter son travail assez longtemps pour se donner un bain d'éponge. Cependant, elle s'aperçoit avec confusion que ses compagnons de travail se tiennent, autant que possible, à distance. Comment peut-elle remédier à ce grave inconvénient ? En se servant chaque jour d'un déodorant qui a fait ses preuves, tel *Mum*, le déodorant fabriqué par la maison Bristol-Myers de New-York.

Chaque voyage . . . chaque excursion . . . offrent des occasions de prendre des instantanés superbes . . . et les instantanés les plus beaux sont quelquefois pris tout près de la maison. Les mots ne peuvent exprimer ce que vous voyez, ni la mémoire le retenir. Mais un Kodak fait les deux.

Quand un instantané est 'saisissant' . . . il est probable qu'il a été pris sur un Film Kodak

DES millions d'instantanés sont faits chaque semaine . . . par des gens qui ont découvert comment on peut obtenir de superbes instantanés facilement et sûrement — rien qu'en chargeant son appareil avec un Film Kodak.

Si vous vous servez d'un appareil ordinaire, le Film VERICHROME Kodak vous assurera tout le temps les meilleurs résultats. Il atténue les petites erreurs de pose. Il fait un travail excellent, même quand le temps n'est pas tout à fait propice. Vous pouvez, chaque fois, vous fier au Verichrome.

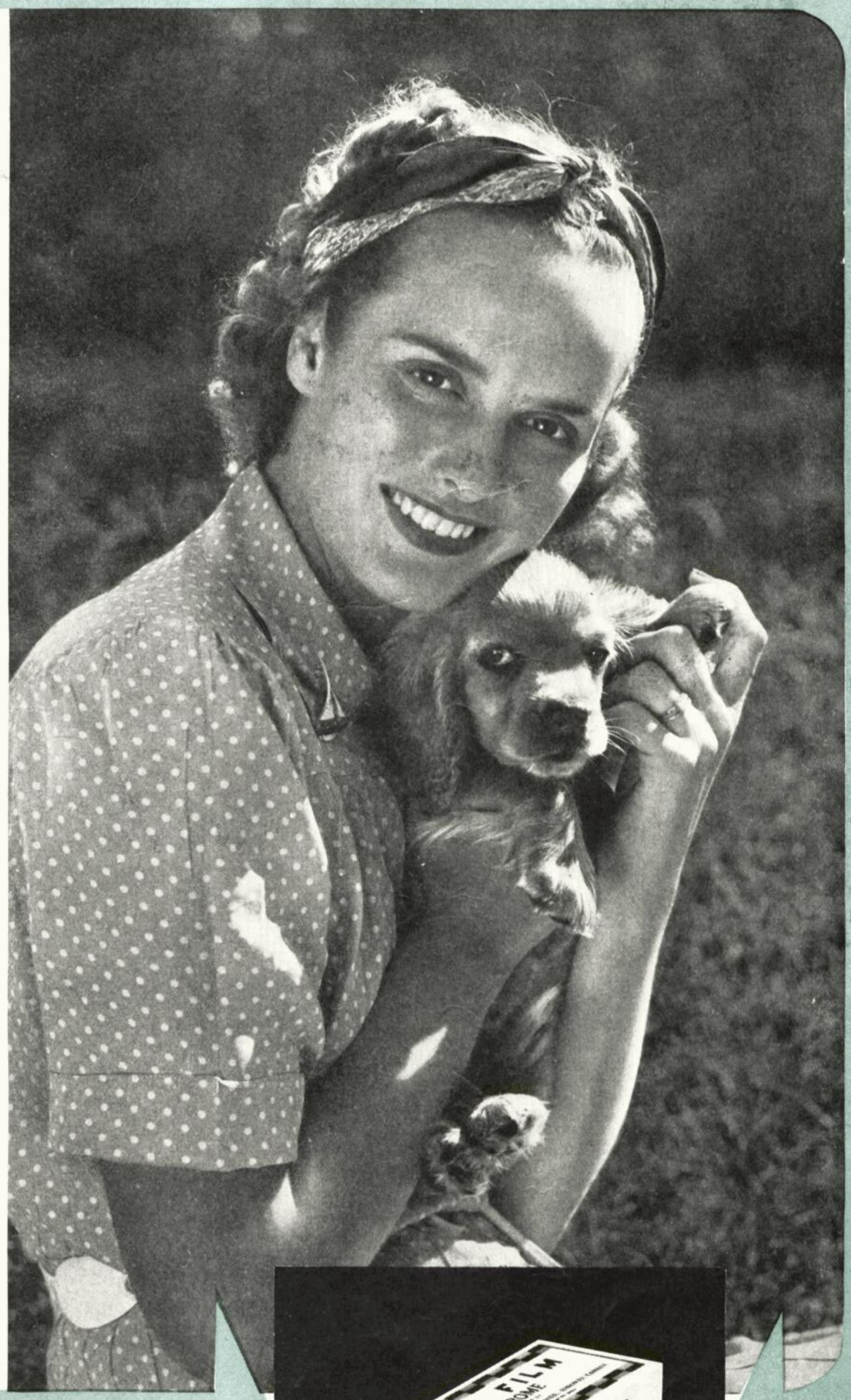
• • •

DU NOUVEAU—*Un important Facteur de Sécurité:* Un procédé exclusif de "biseautage" protège tous les Films Kodak de grandeurs ordinaires contre l'infiltration de la lumière le long des bords du film — une assurance supplémentaire que le Film Kodak donnera de meilleurs résultats.

Au Canada, KODAK est la marque de commerce déposée et la propriété exclusive de Canadian Kodak Co., Limited, Toronto.

• • •

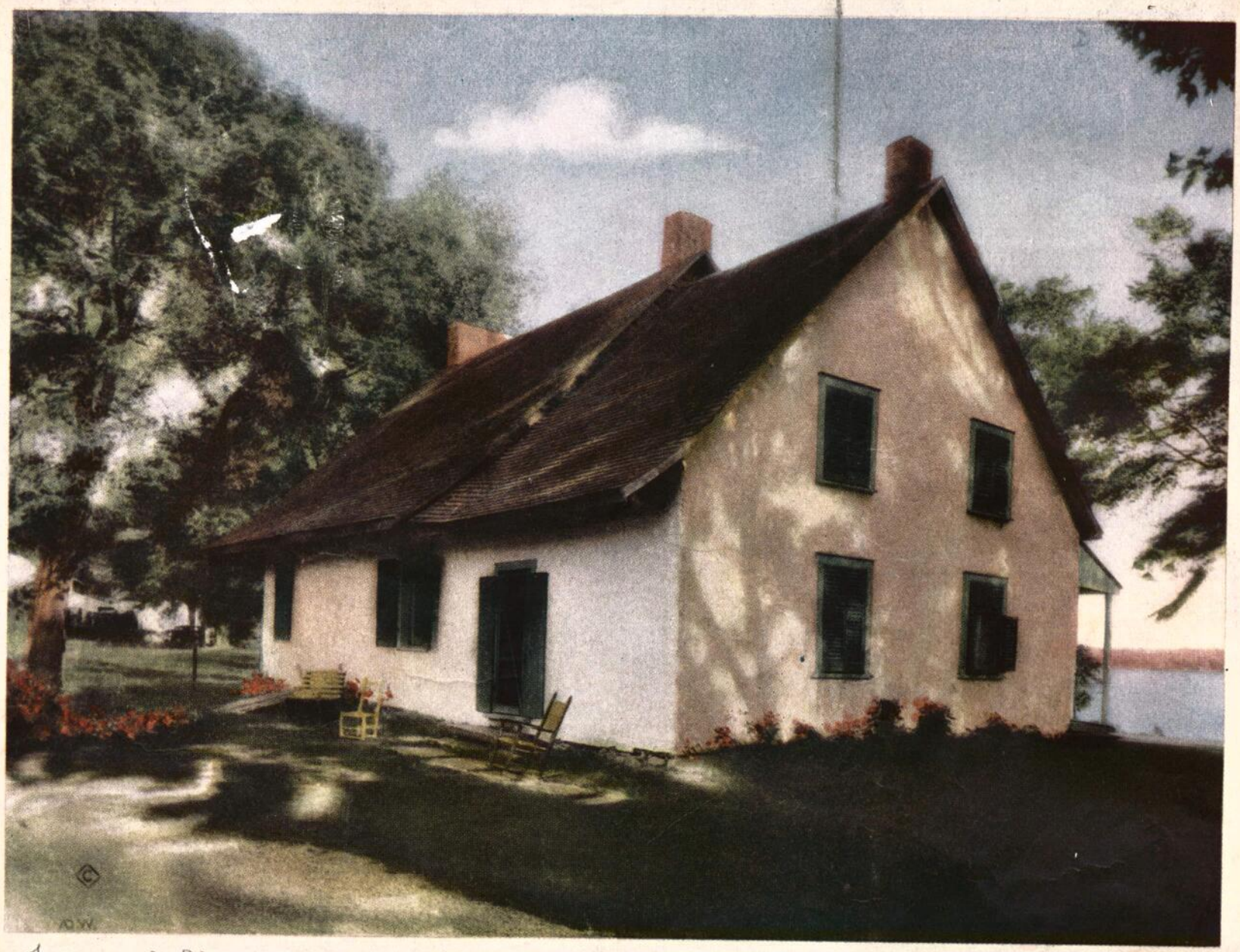
L'usine Kodak de Toronto, où les Films Kodak sont fabriqués, emploie des centaines de Canadiens. Des milliers d'autres Canadiens fournissent les matières premières et les produits fabriqués pour approvisionner cette usine moderne. Quand vous achetez des Films Kodak, vous faites bénéficier le Canada car vous donnez du travail aux Canadiens. Et vous obtenez de meilleures photos avec ce film bien connu—il est *parfait pour le Canada* parce qu'il est *fait au Canada.*



Les beaux instantanés sont faits sur le FILM KODAK



N'acceptez rien d'autre que le film dont la boîte porte la marque déposée KODAK



Maison à Pignons -
Baie d'Urfee - Que -

A. J. Woodman -

Vieille maison à pignon

Au village de Baie d'Urfé, près de Montréal

Ici dans la province de Québec, reliquaire du passé, où le Canada d'aujourd'hui retrouve les vestiges émouvants de sa première histoire, les vieilles choses nous parlent le langage d'antan. L'atmosphère de sereine et robuste maturité qui baigne cette pittoresque habitation vieille de deux siècles est symbolique du Canada français . . . tout comme votre verre où mousse la bière Dow Old Stock, riche elle aussi de sa qualité affinée par un siècle et demi d'expérience.

DOW – La Bière de Bon Goût

150e ANNIVERSAIRE ★ WM. DOW & CO. ★ 1790-1940